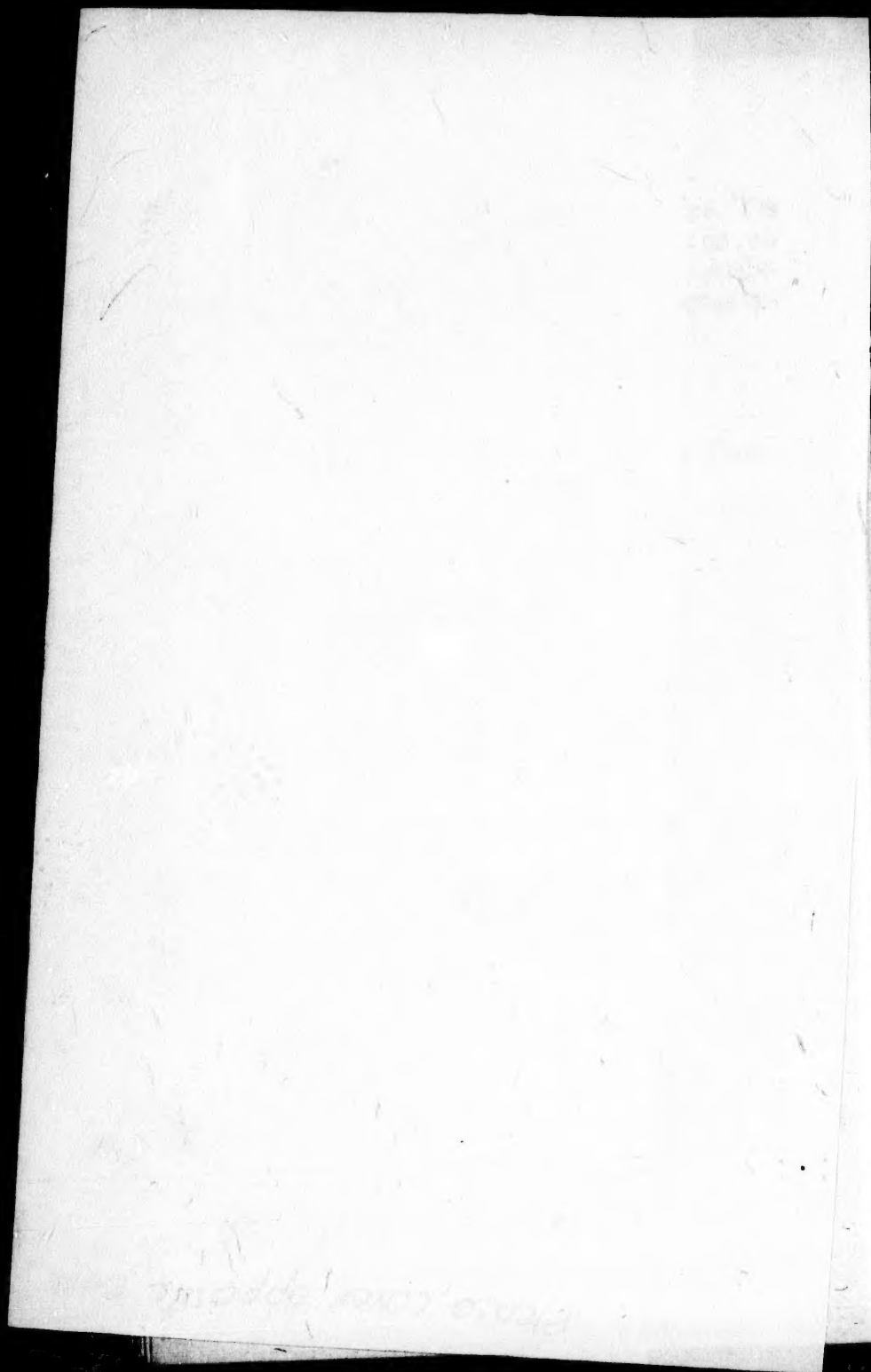




LES
AVENTURES
DE MONSIEUR
ROBERT CHEVALIER,
DIT
DE BEAUCHÊNE.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

ADVENTURES

OF

ROBERT CLAYTON

ESQ.

IN NEW AUSTRIA

AND

THE SECOND







LES
AVENTURES
 DE MONSIEUR
 ROBERT CHEVALIER,
 DE
 DE BEAUCHENE,
 CAPITAINE DE FLIBUSTIERS
dans la Nouvelle-France.
 Rédigées par Monsieur LE SAGE.
 AVEC FIGURES.
 TOME SECOND.



PAR M. DE LA HARPE.



LES
AVENTURES
DE MONSIEUR
ROBERT CHEVALIER,
DIT
DE BEAUCHÊNE,
CAPITAINE DE FLIBUSTIERS
dans la Nouvelle-France.

Rédigées par Monsieur LE SAGE.
AVEC FIGURES.

TOME SECOND.



A MAESTRICHT,
Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXIII.

ARTICLES

OF THE

ASSOCIATION

OF THE

MEMBERS

OF THE

ASSOCIATION

OF THE

MEMBERS

OF THE

ASSOCIATION

OF THE

MEMBERS

OF THE

ASSOCIATION

OF THE

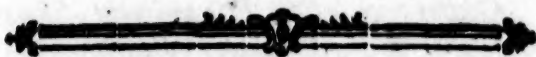
MEMBERS

OF THE

ASSOCIATION

OF THE

MEMBERS



T A B L E

DES ARGUMENTS du Tome second.

LIVRE QUATRIEME.

Suite de l'Histoire du Comte de
Monneville.

PAR quelle voiture Monneville se rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Québec. Ce qui se passe dans le vaisseau sur la route. De quelle maniere on marie en ce Pays-là les filles & les garçons qu'on y envoie de France pour peupler la colonie. Par quelle adresse Monneville & une Demoiselle de Paris éviterent ce mauvais sort. Ce jeune homme obtient un emploi par le crédit d'un Pere Récolet qui lui rend encore d'autres services. De quelle façon Mademoiselle du Clos & lui vivoient au fort & dans l'habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils se séparent à l'amiable. Comment cette Demoiselle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier des Hurons. Description de son habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle sorte ils reçurent chez eux Monneville. Histoire de Mademoiselle du Clos. Le Commandant Malouin meurt. Monneville demande à lui succéder dans son emploi. Le

Gouverneur le lui refuse poliment, & nomme Monsieur de la Haye, jeune Parisien, pour remplir la place du Commandant du fort; mais en récompense, Monneville hérite de l'habitation & des meubles du défunt. Il conduit au fort Monsieur & Madame de la Haye, & devint le meilleur de leurs amis. Malheureusement l'amour se met de la partie, & gâte tout. Histoire de Monsieur & de Madame de la Haye. Etrange événement qui doit servir d'avis au Lecteur pour être en garde contre les surprises de l'amour.

LIVRE CINQUIEME.

Suite de l'Histoire du Comte de Monneville.

Monneville repasse en France. Il se rend à Paris où il se faufile avec de jeunes débauchés, parmi lesquels il rencontre par hasard le Chevalier, frere de Mademoiselle du Clos. Il fait connoissance avec ce jeune homme, & lui apprend des nouvelles de sa sœur. Ils deviennent les meilleurs amis du monde. Monneville le quitte pour aller faire un voyage au Ménil, où il a été élevé dans son enfance, dans le dessein d'y voir sa nourrice, & de tirer d'elle des éclaircissements sur sa naissance. Il achete la terre du Comte de Monneville, son pere. Il va au château du Ménil où il revoit la Baronne & Lucile; & après quelques conversations avec ces Dames, il se fait entre eux une reconnoissance. La Baronne lui apprend qu'il est son fils. Ensuite il épouse Lucile. Le Chevalier

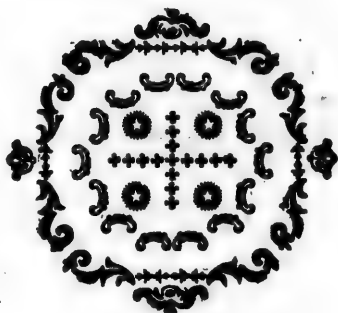
DES ARGUMENTS. vij

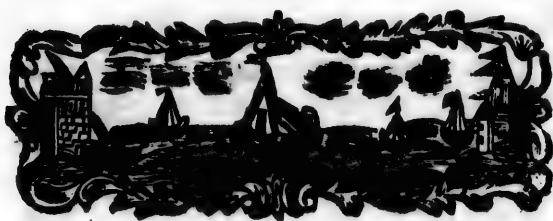
vient à ses noces, qui sont à peine achevées, que ces deux Cavaliers se préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiselle du Clos. Ils arrivent à Québec, & vont à Montréal, où, après mille perquisitions, ils apprennent que cette Sakgama des Hurons a perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & son ami, s'étant embarqués pour revenir en France, sont attaqués & pris par les Anglois qui les menent à Boston dans la nouvelle-Angleterre. Là ils sont vendus comme des esclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre ; mais Beauchêne & ses compagnons rencontrent le vaisseau de cet Officier, ils s'en rendent maîtres, & par-là Monneville & le Chevalier sont tirés d'esclavage.

LIVRE SIXIEME.

Continuation de l'Histoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux vaisseaux Anglois, gardes-côtes, qui le font prisonnier. Pour recouvrer sa liberté, il forme un projet qui ne réussit point. Il est mis à terre avec ses compagnons au pied d'un rocher dans les déserts de Guinée, où on les laisse sans vivres & sans armes. Après avoir essuyé mille dangers, Beauchêne avec deux de ses compagnons arrive au Cap Corse, où il retombe entre les mains du Capitaine qui l'avoit pris. Il est enfermé dans un souterrain & remis en liberté. Il est conduit à Juda. Il y est bien reçu par Monsieur de Chamois, Gouverneur du fort François,

qui l'engage à aller ravager l'isle du Prince. Détail de cette expédition. Descentes de Beauchêne sur les côtes de Brésil. Enlèvement d'un Capitaine garde-côte. La tête du Chevalier est mise à prix par le Gouverneur de Rio-Janeiro. Il fait une prise considérable. Valeur des Portugais. Il se joint avec d'autres Flibustiers aux troupes que Monsieur Cassart commandoit. Ils vont ravager Mont-Serrat. Détail de cette expédition.





LES
AVENTURES
DU CHEVALIER
DE BEAUCHÊNE.

LIVRE QUATRIÈME.

Suite de l'Histoire du Comte de
Monneville.

*Par quelle voiture Monneville se rendit
de Paris à la Rochelle où il s'em-
barqua pour Quebec. Ce qui se passa
dans le vaisseau sur la route. De
quelle manière on marie en ce pays-
là les filles & les garçons qu'on y
envoie de France pour peupler la co-
Tome II.*

A

2 AVENTURES DU CHEVALIER

lonie. Par quelle adresse Monneville & une Demoiselle de Paris éviterent ce mauvais sort. Ce jeune homme obtient un emploi par le crédit d'un Pere Récolet qui lui rend encore d'autres services. De quelle façon Mademoiselle du Clos & lui vivoient au fort & dans l'habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils se séparent à l'amiable. Comment cette Demoiselle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier de Hurons. Description de son habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle sorte ils reçurent chez eux Monneville. Histoire de Mademoiselle du Clos. Le Commandant Malouin meurt. Monneville demande à lui succéder dans son emploi. Le Gouverneur le lui refuse poliment, & nomme Monsieur de la Haye, jeune Parisien, pour remplir la place du Commandant du fort; mais en récompense, Monneville hérite de l'habitation & des meubles du défunt. Il conduit au fort Monsieur & Madame de la Haye, & devient le meilleur de leurs amis. Malheureusement l'amour se met de la partie, & gâte tout. Histoire de Monsieur & de Madame de la Haye. Etrange événement qui doit servir d'avis au Lecteur

*pour être en garde contre les surprises
de l'amour.*



NOTRE caravane fit une pause à Bourg-la-Reine, pour se mettre dans un ordre de marche convenable. Le soleil qui commençoit alors à se lever, me fit connoître que j'avois pour associés deux ou trois cents tant filoux que catins qu'on envoyoit renforcer la colonie de la Nouvelle-France. Comme nous faisons tous ce voyage à regret, il régna d'abord parmi nous une tristesse générale. Les uns maudissant les personnes auxquelles ils imputoient leur malheur, faisoient retentir l'air de cris & de lamentations; les autres se représentant l'inutilité des plaintes, devoient leur chagrin dans un silence profond; mais insensiblement ils firent tous de nécessité vertu, & bientôt les ris avec les chansons vinrent écarter les images tristes.

Il y avoit dans la charette, j'ai pensé dire le carrosse, où j'étois, quatorze femmes & un jeune homme qui les amusoit infiniment par mille plaisanteries qu'il débitoit d'un air gai. Un Abbé qui va prendre possession d'un gros bénéfice ne paroît pas plus joyeux. Nous étions tout surpris d'une gayeté si déplacée. Il s'en aperçut, & nous dit : Aux éclats de rire qui m'échappent, vous me

croyez peut-être un extravagant. Rendez-moi, s'il vous plaît, plus de justice. Quand je pense au dernier tour que j'ai fait à mon très-honoré pere, je ne puis m'empêcher de m'épanouir la rate à ses dépens. Vous allez voir si j'ai tort.

Je suis fils d'un riche Libraire de la rue Saint-Jacques, qui m'a si bien gâté dans mon enfance, qu'à l'âge de cinq ans, je lui riois au nez lorsqu'il se donnoit les airs de me réprimander; & toutes les fois que, dans sa colere, il en venoit avec moi aux voies de fait, je ne manquois pas de jeter dans le puits autant de volumes que j'avois reçu de coups. Je vous ennuyerois si je vous racontois toutes les malices que je lui ai faites. Jugez-en par le parti qu'il prend aujourd'hui, de sacrifier au ressentiment qu'il en a un fils unique; car je n'ai ni frere ni sœur, ni n'en aurai selon toutes les apparences, puisque mon pere & ma mere sont trop vieux pour se venger ainsi de moi.

Pour vous apprendre, poursuivit-il, ce qui me donne occasion de rire présentement, je vous dirai que depuis trois jours, mon pere a tenu sa boutique fermée, & qu'il a gardé même les clefs de la porte de la maison, de peur que je ne lui échappasse: Mon fils, m'a-t-il dit hier au soir d'un air doux & perfide, tenez-vous prêt à partir avec moi demain matin pour la campa-

gne. Je me suis bien douté qu'il avoit quelque mauvaise intention , & qu'il vouloit m'envoyer dans quelque endroit faire pénitence ; mais je ne m'attendois pas à l'aller faire si loin. Pour rendre célèbre le jour de mon départ , & en graver la date , en grec , en latin & en françois , tandis qu'on me croyoit couché , je me suis glissé dans la bibliotheque , où m'étant indistinctement saisi des livres que j'ai trouvés sous ma main , j'en ai arraché de chacun les dix ou douze premiers feuillets. Que j'ai tronqué de Jurisconsultes , & mutilé d'Orateurs ! Que j'ai laissé sur le carreau de Peres de l'Eglise qui n'ont plus face de chrétiens ! Je n'ai rien épargné , Théologie , Médecine , Histoire , Poésie , Romans , tout a passé par mes mains ; & c'est en songeant aux grimaces que fait à présent mon pere que je ris de si bon cœur. Je m'imagine le voir entrer dans sa bibliotheque qui n'est plus qu'un hôpital d'Invalides. Il considere le ravage que j'ai fait. Il examine les blessés , & calcule avec douleur ce qu'il lui en coûtera pour leur guérison. Pour ceux qui avoient de longues préfaces , ils n'en seroient pas moins bons , si du moins sur la premiere page , je leur avois laissé leur nom , leur âge , & le lieu de leur naissance. Il est vrai que faute de cela , des malheureux vont passer comme moi pour des aventuriers qui n'ont ni feu

6 AVENTURES DU CHEVALIER

ni lieu , & ne sont réclamés de personne.

Le jeune homme cessa de parler en cet endroit pour recommencer à rire de façon que tout le monde ne put se défendre d'en faire autant. Ce qui servit comme de signal à nos dignes compagnes de voyage pour raconter leurs aventures. Mais chacune voulant parler la première , elles se mirent toutes ensemble à faire autant de bruit que les Piérides après leur métamorphose. Je les interrompis toutes pour les prier de me donner un moment d'audience. Mesdames , leur dis-je , songez , de grace , que nous ne sommes ici que des auditeurs ; nous ne saurions en même-temps vous prêter à toutes l'attention que vous méritez. Le fils du Libraire se joignit à moi , & nous obtinmes enfin que ces Dames parleroient tour-à-tour.

Alors je m'adressai à la plus apparente de la compagnie , & lui dis de commencer. Mais elle nous conjura d'une manière si polie & en même-temps si triste de vouloir bien l'en dispenser , que nous la laissâmes en repos. C'est donc à moi , s'écria aussi-tôt sa voisine , c'est à moi d'enlever toutes les attentions. Elle n'eut pas achevé ces mots , qu'elle se mit à raconter ses prouesses avec une vivacité accommodée au sujet. Elle nous apprit de belles choses aussi-bien que ses compagnes , dont la plupart à l'édification

du public avoient fait tous les ans une retraite de quelques mois, pendant laquelle elles avoient joint à un habillement des plus modestes un jeûne austere au pain & à l'eau avec un travail assidu. Ces innocentes pénitentes traitoient de peccadilles & de petits tours d'adresse toutes les fautes qu'elles confessoient avoir faites : avoir vuidé les poches de quelqu'un, l'avoir mis tout nud dans la rue au fort de l'hyver, ou l'avoir fait jetter par les fenêtres, elles appelloient cela avoir dégourdi des sots.

J'eus tous les jours de pareils entretiens à essuyer sur la route jusqu'à la Rochelle, où nous arrivâmes fort fatigués de notre voiture affommante. Là me voyant sur le point d'être embarqué, je demandai un quart d'heure d'audience au Capitaine du vaisseau. J'espérois exciter sa pitié par le récit de l'injustice qui m'avoit été faite; & pour le rendre plus touchant, je me proposois de l'accompagner de l'offre de mon diamant; mais dès ma première phrase, comprenant que je voulois tenter sa fidélité, il ne me permit pas de dire le reste de ma harangue, dont la fin peut-être lui auroit paru plus agréable que le commencement. Il me ferma la bouche, en me disant brusquement qu'il m'écouterait pendant le premier calme qui nous prendroit, & que si je l'ennuyois par la narration que j'avois à

8 AVENTURES DU CHEVALIER

lui faire , je pouvois compter qu'il me feroit amarrer sur un canon , & donner cent coups. Le caractère dur de cet Officier m'ôta l'envie de lui offrir mon diamant. J'eus peur qu'il ne le refusât , & que je ne reçusse un mauvais traitement de sa brutale intégrité.

Je perdis donc toute espérance de borner mon voyage à la Rochelle , & le chagrin que j'en eus me causa une maladie dont je ne me serois jamais tiré sans le secours de trois Peres Récolers qui étoient dans le vaisseau. L'un d'entr'eux avoit déjà voyagé en Canada , & même avoit été Gardien du Couvent que ces Religieux ont à Québec. Il y menoit ses deux compagnons pour recrue. Je lui contai par quelle aventure je me trouvois réduit à sortir malgré moi de ma patrie. Il me plaignit , & m'exhortant ensuite à me roidir contre le sort qui me persécutoit , il m'inspira peu-à-peu un courage supérieur à ma mauvaise fortune. Mon Pere , lui dis-je un jour , grace à vos charitables exhortations , je suis préparé aux plus fâcheux événements. Ne me cachez pas , je vous prie , l'horreur de la destinée qui nous attend ces malheureux & moi. De quelle maniere en usera-t-on avec nous quand nous serons en Canada ? Je vais vous l'apprendre , me répondit-il , puisque votre fermeté me permet d'offrir à votre esprit un si terrible tableau.

De tout ce que vous êtes d'hommes ici , poursuivit-il , on prendra les plus robustes pour travailler à la pierre , abattre des bois ou défricher des terres. On enverra la plupart des autres dans les habitations les plus écartées , & par conséquent les plus voisines des Sauvages , qui égorgeront ces misérables pour le moindre sujet qu'ils croiront avoir de se plaindre d'eux , ou brûleront leur habitations. Joignez à l'effroi de se voir à la merci des Sauvages une si grande disette de tout , que les trois quarts des François qu'on envoie dans ces endroits-là périssent de faim.

Avant qu'on les distribue dans leurs quartiers , on a grand soin de procurer à chacun sa chancune. Le célibat étant un vrai crime d'Etat dans une colonie , il faut que les nouveaux débarqués se marient en arrivant à Québec ; ce qui se fait de la manière suivante. La Dame Bourdon , Directrice de la maison où l'on met les femmes qui viennent de Paris , assortit les époux à sa fantaisie. Heureux l'épouseur à qui elle donne une compagne saine de corps & d'esprit. Ce n'est pas que pour faire recevoir sans répugnance au futur la bénédiction nuptiale , elle ne lui fasse un bel éloge de sa figure.

Un des deux compagnons du Moine qui parloit fit un grand éclat de rire en cet endroit. Sans mentir , s'écria-t-il , voilà une

plaisante police. Je m'imagine que je vois un frippier, qui d'un coup d'œil sur la taille d'un homme qui entre dans son magasin, lui trouve un habit comme fait exprès pour lui. Riez tant qu'il vous plaira, reprit le Gardien, ce que je dis se pratique au pied de la lettre. La dernière fois que j'assistai à cette cérémonie matrimoniale, dont je fus le Ministre, il se présenta une petite figure d'homme assez drôle qui pria la Dame Bourdon de lui montrer, disoit-il, sa marchandise, afin qu'il pût se choisir une femme, puisque c'étoit un meuble dont il falloit absolument se charger. La Directrice lui répondit sur le même ton : Mon ami, ce n'est pas la coutume que l'on choisisse ainsi : d'ailleurs, j'ai ici des pièces qui ont la mine bien trompeuse, vous pourriez y être attrapé. Rapportez-vous-en plutôt à moi : je connoîtrai mieux que vous ce qui vous convient quand vous m'aurez dit qui vous êtes & ce que vous savez faire.

Je suis Tailleur à votre service, Madame, repliqua-t-il, & ne vous en déplaise, j'ai aussi quelques principes de dessin. On m'envoie à soixante-quinze lieues d'ici dans un canton où il n'y a personne de mon métier, à ce qu'on dit. Je ne puis manquer d'y faire bien mes affaires. Ainsi, Madame, je vous prie d'avoir égard à cela. Vous voyez que je ne rendrai pas une femme

ine que je vois
l'œil sur la taille
son magasin,
fait exprès pour
plaira, reprit le
oratique au pied
ois que j'assistai
oniale, dont je
ta une petite fi-
qui pria la Da-
er, disoit-il, sa
se choisir une
meuble dont il
er. La Directri-
e ton : Mon ami,
ue l'on choisisse
s pieces qui ont
vous pourriez y
ous-en plutôt à
que vous ce qui
m'aurez dit qui
avez faire.

service, Mada-
ous en déplaise,
es de dessin. On
lieues d'ici dans
ne de mon mé-
e puis manquer
Ainsi, Madame,
d à cela. Vous
pas une femme

malheureuse. J'en voudrois une qui fût sé-
dentaire, qui lût m'appréter à manger, &
m'aider un peu dans ma profession. J'ai
ton fait, mon enfant, lui répartit la Dame
Bourdon. Je te veux apparier avec une fille
qui fait coudre & broder à merveilles. C'est
une grande travailleuse, adroite, propre,
amulante & faite au tour. Je suis bien-aise
de te rendre heureux; car ta physionomie
me revient.

Après avoir parlé de cette sorte, la Di-
rectrice alla chercher la future; & pendant
ce temps - là j'exhortai le petit Tailleur à
se marier moins pour obéir à la loi, que dans
la vue d'avoir du secours & de la consola-
tion dans son établissement. Je lui recom-
mandai sur-tout d'élever ses enfants dans la
crainte du Seigneur, & lui tins tous les dis-
cours qu'il étoit de mon ministère de lui
tenir dans cette occasion. La Dame Bour-
don revint quelques moments après, amé-
nant avec elle une grosse & grande fille qui
avoit sur la tête une coëffe qui lui couvroit
la moitié du visage. Nous entrâmes tous
quatre dans la Chapelle, où la Directrice
me pria de faire prendre la droite à la fille.
Ce que je fis sans demander la raison de
cette nouveauté. Mais au milieu de la cé-
rémonie, ayant jetté les yeux sur la mariée,
je m'apperçus qu'elle n'avoit qu'un œil, qui
étoit le gauche, & qu'à la place du droit

il y avoit une emplâtre qu'elle déroboit adroitement aux regards curieux de l'épouseur.

Je vous avoue, ajouta le Gardien, que je pensai scandaleusement perdre mon sérieux. La cérémonie achevée, la Dame Bourdon fit signer aux époux le billet de leur engagement, dont elle garde le double, les conduisit à la porte, où ayant remis à la nouvelle mariée son trousseau (1) qui n'étoit pas fort pesant, elle laissa à ces deux tourterelles la liberté d'aller où bon leur sembleroit. Ensuite revenant à moi : Ah, mon Pere, me dit-elle, le bon mariage que je viens de faire ! j'étois bien embarrassée de cette créature-là. C'est une diablesse qui mettoit ici tout en désordre. Si je lui avois donné un mari de sa taille, ils auroient toujours été aux épées & aux couteaux ; au-lieu que le Tailleur n'osera souffler devant sa femme, quand une fois il aura connu de quel bois elle se chauffe. Outre cela ils pourront procréer des enfants qui tenant de l'un & de l'autre, seront d'une grandeur raisonnable. Pour comble de bonheur, il aura une femme robuste qui défrichera, bêchera, semera & plantera pour avoir de quoi vivre ; car le petit bon homme se trompe s'il croit en arrivant où il est

(1) Les cinquante livres que le Roi leur fait donner.

envoyé trouver son dîner tout prêt, & n'avoir qu'à croiser les jambes sur son établi. Il aura peu de pratique, je vous en réponds.

Ce discours du Pere Gardien divertit infiniment les deux compagnons. J'en ris aussi; mais du bout des dents. J'envisageai avec horreur un pareil exil, & fis assez connaître que je ne ferois pas un trop bon ménage avec une épouse de la main de la Dame Bourdon. Le Gardien s'en aperçut, & me dit: Ne nous affligez pas, Monsieur; vous n'avez point une figure à mériter qu'on vous traite comme le petit Tailleur. J'empêcherai facilement que vous n'en soyez réduit là. Votre air, vos manieres vous distinguent fort des garnements parmi lesquels vous avez le malheur de vous trouver confondu, & qui presque tous portent gravés sur leur front les crimes qu'ils viennent expier en Canada. Vous devez être assuré que vous serez reçu dans notre Ordre à bras ouverts. Si vous preniez ce parti, vous verriez que nous sommes là plus considérés qu'en Europe. Si l'état monastique ne vous convenoit pas absolument, vous avez de l'éducation, vous écrivez bien, vous ne quitterez point la ville de Québec, si vous voulez y demeurer. Je me fait fort de vous y procurer un emploi.

Je remerciai ce charitable Pere de sa bonne volonté; & faisant fond sur l'amitié

qu'il me témoignoit, je me sentis tout consolé de me voir dans l'état où j'étois. Les trois Récolets avoient soin de dire la Messe très-souvent; & comme l'Aumônier ne savoit tout au plus que lire, le révérend Pere Gardien prêchoit tout l'équipage les Fêtes & les Dimanches. Cependant, quoique ses sermons fussent tous fort pathétiques, ils ne faisoient guere d'impression sur les auditeurs. Il y avoit du désordre dans le vaisseau; & ce désordre augmentoit de jour en jour par l'indiscrétion des Officiers qui se familiarisoient un peu trop avec nos belles Parisiennes. Les matelots suivoient leur exemple. Il n'y avoit pas jusqu'aux mousses qui ne voulussent jouir du droit de passage. Néanmoins le Capitaine craignant les reproches de la Cour plus que ceux de sa conscience, entreprit de resserrer ses Nymphes; mais il étoit bien difficile d'empêcher tant d'Alcions de faire leurs nids sur les flots.

Je m'attirai par la musique la bienveillance de quelques Officiers qui la savoient un peu. Cela me mit plus à mon aise. J'en fus mieux couché, mieux nourri & plus libre. Les Moines m'en féliciterent d'abord, à la réserve du Pere Gardien, qui souhaitant que je n'eusse eu aucune connoissance que la sienne sur la route, me dit un jour confidemment, qu'il me conseilloit en ami

de n'avoir que peu de liaison avec les Officiers du vaisseau, & d'être avec eux fort réservé, attendu, disoit il, que leur commerce me corromproit indubitablement. Oh, oh, dis je en moi-même, après l'avoir écouté avec attention, il semble que ce révérend Pere me milonne pour son Couvent. Les offres de service qu'il m'a faites n'auroient-elles pour but que de me faire endosser son harnois? Le remede seroit pire que le mal : esclavage pour esclavage, j'aime mieux celui qui peut finir.

Il y avoit dans le vaisseau une autre personne qui partageoit avec moi les bontés de ce saint Religieux. C'étoit une fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui se faisoit distinguer par un dehors noble & sage. Elle paroissoit plongée dans une mélancolie que rien ne pouvoit dissiper; & véritablement elle avoit bien sujet de déplorer son infortune, ayant été embarquée avec nous par surprise le jour de notre départ. J'avois aussi-bien que le Moine été frappé de son air modeste; & quand j'avois occasion de m'entretenir avec elle, je lui trouvois des sentiments qui me prévenoit en faveur de sa naissance, qu'elle cachoit soigneusement.

Mademoiselle, lui dis-je un jour en présence du Pere Gardien, savez-vous l'heureux sort qui nous attend? Vous a-t-on dit que nous sommes ici comme dans l'arche

de Noé, que nous n'en sortirons que deux à deux pour aller multiplier les uns d'un côté, & les autres de l'autre? On me donnera une femme que je n'aurai jamais vue, & vous serez livrée de la même manière à un époux inconnu. Le Religieux prenant alors la parole, lui raconta ce qu'il m'avoit dit de la nécessité & des cérémonies de cet hymen sans façon. La Demoiselle en l'écoutant levoit les yeux au Ciel, & témoignoit assez sans parler le peu de goût qu'elle se sentoit pour une semblable union. Hé bien, Mademoiselle, lui dis-je, lorsque le Pere eut achevé son discours, que pensez-vous de cela? Ne vivons-nous pas l'un & l'autre dans une attente bien agréable? Si le consentement est nécessaire pour ce mariage, répondit-elle, je puis vous assurer qu'on ne me l'arrachera pas facilement. On m'ôtera plutôt la vie que de m'obliger à devenir femme d'un maçon ou d'un bucheron. Là-dessus le Moine la pressa de nous apprendre quelle étoit sa famille; mais elle refusa de satisfaire sa curiosité.

La crainte qu'elle avoit de tomber entre les mains d'un homme de la plus basse condition excita ma pitié, & me fit songer aux moyens de lui mettre sur cela l'esprit en repos. Je n'y rêvai pas long-temps. Il me vint une pensée que je lui communiquai

dès que je pus lui parler sans être entendu de personne. Je lui demandai si , pour conserver tous deux notre liberté, elle ne trouveroit pas à propos que dans l'occasion nous nous disions mariés ensemble. J'ajoutai qu'on me promettoit un établissement dans la ville ; ce que je jugeois devoir lui faire plaisir , puisque je pourrois l'empêcher par-là d'être reléguée dans des déserts. Elle me répondit, qu'en la préservant des horreurs qu'on lui avoit fait envisager , je lui sauverois la vie : que je n'avois qu'à composer une fable de notre prétendu mariage & la lui donner, qu'elle l'apprendroit si bien par cœur , qu'elle ne se couperoit point dans ses réponses quand on viendrait à l'interroger.

Cet expédient me parut bon & même nécessaire. Je travaillai donc sur le champ au Roman de nos amours , de notre mariage & de notre exil. J'en gardai une copie , & lui en glissai finement une autre dans la main ; mais sa mémoire n'eut pas besoin de retenir tous ces mensonges ; car sitôt que j'eus fait accroire au révérend Pere Gardien que cette Demoiselle & moi nous étions deux époux persécutés par la fortune, ce bon Religieux, me croyant sur ma parole, nous accorda généreusement sa protection, & promit de nous rendre service. Ce qui me tira de l'erreur où j'étois

que sa Révérence ne me vouloit me délivrer des miseres du monde que pour m'assujettir à celles de son état.

Après une navigation plus heureuse que ne le méritoit un vaisseau aussi chargé d'iniquité que le nôtre l'étoit, nous arrivâmes à Québec au commencement de Novembre 1690. Si nous fussions entrés huit jours plutôt dans le fleuve Saint-Laurent, nous aurions été pris par le Général Phips, Anglois, qui venoit avec une flotte de près de quarante voiles, de faire sur cette Capitale du Canada une tentative qui ne lui avoit pas réussi. Il y avoit perdu beaucoup de monde, & laissé plusieurs pieces de canon qui servirent à célébrer son départ dans les réjouissances qui se firent quelques jours après.

Monsieur de Longueil, que Monsieur de Beauchêne connoît sans doute, & qui sans contredit, est un des plus braves Officiers de marine, eut en particulier des graces à rendre au Seigneur. Le fait est singulier : Monsieur de Longueil, dans l'action, reçut un coup de mousquet. La balle frappa sa corne à poudre, & la cassa. Il y porta sa main aussi-tôt pour prendre de quoi tirer encore; dans le même instant, une seconde balle vint donner au même endroit, acheva de briser la corne, & il en fut quitte pour une légère contusion.

En entrant dans Québec, j'éprouvai que

le Pere Gardien ne m'avoit pas faussement assuré qu'il me seroit distinguer de la canaille. Je me vis jouissant d'une entiere liberte aussi-bien que la Dame qui passoit pour mon épouse, & que j'appellerai désormais Mademoiselle Marguerite du Clos; car c'est sous ce nom qu'elle fut mise sur la liste. Le bon Religieux n'en demeura point-là; avec une simple adresse signée de sa Révérence, nous fûmes bien reçus & bien logés chez un riche commerçant auprès de la principale Eglise, qui est dédiée à Notre-Dame. Ce marchand prit nos noms de voyage, & s'en alla, pour nous, signer notre arrivée à la décharge du Capitaine du vaisseau, sur la feuille scandaleuse, autrement le registre des noms des garnemens envoyés pour habiter la nouvelle-France.

La crainte d'un grand mal ne laisse pas la liberté de penser aux petits inconvéniens : Mademoiselle du Clos, à couvert de l'hymen affreux dont la seule idée l'avoit fait trembler, se trouva fort embarrassée, lorsqu'il fut question de nous aller coucher. Par honte ou par inadvertance, elle n'avoit pas demandé deux lits; si bien qu'en entrant dans la chambre qu'on nous avoit destinée, & où elle s'étoit retirée avant moi, je l'aperçus toute en larmes, & aussi affligée que si elle eût épousé un maçon. Couchez-vous, Monsieur, me dit-elle; pour

moi je passerai la nuit sur une chaise. Non, Mademoiselle, lui répondis-je, ce lit n'est pas ici pour rien ; vous vous y reposerez s'il vous plaît. Vos allarmes m'offensent. Je suis honnête homme, & je n'ai point inventé la fable de notre hymen pour en profiter de la maniere indigne que vous appréhendez.

Je me sentoís en effet pour elle un respect que m'inspiroit son air noble & imposant, & qui m'empêchoit de former la moindre pensée d'abuser de la fâcheuse situation où elle étoit réduite. Enfin, je haranguai de façon que je la rassurai. Je l'obligeai à se mettre au lit après avoir pris un de ses matelats que j'étendis par terre, & sur lequel je couchai tout habillé. A peine étions-nous levés le lendemain, que notre patron nous vint voir, quoique son Couvent fût assez éloigné de Notre-Dame. Il nous pria de ne nous point inquiéter, & nous assura de nouveau qu'il se chargeoit de notre établissement. Il nous fit mille politesses à Mademoiselle du Clos & à moi. Que l'esprit de l'homme est malin, & à quel indigne vue n'eus-je pas la foiblesse d'attribuer la bonne volonté que ce saint Religieux nous marquoit. Il est vrai que huit jours après je lui rendis plus de justice.

Il vint nous revoir. Il étoit accompagné de Monsieur de la Valiere, Capitaine des

Gardes de Monsieur de Frontenac, & il nous dit qu'à la recommandation de cet ami, il venoit d'obtenir pour moi un poste considérable par rapport à sa situation propre au commerce. Il n'y a que de petits appointements attachés à cet emploi, ajouta-t-il; mais il embrasse les fonctions de cinq ou six charges à la fois. Premièrement, vous serez Caissier dans un fort vers les frontieres des Hurons, où vous aurez à payer une douzaine de soldats qui en font toute la garnison. Vous aurez la direction de leurs magasins que vous tiendrez toujours en état en cas d'attaque de la part des Sauvages. Vous serez pareillement chargé de faire la recette du contingent que doivent fournir les maîtres des habitations voisines de ce fort. De plus, vous aurez soin d'entretenir le plus de liaisons que vous pourrez avec les Sauvages de la frontiere pour les disposer peu-à-peu à passer agréablement sous la domination Françoisse.

Ne voulant pas que Mademoiselle du Clos dépensât une modique somme d'argent qu'elle avoit, & ayant plusieurs emplettes à faire, je priai notre hôte de me faire trouver de l'argent sur un bijou. Pour cet effet, il me conduisit chez un riche marchand qui étoit en même-temps orpèvre, jouaillier & clincailler, & qui m'offrit de bonne grace sur mon diamant cent

pistoles que j'acceptai, en lui disant devant mon hôte & d'autres personnes qui étoient là, que si je périssais dans l'endroit où j'étois envoyé, je le priois de donner au révérend Pere Gardien des Récolers le surplus du prix de mon diamant, ou le diamant même si je laissois de quoi payer les cent pistoles qu'il me prêtoit.

De l'argent que je reçus, j'achetai les choses dont nous ne pouvions absolument nous passer, & une montre pour en faire présent à notre bienfaiteur. La veille de notre départ, ce bon Pere me mena chez le Gouverneur qui faisoit sa résidence à une des extrémités de la ville dans le fort Saint-Louis. Je reçus là mes instructions avec un ordre de partir au plutôt. Ce que je fis le jour suivant sous l'escorte de cinq soldats qu'on me donnoit à conduire pour remplacer le même nombre qui avoit déserté du fort où j'allois, & passé parmi les Sauvages.

Le Révérend Pere, pour pousser la générosité jusqu'au bout fit mettre lui-même tout en état, & voulut nous voir partir. Nous fûmes alors bien persuadés qu'en nous obligeant, il n'avoit écouté que son bon cœur, la voix de l'humanité, & celle de la charité chrétienne, puisqu'en nous quittant peut-être pour toujours, il redoubla ses bienfaits. Il défendit à notre hôte de pren-

dre la moindre chose de nous, & refusa la montre que je lui offris. Je ne doute point de votre reconnoissance, nous dit-il, ainsi je n'ai pas besoin que vous m'en donniez des preuves. Tout ce que j'exige de vous, c'est que vous viviez toujours dans la crainte de Dieu, qui ne vous abandonnera jamais tant que vous le servirez fidèlement. Après une courte exhortation qu'il nous fit sur ce sujet, il nous laissa si touchés de son amitié, de ses bienfaits & de sa vertu, qu'à peine eûmes-nous la force de lui dire adieu.

Que la douceur que ressentent ceux qui font du bien aux malheureux doit être grande ! La consolation dont ils jouissent dès cette vie est préférable à tout ce que la terre offre de plaisirs. Le sort de ce saint homme me parut alors plus digne d'envie que toutes les grandeurs du monde ; nous nous trouvions moins heureux d'avoir reçu tant de services dans un si grand besoin que lui n'avoit de joie de nous les avoir pu rendre.

Il y avoit plus de deux heures que nous étions embarqués & partis de Québec, lorsque Mademoiselle du Clos apercevant mon adresse sur deux valises qui étoient dans notre canot, me dit : Ce sont apparemment les clefs de ces valises que vous aviez oubliées, & que le révérend Pere m'a don-

nées en partant. Je ne fais, lui répondis-je, ce que c'est, que ces clefs, ni ces valises. Mademoiselle du Clos mit aussi-tôt les clefs dans les serrures, & les valises s'ouvrirent. Elles étoient pleines de toute sorte de linge à notre usage. Pour le coup, nous demeurâmes tout interdits, & nous rendîmes ensuite un million de grace au Ciel de nous avoir fait rencontrer un homme si charitable.

Nous avions pour guides deux matelots de la Basse-Ville qui étoient mariés. On se sert plus volontiers de ceux-là que des autres, parce que l'envie de revenir auprès de leurs femmes & de leurs enfants, fait qu'ils s'acquittent plus exactement de ces périlleuses commissions. Secourus des soldats qui avoient ordre de les aider à remonter le fleuve, ils nous amenèrent aisément en canots jusqu'à Mont-Réal; mais ensuite, à cause des sauts & des rapides, il nous fallut aller souvent à pied, & quelquefois par des chemins presque impraticables où Mademoiselle du Clos nous donnoit bien du travail. Je vous l'avouerai, je me repensais alors plus d'une fois d'avoir dit que c'étoit ma femme.

Je crois qu'elle s'en apperçut; car malgré les politesses que je lui faisois toujours, je voyois que la tristesse l'accabloit plus que la fatigue du voyage, & que dans ses manières

nie
suc
qu
pre
ble
je
trif
fain
con
dit
con
aur
heu
plu
mal
que
& c
mis
t-el
mo
hab
le
vitu
pou
me
som
Qu
no
me
vôt
T

nieres à mon égard, le respect & la timidité succédoient à l'air aisé qu'elle avoit eu jusques-là. Je l'exhortois vingt fois le jour à prendre courage, dans l'espérance de voir bientôt la fin de nos peines; mais comme je m'avisai un soir qu'elle me parut plus triste que je ne l'avois encore vue, de lui faire des reproches sur son changement de conduite à mon égard: Eh, Monsieur, me dit-elle, en fondant en larmes, pourquoi combattez-vous ma douleur? Quand j'y aurai succombé, n'en serez-vous pas plus heureux? Votre plus grand embarras, vos plus grandes dépenses pour moi, pour une malheureuse qui n'a rien fait pour vous, que vous ne connoissez pas même encore, & qui ne mérite votre pitié qu'à force d'être misérable. C'en est trop, Monsieur, ajouta-t-elle, songez à vous, & m'abandonnez à mon infortune. Laissez-moi à la première habitation que nous trouverons. J'y passerai le reste de ma vie dans la misère de la servitude, si le Ciel est assez irrité contre moi pour me laisser vivre avec tant d'ennuis.

Notre malheur, lui répondis je, a commencé dans le même temps, & nous nous sommes engagés à courir la même fortune. Quoique nous ne soyons pas unis par les nœuds de l'hyménée, je vous regarde comme mon épouse. J'ai attaché mon sort au vôtre, vos peines sont les miennes. C'est

la confiance que vous avez en moi qui vous expose à des fatigues si peu convenables à votre sexe. Que ne puis-je les supporter routes? Je voudrois n'avoir à partager avec vous qu'une fortune agréable. Envisagez-moi donc comme un frere à qui votre secours va devenir nécessaire.

Je la consolai par ces discours & par d'autres semblables. Elle reprit des forces avec l'espérance, & nous suivit plus facilement. Nos soldats tuerent sur la route quelques orignacs ou élans dont nos guides s'accommoderent fort. Pour nous nous en trouvâmes la chair détestable. Ce sont des cerfs sauvages dont les peaux sont une partie du commerce des François avec les Sauvages; & comme il fait plus froid dans le Canada que le climat ne semble le promettre, on en fait aussi dans quelques cantons des habillements fort utiles pour le peuple. Il est vrai que le commerce n'en est pas si étendu, ni si recherché que celui des peaux de castors.

Nous vivions de notre chasse, les habitations qui se trouvoient sur la route n'étant que de méchantes cabanes dont les habitants n'avoient à nous offrir que des légumes & de mauvaise sagamité ou bouillie de bled d'Inde; car la plus grande partie de ces terres sont moins propres à produire du froment que d'autres grains. Cependant

après avoir traversé bien des lacs, des rivières & des forêts, nous découvrîmes enfin ce fort tant désiré. Quoiqu'il ne fût pas en bon état, & qu'il eût plutôt l'air d'une simple redoute que d'un fort, il nous parut une belle & grande citadelle en comparaison de ces nids à rats où nous avions logé.

Les lettres du Gouverneur dont j'étois chargé m'y firent recevoir comme un Officier-général. La veuve de mon prédécesseur me céda son petit appartement tout meublé; & nous prenant en pension pour très-peu de chose, la malheureuse étoit moins notre hôtesse que notre servante. Néanmoins sa compagnie devint très-utile à Mademoiselle du Clos qui couchoit avec cette bonne femme, dont elle apprit en peu de temps la langue des Hurons qui étoient les Sauvages les plus voisins. La première chose que je fis fut de visiter la place que j'eus toute examinée en moins d'un quart d'heure. C'étoit une bicoque qui, sans la bonté de sa situation, n'auroit pas arrêté en Europe une compagnie de Dragons plus long-temps qu'un moulin à vent; mais il n'en falloit pas davantage pour arrêter des Sauvages & émousser leurs fleches.

Le Capitaine ou Commandant de ce fort étoit un vieux Maloûin, qui, pour quelque faute militaire commise sur un vaisseau de guerre où il étoit Officier, avoit été mis à

terre avec sa seule épée, sur les côtes de la nouvelle-Angleterre. Il avoit erré dans cette dernière Province pendant quelque temps, & s'étoit joint ensuite aux Iroquois, auxquels ayant appris à faire des especes de boucliers de peaux d'ornagnacs à l'épreuve des armes à feu, il avoit souvent avec eux battu les François. Après cela se repentant de faire la guerre à sa nation, il étoit rentré dans le service de France, en acceptant un bon parti qu'on lui avoit fait pour l'ôter à ces Sauvages.

Nous devînmes bientôt amis cet Officier & moi. Il m'associa dans le commerce qu'il faisoit à Québec, où il envoyoit de temps en temps des peaux de castors & d'ornagnacs que les Sauvages lui fournissoit pour de la clincaillerie, du vin & de l'eau-de-vie. Il nous menoit souvent à une demi-lieue du fort voir une habitation qu'il s'étoit ménagée, & dont il commençoit à tirer un gros profit. Il y avoit fait défricher plus de trois cents arpents de terre, laquelle en ce lieu-là s'étoit trouvée plus forte & moins noire que dans le reste du pays. Le froment qui en provenoit étoit fort beau. Il en vendoit une partie ; nous mangions le reste au fort, & nous en remplissions notre petit magasin.

Mademoiselle du Clos qui avoit un esprit adroit & fertile en expédients, lui con-

seilla de faire un petit Gonneste de son habitation, en y faisant faire du pain pour les François du voisinage, lesquels, faute de savoir boulangier, mangeoient moins de pain que de viande & de légumes. Ce conseil parut très-sensé au vieux Malouin, qui la pria de se charger avec notre hôtesse de l'exécution de ce projet. Elles mirent aussitôt toutes deux les mains à la pâte, & les premières cuissens répondirent si bien à notre attente, qu'on fut obligé d'en augmenter le nombre de jour en jour. Quantité de fainéants qu mouroient de faim dans le pays, voyant qu'ils trouvoient du pain cuit moyennant des peaux de castors & d'ornagnacs, s'adonnerent à la chasse pour pouvoir venir à notre habitation comme à un marché, se pourvoir d'une provision si nécessaire. Au bout de six mois, nous avions tant de pratiques, que nous recevions cent peaux par semaine. Si nous avions avec cela pu tirer de Québec autant de vin & d'eau-de-vie que nous en eussions pu débiter, nous aurions fait une fortune considérable.

Mais le caractère vif & entreprenant de Mademoiselle du Clos ne nous permit pas de continuer ce commerce. Elle rouloit dans sa tête un dessein important dont elle me faisoit un mystère. Notre hôtesse la menoit quelquefois sur les terres des Hurons,

dont les premières cabanes n'étoient qu'à une journée de notre habitation , & elles y troquoient des ustenciles contre des pelletteries. Mademoiselle du Clos prenoit plaisir à passer des deux & trois jours avec ces Sauvages ; ce que la veuve lui avoit appris de leur langue lui suffisant pour s'en faire entendre. Elle leur enseignoit l'usage qu'ils devoient faire des choses qu'elle portoit chez eux ; & comme elle ne leur parloit que de ce qui pouvoit contribuer à leur rendre la vie moins dure , ils l'écoutoient avec une avide attention. Enfin , elle eut l'adresse de gagner leur confiance à un point , qu'un jour après en avoir demeuré quinze dans une de leurs cabanes , elle revint nous joindre avec deux filles d'un des principaux de ces Hurons , qui les lui avoit confiées pour les instruire des usages d'Europe les plus utiles dans le ménage ; à quoi elles avoient une disposition surprenante.

C'est ainsi que pour ne m'être plus à charge , Mademoiselle du Clos se préparoit une retraite , qui devint d'autant plus honorable pour elle , que ce fut l'ouvrage de son adresse. La réputation de son mérite , & peut-être encore plus de sa bonne volonté pour les Hurons se répandit chez ce peuple , & fit une si vive impression sur les esprits , que les chefs des cabanes , lorsque cette Demoiselle y alla conduire ses

deux élèves au bout de six mois d'éducation, s'assemblerent, & la contraignirent d'être leur Sakgame ou Souveraine.

Elle employa les premiers mois (1) de sa petite domination à sonder l'esprit de ses sujets; & lorsqu'elle eut tout lieu de penser qu'elle pouvoit compter sur leur attachement & leur fidélité, elle m'écrivit une longue lettre qui portoit en substance, qu'elle avoit cru ne pouvoir mieux me prouver sa reconnoissance qu'en se mettant en état de m'épargner de nouvelles peines, & qu'elle espéroit qu'un jour elle auroit occasion de me faire connoître que jamais l'ingratitude n'avoit trouvé place dans son cœur. Après bien des compliments, elle me prioit de donner désormais en échange à son peuple le plus que je pourrois de poëles, de marmites, & sur-tout d'armes à feu. Ensuite elle me demandoit pour elle quelques boisseaux de froment avec de la graine de chanvre, de lin & de plusieurs sortes de légumes, en me faisant en même-temps présent d'une quantité considérable de peaux, parmi lesquelles il y en avoit plusieurs de castors blancs qui sont les plus cheres & les plus rares. Je fis très-exactement sa commission, & je joignis aux choses qu'elle attendoit de moi quelques barils d'eau-

(1) 1691.

de-vie, dont je crois que la distribution lui gagna bien des cœurs ; car pour de l'eau-de-vie on fait tout ce qu'on veut de ces peuples.

Le Capitaine du fort, mon associé, perdit beaucoup au départ de Mademoiselle du Clos, qui, dans le peu de temps qu'elle avoit eu soin de son habitation, lui avoit entièrement fait changer de face. Aussi vouloit-il m'engager à révendiquer mon épouse, & à la redemander plutôt à coups de mousquet que de l'abandonner ainsi aux Hurons ; mais quand elle auroit effectivement été ma femme, je n'aurois pas été assez sot pour faire le Ménélas, qui ne trouve guere aujourd'hui d'imitateurs.

N'ayant plus Mademoiselle du Clos, je devins moins utile à mon associé, qui me fit sentir qu'il seroit bien-aise de rompre la société. J'y consentis fièrement, quoiqu'assez embarrassé du moyen dont je me servirois pour faire quelque chose pour mon compte. J'eus recours au révérend Pere récollet mon protecteur, qui me rendit encore service en faisant à Québec mes emplettes de marchandises d'Europe qu'il m'envoyoit au fort, pour les échanger contre des pelletteries. J'eus bientôt sujet de m'applaudir d'avoir rompu la société. La Sakgame prit soin de m'adresser ses Sauvages, qui firent abonder chez moi toutes sortes de peaux.

La jalousie qu'en conçut le Capitaine du fort pensa me perdre. Il sentit la faute qu'il avoit faite; & bien-loin de chercher à la réparer par des démarches d'honnêteté qui nous auroient réconciliés, il commença par me traverser, en empêchant qu'on ne nous envoyât davantage des armes à feu, sous prétexte que les Hurons pourroient dans la suite s'en servir contre nous. Je lui en fis des reproches dont il se moqua. J'en donnai avis à Mademoiselle du Clos, qui fut mieux que moi l'en punir. Par la première caravane qui nous apporta des peaux, on ne manqua pas de demander des armes à feu. Je répondis pour moi qu'il ne m'en venoit plus, quoique j'en demandasse préférablement à toute autre chose. Le Malouin ne répondit pas si poliment aux Sauvages; il leur dit d'un ton brusque qu'on leur en avoit assez fourni, & qu'ils n'en devoient plus attendre. Les Hurons, à cette réponse, suivant les ordres qu'ils avoient, rechargèrent aussi-tôt leurs marchandises, & les remporterent chez eux jusqu'au temps de se joindre au gros de leur nation qui porte une fois tous les ans ses pelleteries à Montréal dans deux ou trois cents canots avec les Atahouiers & autres peuples.

Le Malouin me soupçonna d'être complice de ce manège; & ne se faisant pas scrupule de se rendre justice lui-même,

j'eus beau me tenir sur mes gardes, il pensa m'en coûter la vie. Il me fit un jour manger d'une racine que je pris d'abord pour une truffe. Il fit semblant d'en manger le premier, & en loua beaucoup la bonté. Je fus la dupe de ses louanges, & je serois mort à table, si un soldat qui étoit présent & qui connoissoit le remède dont j'avois besoin, ne me l'eût fait prendre aussi-bien qu'au tratre, qui copioit parfaitement bien les contorsions que ce fruit empoisonné me faisoit faire. Toute la différence qu'il y avoit entre le Capitaine & moi, c'est que le poison me causoit une enflure qui passoit le talent de l'imitation.

La guerre affreuse que Louis XIV (1) avoit alors sur les bras, influa sur nous, & interrompit notre commerce. Nous demeurâmes tout désœuvrés. Ceux qui possédoient des habitations s'occupoient à les rendre plus commodes & plus agréables. Cela m'inspira l'envie d'en avoir une, quoique j'eusse intention de ne m'arrêter dans ce Pays que pour y amasser de quoi vivre honorablement en Europe. Le terrain que je choisis, & qui me fut accordé moyennant un droit médiocre que je payai suivant l'usage, n'avoit pas une grande étendue. Il étoit situé entre une colline où venoit aboutir une fo-

(1) 1691.

rêt d'arbres d'une grosseur extraordinaire , & une petite riviere qui se jettoit dans le fleuve Saint-Laurent entre le lac Ontario & Montréal. Outre la beauté du lieu , je voyois à un mille de-là six ou sept familles Françoises bien établies , & dont je jugeois que le voisinage me seroit d'un grand secours. C'est ce qui me fit préférer cet endroit à tout autre.

Je découvris dans la suite que mes voisins étoient de bons Protestants qui ne vouloient pas le paroître. Il y avoit plus de trente ans que leurs peres & meres ayant eu occasion de chercher une retraite si éloignée , s'y étoient réfugiés avec de grandes richesses. Aussi étoient-ils logés très-commodément , & chacune de leurs maisons dans les courses des Sauvages étoit plus sûre que notre fort même. Ce qui achevoit de rendre ce séjour tout gracieux , & de le mettre à couvert de toute insulte , c'est que six ou sept cents François dispersés aux environs en faisoient leur asyle ordinaire. Je trouvai là plusieurs jeunes gens avec qui je passois le temps à chasser ou à pêcher , quand je n'étois pas occupé à planter , à semer ou à faire bâtir. Telles furent mes occupations pendant deux ou trois années. Je n'allois au fort précisément que pour m'acquitter des fonctions dont j'étois chargé par mon emploi.

Notre riviere nous fournissoit du poisson excellent & en abondance. De plus, on y voyoit plusieurs especes d'oiseaux, & principalement des outardes. Notre chasse remplissoit nos cuisines de bonne viande, & nos magasins de pellereries. Les bois voisins étoient remplis de chevreuils moins gros, mais bien meilleurs que ceux d'Europe. Je puis dire que j'étois là dans un pays de bénédiction.

Pendant que je vivois ainsi dans ma maison de campagne, je ne reçus que deux ou trois fois des nouvelles de Mademoiselle du Clos, attendu que les Hurons craignant qu'elle ne les quittât, l'avoient priée de s'éloigner de nos frontieres, & d'établir sa demeure au centre de leurs habitations. Elle me mandoit par sa dernière lettre, qu'elle seroit charmée de me voir : que si je voulois lui faire le plaisir d'aller passer quelques jours avec elle, ses messagers sauroient bien me conduire par des chemins moins rudes que ceux que nous avions faits ensemble. Un des jeunes voisins de mon habitation auquel je fis part de cette lettre, me voyant irrésolu sur ce voyage, me pressa si fortement de le faire & de le mener avec moi, qu'il m'y détermina. Je lui promis de partir après avoir fait un tour au fort, où j'étois bien-aisé de me montrer auparavant.

Un des messagers de Mademoiselle du

du poisson
plus, on y
x, & prin-
chasse rem-
viande, &
s bois voi-
uils moins
ceux d'Eu-
là dans un

ns ma mai-
ue deux ou
demoiselle
ns craignant
priée de s'é-
d'établir sa
ations. Elle
re, qu'elle
si je voulois
lques jours
nt bien me
rudes que
emble. Un
on auquel
oyant irré-
fortement
moi, qu'il
arrir après
tois bien-
oiselle du

Clos s'étant détaché des autres pour lui porter la nouvelle de mon prochain départ pour sa Cour, fit si grande diligence, que le deuxième jour de notre marche, quoiqu'il eût eu plus de soixante lieues à faire, nous rencontrâmes une escorte qu'il amenoit au-devant de nous, & qui nous conduisit plutôt en ambassadeurs qu'en simples particuliers. Je ne doutai plus alors que cette Demoiselle n'eût une grande autorité sur ce peuple. J'en fus surpris; mais mon étonnement augmenta bien encore, quand j'approchai du lieu de sa résidence.

Je vis des plantes cultivées, des cabanes bâties solidement, des villages peuplés de gens de différentes professions. Cette personne adroite & politique avoit rassemblé tout ce qu'elle avoit pu trouver parmi les Sauvages de François prisonniers que ce peuple gardoit quelquefois pour apprendre d'eux l'art de faire la guerre, ou de soldats déserteurs qui s'accommodent mieux de la vie libre que de la discipline militaire de leur nation. La Sakgamè, par le moyen de ces étrangers, avoit établi des especes d'écoles où les Hurons pour la plupart s'exerçoient & réussissoient parfaitement aux arts les plus utiles à la société. Une vingtaine de cabanes construites autour de celle de la Souveraine sembloient plutôt une bourgade dans ces déserts, qu'une habitation de Sau-

vages. Ces cabanes sont fort longues, elles contiennent chacune cinq ou six familles, & chaque famille souvent est composée de deux cents personnes. Comme on pouvoit appeller cet endroit la capitale du Pays, on n'y manquoit de rien, & la police y étoit telle, que les chefs de toutes ces cabanes s'assembloient chaque jour chez la Sakgame pour tenir conseil avec elle sur ce qu'ils avoient à faire pour le bien public.

Comme ami de leur Souveraine, je fus reçu avec des acclamations étonnantes. Elles étoient étonnantes en effet, & paroissoient plus propres à effrayer qu'à faire honneur. Le jeune homme qui m'accompagnoit m'avoua dans la suite qu'il en avoit eu peur, & qu'il s'étoit imaginé que ces Sauvages s'applaudissoient par ces cris de nous avoir entre leurs mains, & qu'ils alloient par notre mort déclarer la guerre aux François.

La Sakgame avoit trop de prudence pour ne pas suivre les coutumes de ses sujets dans les choses indifférentes. Quand nous nous présentâmes devant elle, nous la trouvâmes parée de coliers, de bracelets, de plumes & de fourrures. Il fallut pour nous empêcher de rire d'un attirail si bizarre, qu'elle gardât l'air sérieux & imposant qu'elle avoit. Les anciens de la nation étoient à ses côtés, & conservoient aussi une gravité surprenan-

te. Ils portoient de riches robes de pelleteries qui sembloient donner un nouveau ridicule à leurs figures étranges & grotesques. Nous ne pouvions pas dire d'eux ce que Cinés dit à Pirrhus des Sénateurs Romains. Nous crûmes plutôt voir de vieux singes que des Rois.

Après les premiers compliments & le cérémonial Huronique que la Souveraine observa fort fidèlement, elle m'adressa la parole, me dit qu'elle mettoit la peine que j'avois prise de la venir voir au-dessus de tous les services que je lui avois rendus; qu'elle me prioit de trouver bon que pour ce jour-là & sur-tout pour le repas en cérémonie que nous prendrions ensemble avec les principaux de la nation, elle se conformât à leurs usages, & de vouloir bien en faire autant nous-mêmes pour l'amour d'elle. Ce que nous lui promîmes d'exécuter de point en point. Nous commençâmes donc le festin par fumer, après avoir adressé ces mots au Soleil : *Tiens, Soleil, fume.* Car ils n'oseroient toucher au calumet sans avoir auparavant prié le soleil de fumer le premier. Mais cet astre, aussi poli que ces Sauvages, ne l'accepte jamais. Ce n'est pas qu'ils adorent le soleil, ni qu'ils le croient animé. On ne sauroit même dire qu'ils aient la moindre teinture de religion. Au reste, ils sont fort exacts à suivre les coutumes

qu'ils tiennent de leurs anciens , & celle-là en est une des plus saorées.

Nous fûmes assez bien traités à la manière de France. Nous mangeâmes aussi par complaisance de plusieurs mets apprêtés à la mode du Pays. Leur sagamité fut fort de mon goût ; c'est une bouillie très-différente de celle que nous faisons de froment. Les vieillards n'eurent pas plutôt leurs portions dans leurs ouragans ou écuelles, qu'ils se mirent à manger en gardant un profond silence. Nous fûmes obligés de les imiter pour donner notre attention à un jeune homme qui chanta pendant tout le souper à la place de Mademoiselle du Clos ; car quand on régale quelqu'un, l'hôte chante à sa louange tout ce qui lui vient dans l'esprit, & comme elle ne savoit pas encore bien la langue, il avoit été décidé qu'un des Officiers chanteroit pour elle. Je ne sais pas trop ce que ce chanteur put dire à notre honneur & gloire. Il nous loua peut-être sur notre adresse à prendre des castors sous la glace, ou sur le nombre des ennemis que nous avions tués, écorchés & dévorés.

J'aurois tort d'oublier que parmi les mets qui nous furent servis, il y en eut un auquel mon camarade & moi nous ne fûmes nullement tentés de toucher. C'étoit cependant le plat d'honneur. C'étoit comme

le veau gras par la mort duquel ils célébroient notre arrivée. Enfin, c'étoit le morceau le plus friand, le plus précieux & le plus estimé parmi eux. Cette piece n'ornoit leurs tables que dans les grandes cérémonies, & passoit pour la plus éclatante marque de distinction qu'ils pussent donner à des hôtes dignes de tous leurs égards. En un mot, ce plat si rare & si distingué des autres étoit un animal nommé chez eux *Chatora*, & chez nous appelé chien, qu'ils avoient fait rôtir, pour que rien ne manquât à la splendeur & à la magnificence du banquet.

Nous couchâmes dans la cabane où logeoient les François. Je vis une forge, un atelier de charpentier, plusieurs fours à cuire du pain, & un pour la poterie de terre. On nous mit les draps à la Françoisse sur des nattes faites des pailles de bled d'Inde, & couvertes de la laine frisée de bœufs sauvages. Ce qui valoit bien des matelas. Nous ne fûmes pas encore bien libres les jours suivans, qu'il nous fallut employer à honorer de notre présence les divertissemens dont les anciens voulurent nous régaler, en faisant danser devant nous leur jeunesse de l'un & de l'autre sexe, & faire leur exercice militaire aux garçons les plus robustes avec les armes à feu. Ce qu'ils commençoient à exécuter passablement bien.

On nous conduisit pareillement en cérémonie à deux forts que la prudente Sakgame avoit fait bâtir du côté du lac Ontario dans deux défilés par où les Iroquois étoient obligés de passer pour venir à eux. Ces forts, quoiqu'ordonnés & conduits par un soldat qui n'avoit aucune teinture des regles de la fortification, ne laissoient pas d'être assez réguliers selon le terrain, & si bien situés, qu'on n'en pouvoit approcher que par un seul endroit défendu par deux petits bastions, & palissadé de pieux de douze pieds de haut; le tout bordé d'un bon parapet d'où cent hommes à couvert en pouvoient accabler mille dans un pays où il n'y avoit point de canon.

Nous aperçûmes en même-temps des terres hérissées de froment, d'autres de maïs, de pois, de légumes & de chanvre, sans parler des collines entièrement défrichées & chargées de tabac. Ici des vignes sauvages détachées des arbres qui les soutenoient, & provignées à la maniere des Européens, se présentoient à la vue; là des pépinières, ou pour mieux dire des forêts de jeunes châtaigniers, de pommiers & de noyers frappaient les regards, & les occupoient fort agréablement.

J'en marquai de la surprise à Mademoiselle du Clos, qui me dit : Vous ne voyez encore rien. Tout cela n'est qu'une ébau-

che de ce que j'ai envie de faire. Si vous demeuriez dans ce pays-ci, & que la France vous fût aussi indifférente qu'à moi, vous verriez dans dix ans le canton de mes bons amis aussi beau que la plus fertile des Provinces. A ces mots, se tournant vers les chefs des Sauvages, elle leur répéta dans leur baragouin ce qu'elle venoit de me dire en françois; à quoi ils répondirent tous par une exclamation qui signifioit: *Ah, que cela est bien dit!*

A la fin ces bonnes gens nous laissèrent la liberté, d'abord que leur Sakgame les eût priés de ne se plus gêner en nous accompagnant, & de pouvoir entendre nos conversations. Si la langue françoise étoit de l'hébreu pour eux, en récompense elle étoit assez familière à une douzaine de jeunes filles qui étoient aux côtés de leur Souveraine, & lui faisoient une petite cour fort galante. Sur-tout les deux qu'elle avoit amenées à notre habitation, la savoient bien, & l'enseignoient aux enfants de leur cabane. Une seule chose nous scandalisa dans la conduite de ces filles: elles avoient avec nous des manières si peu mesurées, qu'elles sembloient nous faire l'amour. Ce qui redoubla notre étonnement, c'est que Mademoiselle du Clos qui étoit témoin de leurs agaceries, bien-loin de s'en offenser, paroissoit les autoriser. Elle rioit en elle-mê-

44 AVENTURES DU CHEVALIER

me de notre surprise ; & devinant bien que nous étions curieux d'en apprendre la cause , elle nous la dit un jour en nous promenant dans une isle aussi fertile qu'agréable , que son soldat ingénieur faisoit fortifier au seul endroit où elle n'étoit pas inaccessible.

Avouez-moi la vérité , Messieurs , nous dit-elle , n'est-il pas vrai que vous ne savez que penser des airs libres que je laisse prendre à mes filles : quoique je les chérissse autant qu'une tendre mere aime ses enfants , je ne puis toutefois trouver à redire à ce qu'elles font ; je suis assurée que vous ne les condamnerez plus vous-mêmes quand vous serez informés de l'état malheureux où mes Sauvages sont réduits. Croirez-vous bien que de cinq à six mille personnes que contiennent les trois habitations qui , comme celle-ci , me reconnoissent pour Sakgame , & qui sont près du tiers des Hurons , il n'y a pas présentement quatre cents hommes capables de porter les armes ? Les Iroquois leurs voisins ont détruit les trois quarts de cette nation , & privé l'autre quart dans la dernière guerre de ses meilleurs défenseurs , je veux dire de tout ce qu'il y avoit de jeunesse propre à combattre vigoureusement. N'avez-vous pas remarqué qu'ici les hommes sont presque tous au-dessous de vingt ans , ou bien au-dessus de cinquante , & qu'il y a du moins dix fois plus

de
da
in
fer

ria
me
jou
l'o
fer
qu
cel
n'e
ria
vo
Sau
ne
peu
ne
de
pas
dan
vou
leur
resp
la r
L
dan
toit
de c
voit

de femmes que d'hommes. Jugez donc si, dans cette situation, mon peuple n'est pas intéressé à chercher les moyens de se conserver.

D'ailleurs, poursuit la Sakgame, le mariage n'est point regardé dans ce pays comme un engagement qui vous lie pour toujours. On se marie aujourd'hui, & demain l'on se quitte. Qu'un mari soit absent, la femme en prend un autre qu'elle garde jusqu'à son retour. Est-il revenu? elle renvoie celui des deux qu'elle aime le moins. Ce n'est pas, Messieurs, ajouta-t-elle en souriant, que j'exige de votre complaisance que vous entriez dans les vues politiques de mes Sauvages aux dépens de votre Religion. Je ne vous rapporte ceci que pour justifier le peu de retenue des filles de ma suite. Je ne puis cependant vous cacher que les chefs de mon Conseil doivent vous prier de ne pas dédaigner de prendre pour femmes pendant que vous serez dans ce séjour, celles que vous trouverez le plus à votre gré; si vous leur accordez cette grace, vous les verrez respectées, chéries & nommées l'appui de la nation.

Le jeune homme qui m'accompagnoit dans ce voyage, & qui de son naturel n'étoit pas fort scrupuleux, parut un peu ému de cette peinture; & pénétré du ravage qu'avoit fait dans ce pays un déluge d'Iroquois,

ce nouveau Deucalion auroit volontiers contribué à réparer ce malheur ; mais quelle que fût sa bonne volonté là-dessus , j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'empêcher d'être si charitable , en lui faisant observer que cette liberté de contracter des mariages de deux jours n'étoit dans le fond qu'un vrai libertinage pour les François.

Dans un autre entretien que j'eus avec Mademoiselle du Clos , je lui contai mes brouilleries avec le Commandant du fort , le danger que j'avois couru en mangeant avec lui , & lui fis la description de la retraite que j'avois choisie pour me mettre à couvert des trahisons de cet Officier. Elle m'apprit de son côté tout ce qu'elle avoit fait depuis notre séparation , & je l'admirai dans toutes ses démarches. Quand votre peuple , lui dis-je , seroit cent fois plus nombreux qu'il n'est , il ne seroit pas moins soumis à une Sakgame telle que vous. Effectivement sa politique dans les moindres choses , sa prudence à ne proposer que des changements utiles dans les usages du pays , son adresse à ménager son crédit en suivant elle-même des coutumes qu'elle n'approuvoit pas , pourvu d'ailleurs qu'elles fussent indifférentes pour le bonheur ou le malheur de ces bonnes gens , tout cela supposoit un génie supérieur & capable de tout.

Je lui demandai un jour pourquoi aucun

François ne logeoit dans sa cabane. Je n'ai garde, me répondit-elle, de les tenir auprès de moi, ni même de leur parler jamais en particulier; premièrement, parce que je ne veux plus paroître François, ni donner aux esprits inquiets la moindre occasion de penser que je songe à quitter ce pays-ci; la seconde raison que je veux bien vous avouer, quoiqu'avec quelque peine, c'est que j'ai plus de confiance en mes sujets qu'en ceux de Louis XIV. Non, Monsieur, je ne dormirois pas si tranquillement que je fais, si je me voyois à la merci de personnes qui font ici tous les jours des actions perfides. Ce qui n'est pas à la vérité fort surprenant, puisque si vous en exceptez un petit nombre, les François qu'on envoie en Canada sont tous des libertins chassés de leur patrie comme des perturbateurs du repos public.

Je vous dirai encore, ajouta-t-elle, que j'ai pris pour mes Hurons une tendresse qu'ils méritent bien. Vous ne sauriez croire combien de pleurs, de cris & de gémissements leur a coûté une légère maladie que j'eus il y a quelque temps, tandis que les François qui sont dans cette habitation comptoient peut-être ce qui pourroit leur revenir de mes dépouilles. Aussi je distingue bien les uns des autres. Je ménage les François, parce que j'ai besoin d'eux; mais

sûr que je pourrai m'en passer, je n'en garderai que trois ou quatre que je connois pour très-honnêtes gens, & qui sont dès à présent comme mes Conseillers, puisqu'ils donnent dans mon Conseil leurs avis de même que les anciens de la nation. Les deux principaux sont le soldat que vous avez vu occupé à faire fortifier l'isle dont je prétends qu'on fasse un asyle sûr en cas d'irruption de la part des Iroquois; le second est un Breton fort entendu, & par l'avis duquel nous nous gouvernons pour améliorer le Pays. Le premier est mon Ministre de la guerre, & l'autre mon Chancelier.

C'est celui-ci qui a fait transplanter dans ces lieux quantité de vignes sauvages qu'on trouve vers le lac Ontario. Il a même fait cueillir là tant de raisin, qu'il nous en a fait une grosse provision de vin. Véritablement, c'est un vin si rude, qu'il n'est pas potable; mais il ne nous en est pas moins utile; nous en faisons de l'eau-de-vie, qui supplée à celle qu'on alloit prendre à votre fort avant notre brouillerie avec le Commandant. Mon Breton m'assure qu'il tirera encore de l'eau-de-vie de la lie du cidre, qu'il prétend faire des fruits de plusieurs milliers de pommiers que nous avons, & dont il a choisi les plus beaux pour enter dessus de bonnes especes de fruits qu'il a fait chercher jusqu'à Montréal & à Frontenac.

Ce

n
a
c
e
c
g
j
m
du
fo
de
qu
bo
fo
po
de
ou
qu
po
d'a
de
l'au
tan
rec
leur
me
par
& n
(1)
7

Ce n'est pas tout, continua-t-elle, avant mon arrivée, les femmes qui savoient filer au fuseau, faisoient de cette façon des capuchons, des couvertures de lit, & des bandes en forme de jupons fort courts, le tout avec cette belle laine de Cibolas ou bœufs sauvages que nous avons ici : mais depuis que j'ai fait semer du chanvre (1) qui vient admirablement bien dans ce pays, j'ai introduit l'usage du linge, & il n'y a plus personne dans cette habitation qui ne porte des chemises, à la réserve des jeunes gens quand ils vont à la chasse, sur-tout des Cibolas ; comme ils s'écartent alors, & vont fort loin vers le sud-ouest, ils ne veulent porter que leurs armes.

Si quelque chagrin interrompt le cours des plaisirs que je prends à contempler mon ouvrage, c'est que je ne vois personne à qui je puisse inspirer l'attachement que j'ai pour mon habitation, & qui soit capable d'achever de la rendre heureuse, ou du moins de l'entretenir après ma mort sur le pied où je l'aurai laissée. Cette réflexion m'afflige, d'autant plus que mes Sauvages se montrent plus reconnoissans du peu que j'ai fait pour eux ; leur bonne foi, leur simplicité, leur bon cœur me les rendent si chers, que si l'on m'en séparoit, je quitterois sans balancer ma famille & ma patrie pour les venir rejoindre.

(1) 1695.

Je ne suis nullement étonné de votre extrême tendresse pour eux , interrompis - je en cet endroit ; tant je suis persuadé qu'il est doux , dans quelques lieux qu'on soit , d'être honoré & comme adoré d'un peuple nombreux. Je ne fais si l'amour-propre n'entre pas pour quelque chose dans votre amitié pour ces bonnes gens. Vous n'en devez pas douter , reprit Mademoiselle du Clos ; il y trouve parfaitement son compte. Je vois avec une satisfaction singulière le respect & l'amour qu'ils ont pour moi. Imaginez-vous ces autorités despotiques qui se font obéir d'un coup d'œil : telle est la mienne , & j'ose dire encore plus agréable , puisqu'elle est fondée seulement sur l'affection & non sur la crainte.

Je remarque même tous les jours qu'en bien des choses , ils vont au-devant de ce qu'ils croient devoir me faire plaisir ; & pour se conformer à mes manières , ils s'écartent des leurs. C'étoit , par exemple , une coutume établie parmi eux d'entrer les uns chez les autres , & de s'y asséoir à la première place qu'ils trouvoient sans dire mot , ni se faire la moindre politesse ; présentement , ils s'entresaluent en inclinant un peu la tête en souriant , parce qu'ils ont observé que c'est ainsi que j'en use avec eux quand ils m'abordent.

Ceux qui m'approchent le moins , & qui

sont à cinquante ou soixante lieues d'ici, ne m'appellent que le bon esprit, & l'amie du grand Onuntio d'en - haut. Ils me donnent ce nom depuis que les voyant dociles sur la connoissance de Dieu, je les ai accoutumé à ne point commencer d'entreprise considérable sans lever les yeux au Ciel, pour demander l'assistance du grand Onuntio qui a fait le ciel, la terre, le soleil, la lune & tous les astres, qui nous a créés pour l'adorer & l'aimer, & qui ne veut pas que nous fassions de mal. Ce qu'ils observent aujourd'hui fort religieusement, tant en ma présence qu'en mon absence. Ce qui fait voir combien il seroit aisé de leur faire embrasser le Christianisme, si les Missionnaires qui l'entreprennent y apportent autant de prudence qu'ils ont de zele pour la gloire de Dieu; mais ces nouveaux Apôtres se regardent comme martyrs dès qu'ils mettent le pied sur ces terres, & renonçant à la vie, prennent effectivement toutes les mesures possible pour arriver à ce but. Au-lieu de paroître d'abord ne vouloir que le bien temporel de ces Sauvages pour les conduire insensiblement au spirituel, ils déburent par déclamer contre leur Religion dans des termes qui révoltent ces malheureux, qui s'imaginent entendre des blasphêmes, & par leur prêcher des vérités abstraites, comme si des hommes grossiers pouvoient les com-

prendre. Comment ces auditeurs tout matériels croiront-ils des mystères, eux qui ne sauroient croire d'autre bonheur au pays des morts, à ce qu'ils disent, que celui de n'y avoir point de froid, d'y trouver de meilleur maïs, de l'eau-de-vie à discrétion, des chasses où le gibier se présentera de lui-même aux chasseurs, & aura un goût exquis; & enfin, une paix éternelle avec les François & les Iroquois.

Cependant, quoique mes Hurons pensent de cette sorte, je ne crois pas qu'il soit impossible d'en faire de bons Chrétiens. Si vous pouvez m'envoyer quelque habile Missionnaire qui veuille ne rien précipiter, ne rien faire à sa tête, en un mot, suivre mes conseils, je lui sauverai le martyre, & l'aiderai à convertir ce canton de Sauvages. C'est de quoi je vous prie d'informer le Pere Récollet notre protecteur, & de lui mander en même-temps que je travaille pour le service de Dieu, & pour celui du Roi, en travaillant pour le bonheur de ce peuple. Que ce grand Monarque le garantisse seulement de la fureur des Iroquois, & je répons du reste. Priez aussi la Révérence de ne rien épargner pour effacer les mauvaises impressions qu'ont pu faire sur l'esprit du Gouverneur, les plaintes de quelques Missionnaires au sujet des Hurons, qu'ils ont voulu faire passer pour

un
p
fa
a-
ni
de
Sa
ph
de
fan
L
qui
mo
ner
vuln
de
en
se
enne
pour
denc
pour
voul
leur
qu'il
bien
jama
roit
canto
grosse
la ma

un peuple inconstant, perfide & barbare, pour s'être conduit suivant les usages de sa nation reçus des anciens. Les Hurons, a-t-on dit, ont tué, ont mangé les prisonniers qu'ils ont faits quand on a tenté des descentes sur leurs côtes. Ce sont donc les Sauvages les plus cruels, des anthropophages, des monstres... Eh! bon Dieu, devoient-ils faire autrement. Jugeons-ensans prévention.

Ils voyent arriver chez eux des ennemis qui n'ont à leurs yeux rien que de terrible, monstrueux, de surnaturel, qui ont des tonnerres à leur disposition, & sont presque invulnérables. Que de prodiges! Le moyen de n'en être pas épouvanté! Si les Hurons en défendant leurs vies ont le bonheur de se saisir de quelqu'un de ces redoutables ennemis, pourquoi ne les rueront-ils pas pour s'en débarrasser? Il y auroit de l'imprudence à l'épargner. Oui; mais, dira-t-on, pourquoi le manger? Hé, pour quelle raison voulez-vous qu'ils ne le mangent pas? C'est leur coutume de traiter ainsi les ennemis qu'ils peuvent prendre. Trouverions-nous bien raisonnable, un chasseur qui n'ayant jamais vu que des perdrix rouges, n'en tue-roit pas une grise qui viendrait dans son canton, ou qui l'ayant tuée, & la voyant grosse & grasse, l'ensouiroit plutôt que de la manger? Nous ne jugerions jamais témé-

54 AVENTURES DU CHEVALIER

rarement, si, laissant-là nos préjugés, nous nous mettions à la place de ceux de qui nous voulons être les juges.

Si les peuples de ce nouveau-monde nous prévenant dans l'art de la navigation étoient venus les premiers à la découverte de nos côtes, que n'auroient-ils pas eu à raconter de la France à leur retour chez eux? Ayant découvert au Nord-Ouest une terre inconnue, diroient-ils, nous résolûmes d'y descendre pour en prendre possession au nom du chef de notre nation, & d'y faire adorer nos Dieux. Quelques pêcheurs dont nous tâchâmes de nous saisir pour nous informer du pays & des peuples qui l'habitoient, s'étant enfuis sur une grosse habitation voisine, ces Barbares, au-lieu de nous offrir du tabac & du maïs, ou du moins de nous laisser chasser & prendre de l'eau, firent pleuvoir sur nous une grêle de gros cailloux noirs & ronds qui nous renversoient, sans que nous vissions les gens qui nous les jetoient. Ce n'étoit que fumée, éclairs & coup de tonnerre épouvantables. Ceux des nôtres que nous avions mis à terre se sentant frappés, & ne sachant contre qui se défendre, regagnerent nos canots, & prirent le large. Alors plusieurs de ces Sauvages sortirent de dessous leur habitation comme les bêtes farouches sortent de leurs antres quand la nuit commence. Il nous pa-

rur
cou
tus
de
ten
ge,
tou
ign
les
leur
I
nou
que
sem
bien
pre
vîm
ils
blan
ses
en
me
qu
dan
ten
fois
avie
app
&
&
ren

rurent tout couverts de peaux de différentes couleurs, d'une figure extraordinaire, & vêtus de façon qu'on diroit qu'ils doivent avoir de la peine à se remuer. Ils examinèrent attentivement nos morts étendus sur le rivage, & au-lieu d'en manger la chair encore toute fraîche, ils les enfouirent sous terre ignominieusement, les méprisant plus que les orignacs & que les moindres bêtes de leurs forêts.

La nécessité d'avoir de l'eau & des vivres nous obligea néanmoins à prendre terre à quelque journée de-là, dans un lieu qui sembloit désert, & où pourtant nous fûmes bientôt entourés de figures semblables aux premières, mais moins farouches. Nous ne vîmes que leurs visages & leurs mains dont ils n'ont pas l'esprit de cacher la couleur blanche & livide en la couvrant des diverses peintures que nous savons si bien mettre en œuvre. Nous leur présentâmes le calumet de paix & nos plus belles peaux, après quoi ils nous abordèrent en nous parlant dans une langue bisarre, & dont nous n'entendîmes pas un mot. Nous leur fîmes toutefois comprendre par nos signes, que nous avions besoin d'eau & de vivres. Ils nous apportèrent d'une espèce de sagamité cuite & dure dont ils mangèrent les premiers, & que nous trouvâmes assez bonnes. Ils burent aussi devant nous d'une eau préparée,

56 AVENTURES DU CHEVALIER

& dont la couleur nous fut suspecte. Ils l'apportoient dans de petites peaux rondes, dures, transparentes & fort bien travaillées; mais nous n'osâmes en boire, & ils furent obligés de nous donner de l'eau dont nous remplîmes nos outres.

Nous remarquâmes pendant quelques jours que nous mîmes à faire nos provisions, que ces Sauvages n'avoient point de Dieux; du moins nous ne leur en vîmes pas porter à qui ils rendissent hommage. Ils ont cependant une vénération superstitieuse pour les sauterelles, les chauve-souris & les lézards, parce qu'ils nous empêchoient d'en manger. Il y a apparence aussi qu'ils croient qu'après cette vie, il n'y en a pas une autre dans le pays des morts; car lorsque quelqu'un meurt chez eux, fut-ce un de leurs chefs, ils ne lui donnent ni mais, ni ustensiles, ni armes, pas même des esclaves pour le servir dans l'autre monde.

Nous eûmes pitié de l'aveuglement de ces misérables. Nous les suivîmes un jour dans un lieu où ils portoient en chantant un de leurs morts, & que nous crûmes être un temple. Nos Places nous avertirent d'y faire porter notre grand Dieu Wikipudzili qu'ils leur montrèrent en les exhortant à reconnoître leur erreur, & à profiter de l'avantage qu'ils avoient de pou-

voir
Dieu
vant
avec
de r
terri
arra
d'un
zipu
ven
ple
nos
men
gag
ces
de
Pré
de
J
Ma
que
No
dez
ne
Vou
pré
cab
Fra
ce
pol
Sau

voir jeter la vue sur le plus grand des Dieux ; mais bien-loin de se prosterner devant lui comme nos Piaces, & de l'adorer avec eux, ces impies eurent l'imprudence de renverser d'une main profane ce Dieu terrible, de lui rompre les jambes, & lui arracher les ailes. A ce spectacle, saisis d'une juste horreur, les Prêtres de Widz'ipudzili fondirent sur ces infâmes pour venger notre Dieu par le pillage du Temple ; mais moins forts que courageux, nos Piaces furent arrêtés & liés étroitement ; pour nous ayant promptement regagné nos canots, nous échappâmes à ces furieux ; mais nous eûmes le chagrin de voir avant notre départ nos généreux Prêtres dévorés par les flammes à la vue de notre petite flotte.

Je vous demande présentement, ajouta Mademoiselle du Clos, si cette relation que seroit un Américain seroit insensée. Non vraiment, lui dis-je, & vous ne plaidez pas mal la cause de vos Sauvages. Je ne m'étonne plus si vous vous plaisez ici. Vous voilà devenue Américaine. Vous préférez cette habitation à Paris, votre cabane au Louvre, & les Hurons aux François. Vous en dites trop, reprit-elle, ce seroit préférer un diamant brut à un poli ; mais au moins cela prouve que les Sauvages peuvent penser des François ce

que les François pensent des Sauvages.

La Sakgame en cet endroit cessa de parler. Pour lui donner tout le temps de reprendre haleine, je me mis à faire son éloge en homme enchanté de son mérite : Ah, Mademoiselle, lui dis-je dans mon enthousiasme, quelle famille a eu le malheur de vous perdre, après avoir été assez heureuse pour produire une héroïne dont le nom doit devenir aussi fameux que celui des plus grands Conquistadors ? C'est justement ce nom, s'écria-t-elle, c'est le nom seul que je veux ménager par mon silence, pour ne pas révéler l'opprobre dont mes parents se sont couverts en me proscrivant avec tant d'injustice. Mademoiselle, repris-je, vous irritez ma curiosité en refusant aujourd'hui de la satisfaire. Songez que la Sakgame des Hurons n'est pas obligée de garder les secrets de Mademoiselle du Clos. D'ailleurs, que craignez-vous ? me serois-je sans le savoir rendu par quelque indiscretion indigne de votre confiance ? Non, répartit-elle, je ne me défie point de vous, & je veux bien vous apprendre mes malheurs ; mais contentez-vous de cela. Ne cherchez point à connoître les personnes qui les ont causés, & promettez-moi que si jamais vous retournez en France, vous ne ferez aucune démarche pour les découvrir.

Je lui protestai que sa volonté me tenoit

lieu
ma
vo
aur
ave
que
me
qu'
per
ma
tain
cile
n'a
pon
avo
mon
con
ma
cel
fils
c'e
dès
ren
que
&
fall
pai
me

Sauvages.
 cessa de par-
 temps de re-
 aire son élo-
 érite : Ah ,
 non enthous-
 malheur de
 fèz heureuse
 ont le nom
 lui des plus
 istement ce
 m seul que
 ce , pour ne
 es parents se
 nt avec tant
 ris-je , vous
 aujourd'hui
 Sakgame des
 arder les se-
 . D'ailleurs ,
 -je sans le
 discrétion in-
 en , répartit-
 vous , & je
 s malheurs ;
 Ne cherchez
 qui les ont
 i jamais vous
 ferez aucune
 té me tenoit

lieu de loi , & qu'elle pouvoit compter sur
 ma discrétion. Hé bien , me dit-elle alors ,
 vous allez entendre des choses que vous
 aurez peine à croire. Mes parents ont tenu
 avec moi une étrange conduite ; c'est ce
 que je vais vous raconter le plus succinte-
 ment qu'il me sera possible.

Mon pere avoit près de quarante ans lors-
 qu'il épousa ma mere , qui étoit une jeune
 personne d'une noblesse égale à la sienne ,
 mais d'une humeur aussi vive & aussi hau-
 taine qu'il étoit flegmatique , simple & fa-
 cile. Vous devez juger à ces traits qu'il
 n'avoit pas dans sa maison un pouvoir des-
 potique. Ils passerent quelques années sans
 avoir d'enfants ; ainsi le premier qui vint au
 monde devint leur idole ; c'étoit un gar-
 çon. Je naquis dix-huit mois après lui , &
 ma naissance fut suivie trois ans après de
 celle de mon second & dernier frere.

La préférence qu'on donnoit en tout au
 fils aîné sur sa sœur fit son effet ordinaire ,
 c'est-à-dire qu'elle nous brouilla tous deux
 dès notre enfance , & fut cause que mes pa-
 rents m'en aimerent moins. Je ne le sentis
 que trop , quoique je ne fusse qu'un enfant ,
 & la jalousie s'empara si bien de moi , qu'il
 fallut me mettre au Couvent pour avoir la
 paix au logis.

Je me trouvai parmi des Religieuses com-
 me transportée dans un autre monde. J'au-

rois là facilement oublié que j'avois un frere plus chéri que moi. J'y aurois vu s'éteindre en peu de temps les foibles étincelles d'une jalousie encore naissante, si elle n'eût été rallumée à chaque instant par l'indiscrete amitié d'une femme qui m'avoit servi de gouvernante, & qui venoit me voir fort souvent. L'imprudente ne m'entretenoit que du bonheur de mon frere; elle m'exagéroit en pleurant les attentions qu'on avoit pour lui, la quantité d'argent dont il dispoſoit, la beauté de ſes habits, & enfin les careſſes qu'il recevoit de toutes parts, tandis qu'entièrement oubliée dans ma retraite, je n'avois rien qui me diſtinguât de la moindre bourgeoife. Elle ajoutoit à cela qu'on avoit réſolu de me faire Religieuſe pour laiſſer à mon frere de plus gros biens. Ces diſcours m'inspirerent de l'horreur pour lui & pour le Monaftere.

Notre cadet qu'on avoit fait Chevalier de Malthe, & qu'on traitoit auſſi mal que moi, en eut le même reſſentiment ſitôt qu'il fut capable d'en avoir. Il venoit aſſez ſouvent me faire viſite à la grille. Nous uniſſions nos chagrins, & tenions enſemble de petits conſeils, dont le réſultat étoit toujours que je devois refuſer l'habit de novice qu'on ſe diſpoſoit à me faire prendre. Enfin, ma mere voyant qu'on me tourmentoit en vain pour vaincre la répugnance

que je marquois pour cet état, me fit sortir du Couvent dans l'intention de m'obliger par de mauvais traitements, à demander de moi-même à y retourner.

Toute prévenue que j'étois contre notre aîné, je ne laissai pas les premiers jours de rechercher son amitié; mais les complaisances qu'on avoit pour lui, & le peu de cas qu'il voyoit faire de nous, lui avoient gâté l'esprit. L'air fier & méprisant dont il recevoit mes avances & mes politesses, me choqua. Je m'en plaignis à ma gouvernante & à mon jeune frere, à qui seuls je pouvois adresser mes plaintes. Ils partageoient mes peines. Le Chevalier particulièrement en étoit pénétré. Il soupiroit quelquefois d'impatience de se voir dans un âge à mesurer son épée contre celle de cet ennemi domestique, & c'est de quoi il auroit été bien capable. Un jour que le vieux Gouverneur, qui les élevoit tous deux, & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir su gagner les bonnes grâces de ma mere, en faisant semblant d'aimer beaucoup l'aîné, donna le tort au cadet dans une petite contestation que ces deux freres eurent ensemble; le Chevalier prit le Ciel à témoin de l'injustice qu'on lui faisoit; & se jettant l'épée à la main sur le Gouverneur, il l'auroit percé si son épée, semblable à celle qu'on donne aux enfants, n'eût pas été sans pointe.

J'étois de mon côté exposée à souffrir tout ce que ma mere pouvoit inventer de mortifiant pour moi. Si mon pere ne nous haïssoit pas mon jeune frere & moi, il avoit du moins pour nous une parfaite indifférence. D'ailleurs, de quoi nous auroit servi son amitié ? Le mari n'étoit pas plus écouté que les enfants. Quand Madame étoit en colere, ce n'étoit pas lui qui trembloit le moins fort. S'il prenoit la liberté de parler, c'étoit pour dire... Madame a raison. Encore recevoit-il souvent pour prix de sa complaisance un ordre sec & concis de se taire, & d'attendre qu'on lui demandât son avis. Il y avoit néanmoins un temps où il perdoit sa timidité ; quand il étoit plein de vin de Champagne, Monsieur parloit aussi haut que Madame ; mais son courage s'évaporoit avec les fumées du vin. C'est à regret que je vous fais remarquer cette nouvelle qualité dans mon pere.

L'amitié que nous nous portions, mon frere le Chevalier & moi, déplut à ma mere, qui, pour nous ôter la consolation que nous trouvions à nous affliger ensemble, nous défendit de nous voir & de nous entretenir en particulier. Elle se doutoit bien que toutes nos conversations ne rouloient que sur les chagrins qu'elle nous causoit ; & elle croyoit par cette défense prévenir les complots que nous pourrions former

contre son aîné. Ce procédé ne servit qu'à nous aigrir davantage ; & prenant soin de bien cacher notre jeu , nous commençâmes à faire tout le mal que nous pouvions à notre ennemi commun. Nous profitions avec plaisir de toutes les occasions qui se présentoient de lui jouer des tours. Cet enfant gâté avoit beau s'attacher à conserver les riches habits dont on le paroit , ils n'étoient jamais huit jours sans être tachés ou déchirés. On grondoit l'idole. Nous triomphions.

Il ne nous étoit pas permis d'entrer dans le cabinet de ma mere ; notre aîné seul avoit ce privilege. Il y entroit quand il lui plaisoit , & badinoit avec ses oiseaux. Nous guettions le moment de nous y pouvoir introduire après lui sans être vus , & il arrivoit de-là qu'il avoit laissé quelque cage ouverte , ou un chat enfermé dans le cabinet. Une pareille étourderie lui attiroit des réprimandes qui nous ravissoient. Il faut avouer que le plaisir de la vengeance est bien doux. Il n'y a point de maux dont il n'ôte ou ne suspende le sentiment. Aussi faut-il bien de la vertu pour y renoncer.

Mon frere aîné avoit deux chiens de chasse qui faisoient ses délices. La mort de ces deux animaux si chéris auroit été un exploit digne du Chevalier , mais l'exécution en étoit difficile. Il m'en parla comme d'un

64 AVENTURES DU CHEVALIER

coup d'état , & la foiblesse que j'eus d'entrer dans la conspiration fut la cause de mon exil. Nous formâmes donc ce beau projet , dont toutefois il ne nous revint que la satisfaction d'avoir eu la douce espérance de nous venger. Qu'il y a de gens dans le même cas , & dont le ressentiment se borne à penser ce qu'ils feroient , si leur pouvoir répondoit à leurs desirs !

Je m'imaginai pendant quelque temps que le Chevalier avoit abandonné son dessein dont il ne me parloit plus , soit qu'il fût rebuté des obstacles qui s'y rencontroient , soit qu'il eût pitié des têtes proscrites qu'il ne laissoit pas d'aimer ; mais elles étoient encore plus chères à son frere , & cela suffisoit pour l'empêcher d'écouter sa compassion. Un soir en sortant de table , il me mit entre les mains un paquet , & me dit assez bas : Tenez , voici de quoi les expédier promptement. Serrez cela. C'étoit , je crois , de l'arsenic en poudre qu'il venoit de recevoir , & qu'il craignoit qu'on ne trouvât dans ses poches pendant la nuit. Malheureusement pour nous , le vieux Gouverneur qui n'étoit pas éloigné , entendit apparemment ce que le Chevalier venoit de me dire , car il alla rapporter ces paroles à mes parents. Il leur représenta , sans doute , que j'avois des intentions abominables ; & le poison trouvé la nuit dans une

des boîtes de ma toilette, confirmant son rapport, mon frere & moi nous demeurâmes atteints & convaincus dans leur esprit d'avoir envie d'attenter sur leurs personnes.

Je m'aperçus en me levant que le paquet n'étoit plus où je l'avois serré. Je crus que le Chevalier l'avoit repris, ce qui fut cause que je ne m'en inquiétai point, & que je ne pris aucunes mesures pour détourner le malheur qui me menaçoit & que j'ignorois. J'achevois de m'habiller, lorsqu'on me vint dire de la part de ma mere de me tenir prête à partir pour un Couvent, où elle avoit résolu de me conduire. Je me préparai à lui obéir de bonne grace, regardant un Monastere comme une prison où je serois encore moins malheureuse qu'au logis. Pendant qu'on faisoit des paquets de mon linge & de mes habits, je voulus aller dire adieu à mon pere qui étoit dans son cabinet; mais j'eus beau frapper à la porte, il n'ouvrit point, & n'osa m'y répondre, sans doute parce qu'on le lui avoit défendu. Je courus à la chambre du Chevalier pour le prier de me venir voir au Couvent; je ne trouvai personne; & pour trancher d'inutiles circonstances, je montai dans un carrosse de louage avec ma mere & le vieux gouverneur, qu'on appelloit du Clos. On me conduisit à une messagerie où une chaise toute prête à rouler m'attendoit.

J'entrai dedans avec le gouverneur ; & remarquant que ma mere se dispoſoit à s'en retourner : Madame , lui diſ-je , avec émotion , quel eſt donc votre deſſein ? où Monſieur du Clos va-t-il me mener par votre ordre ? n'eſt-ce pas dans un Couvent de Paris que vous vous êtes propoſée de me mettre ?

Non , ma fille , me répondit froidement ma mere , je vous envoie à celui dont votre tante eſt Abbeſſe. Vous apprendrez ſous les yeux d'une perſonne ſi vertueuſe , à vous confirmer dans des devoirs dont un plus long ſéjour dans la maiſon paternelle pourroit vous écarter. Adieu , Mademoiſelle , vous avez dit tant de fois que vous étiez beaucoup moins mal au Couvent qu'avec nous , que je crois vous faire plus de plaiſir que de peine. Je ne ſavois quelle réponſe je devois faire à ces paroles ; & quand je l'aurois ſu , ma mere ne m'eût pas donné le temps de lui repliquer ; elle remonta dans le carroſſe de louage , & nous nous éloignâmes l'une de l'autre avec un égal empreſſement.

La profonde mélancolie où je fus plongée depuis Paris juſqu'à la Rochelle où nous allions , cauſa bien de l'inquiétude à Monſieur du Clos , qui ſ'imagina que je méditois quelque coup finneſte pour lui. Il ſe tenoit jour & nuit ſur ſes gardes ; & croyant

que j'avois encore sur moi de l'arsénic, il avoit grand soin de me faire servir en particulier. Je suis sûre qu'il se repentit plus d'une fois de s'être chargé de ma conduite. J'ai toujours été persuadée que sa commission se bornoit à me mettre entre les mains de ma tante ; mais que pour me punir de lui avoir fait peur sur la route, & pour débarrasser ma famille d'un mauvais sujet, bien assuré d'ailleurs qu'il seroit avoué de tout, il s'étoit déterminé à profiter de l'occasion de l'embarquement qui se faisoit alors à la Rochelle pour le Canada.

Au-lieu donc de me faire prendre le chemin de l'Abbaye de ma tante, où il n'étoit pas une journée pour nous rendre, Monsieur du Clos s'accommoda fort honnêtement avec le Capitaine de vaisseau sur lequel vous étiez. Vous savez le reste, Monsieur, & vous devez vous souvenir de l'état où je fus pendant les premiers jours. On désespéra de ma vie ; & je l'aurois infailliblement perdue, si le Capitaine n'eût pas eu plus de soin de moi que de plusieurs autres que la mer fit tomber malades. Il est vrai qu'il avoit des raisons particulières pour me distinguer des femmes qui étoient à son bord. Il m'avoit reçue comme passagère, & ne devoit toucher le reste de la somme dont ils étoient convenus le vieux gouverneur & lui, qu'en rapportant en France un certi-

ficat de mon arrivée à Québec, où il avoit ordre apparemment de m'abandonner à la Providence. Pour vous mettre au fait de cet accord, je vous dirai que le Capitaine m'apprit que Monsieur du Clos m'avoit livrée à lui sous le nom de Marguerite du Clos sa fille, en l'assurant que je n'étois ainsi bannie que pour avoir voulu plusieurs fois empoisonner mon pere, ma mere & mon frere aîné; & que tout récemment j'avois été trouvée saisie d'arsenic dont je prétendois me servir pour commettre ces trois crimes.

La surprise que me causa le Capitaine par ce discours, le désespoir de me voir chargée d'une accusation si horrible, & dont je ne pouvois, malgré toute mon innocence, prouver la fausseté, tout cela fit un tel effet sur moi, que j'en pensai mourir de douleur. Cependant dès que je pus parler, je fis au Capitaine le récit de l'aventure de l'arsenic trouvé sur ma toilette. Il entrevit dans ce que je lui dis l'injustice qu'on m'avoit faite de me soupçonner d'un si grand attentat. Il me plaignit tout inhumain qu'il étoit. Il fit plus : il eut la générosité de me donner une partie de l'argent qu'il avoit reçu de Monsieur du Clos, qu'il croyoit mon pere, car je ne le désabusai pas sur cet article. C'est ainsi que je fus instruite du sujet de mon voyage forcé.

Ca
d'a
se
ma
cit
rés
d'a
de
fit
J'a
cla
vé
rab

fi l
ven
tric
just
me
le C
ven
si j
à p
vie
che
des
rev
im
do
no

J'ignore quelles réflexions fit depuis le Capitaine; mais comme s'il se fût repenti d'avoir été assez foible pour me croire, & se laisser attendrir par un faux récit de mon malheur, il reprit deux jours après sa férocité ordinaire. Il ne me regarda plus. Je résolus de ne me découvrir à personne, & d'attendre sous l'indigne nom de l'auteur de mes ennuis que mon frere le Chevalier fit connoître mon innocence avec la sienne. J'aurois néanmoins peut-être été forcée d'éclater, si votre ingénieuse bonté n'eût trouvé un moyen de me dérober au sort misérable que j'avois à craindre.

Mademoiselle, dis je alors à la Sakgame, si la vertu ne met point à couvert des revers de la fortune, du moins elle en fait triompher tôt ou tard. La malice & l'injustice des hommes vous ont envoyée comme une esclave dans un Pays étranger; & le Ciel, plus juste, vous y fait vivre en Souveraine. J'y vivrois contente, reprit-elle, si je savois que le Chevalier ne fût pas plus à plaindre que moi. La tranquillité de ma vie n'est troublée que par le souvenir de ce cher frere; & il est le seul mortel au-delà des mers pour lequel je m'intéresse. Si je revois la France, lui répliquai je, nous imaginerons quelque expédient pour vous donner de ses nouvelles, sans vous faire connoître qu'autant que vous le jugerez à pro-

pos. Mais, ajoutai-je, si ce frere si chéri vous prioit de retourner dans l'ancien monde, rejetteriez vous sa priere? Les Souverains, repartit-elle en souriant, ne quittent point leurs Etats, & ne se parlent que par Ambassadeurs. En ce cas, lui dis-je sur le même ton, vous me ferez l'honneur de me revêtir de ce titre sacré, & je lui présenterai de votre part mes lettres de créance, & le calumet de paix.

Je n'eus plus qu'une conversation avec Mademoiselle du Clos, après quoi je lui demandai mon audience de congé. Elle ne me l'accorda pas sans peine; & je fus obligé de lui promettre que je lui ferois de temps en temps de pareilles visites. Si nous eussions accepté tout ce que ses Hurons nous présenterent de pelleteries, nous nous serions enrichis; mais nous les refusâmes le plus poliment qu'il nous fut possible. Nous nous contentâmes de souffrir qu'ils chargeassent de leurs présents quelques canots qu'ils firent partir pour notre habitation en même-temps que nous, & qui pourtant n'y arriverent qu'un mois après nous, attendu qu'il leur avoit fallu prendre des chemins longs & très-difficiles. Une escorte nombreuse nous reconduisit avec la même pompe qu'auparavant; & par reconnoissance, nous la renvoyâmes chargée de vin, d'eau-de-vie & d'autres présents.

A mon arrivée, je fus obligé de quitter mon habitation, & de me rendre au fort. L'affreuse guerre que la France avoit alors à soutenir étendit sa fureur jusqu'à nous. Tout le pays étoit en allarmes. On faisoit des courses dans la nouvelle-Angleterre, & les Anglois de leur côté en faisoient sur nous. Ils engageoient même les Sauvages à en faire. Nous fûmes obligés d'établir (1) correspondance de notre canton avec le fort de Bourbon, que Monsieur d'Iberville venoit d'enlever aux Anglois dans le golfe de Hudson. Ils n'en avoient pas été quittes pour cette perte; on leur venoit aussi de ravager plusieurs Isles, & une partie de la Jamaïque; de façon que ne doutant point qu'ils n'eussent envie de nous rendre le change, nous étions dans la nécessité d'être toujours sur nos gardes.

Il est vrai que le fort de Frontenac nous mettoit à couvert de surprise de la part des Anglois; mais ils avoient gagné plusieurs cantons d'Iroquois à force de présents, & ceux-ci pouvoient se trouver sur nos talons avant que nous fussions seulement avertis de leur marche. Ces terribles Sauvages portoient la désolation par-tout; ils détruisoient les plantations, brûloient les cabanes, & n'épargnoient personne. Lorsqu'un fort les

(1) En Octobre 1694.

arrêtoit, ils faisoient impunément le dégât aux environs, la garnison n'osant les attaquer, à cause que les Iroquois étoient en trop grand nombre, & qu'ils avoient pour la plupart des armes blanches & des armes à feu, que les Anglois & les Hollandois leur fournissoient, & avec lesquelles ils se battoient courageusement.

Les allarmes continuelles que nous donnoit la proximité de leurs frontieres, plusieurs hostilités déjà commises, la ligue faite entre tous leurs cantons, & leur alliance avec les Anglois & les Hollandois, toutes ces choses engagerent enfin Monsieur de Frontenac, Gouverneur du Pays, à leur faire sentir le poids des armes de France, comme tant d'alliés ligués contre elle le sentoient en Europe. Toutes les compagnies entretenues par le Roi eurent ordre de s'assembler à Montréal. L'envie de se venger des Iroquois, & d'écarter de si dangereux voisins, ayant fait joindre à ces troupes tous les François établis sur ces frontieres avec les Sauvages attachés à la France, Monsieur de Frontenac se trouva en état d'entrer dans leur Pays à la tête d'une armée nombreuse & formidable pour ces lieux-là, puisqu'elle étoit de près de trois mille hommes.

On n'eut pas peu de peine à transporter de l'artillerie jusqu'à un fort que les Anglois

glo
éto
lie
s'il
mé
fon
terr
plus
se b
don
avec
liber
com
tout
espa
à ce
pût
L
avec
vi à
un b
l'inve
prim
& ne
je cé
devo
ustem
me d
tai d
priso
ger.
To

glois avoient fait bâtir à ces Sauvages. Il étoit flanqué de bons bastions , & si régulier, qu'il nous auroit arrêtés long-temps, s'ils eussent eu le courage de s'y tenir enfermés ; mais les Iroquois , tout braves qu'ils sont, veulent quand ils combattent avoir le terrain libre derrière eux , & ils s'attachent plus à des coups d'adresse & de surprise qu'à se battre de pied ferme. Ils abandonnerent donc leur fort contre le conseil des Anglois, avec lesquels ils se retirèrent , nous laissant liberté entière de ravager ce canton. Nous commençâmes par raser le fort , après quoi tout fut pillé ou détruit dans un assez grand espace de pays , afin de donner du moins à ce peuple un désert à passer avant qu'il pût entrer dans la nouvelle-France.

Le corps de troupes dans lequel j'étois avec plusieurs volontaires qui m'avoient suivi à cette expédition , ayant découvert dans un bois une grande habitation d'Iroquois , l'investir & s'en rendit maître. Nous y surprîmes beaucoup de vieillards & d'enfants , & nous partageâmes le butin. Pour moi , je cédai ma part & celle que mes associés devoient avoir dans les pelleteries & les ustensiles qui avoient été apportés là comme dans un lieu de sûreté. Je me contentai de prendre sur mon compte tous les prisonniers dont personne ne voulut se charger. Je surpris par-là tout le monde , & en-

core plus quand je leur offris à tous la liberté, pourvu que chacun d'eux me donnât pour sa rançon un enfant mâle de quatre à cinq ans; ce qui m'en procura près de deux cents qui se trouverent aux environs. Après quoi je renvoyai sans rançon le reste des captifs, à la réserve d'une demi-douzaine de femmes que je gardai pour avoir soin de mon petit troupeau.

Vous savez, Monsieur de Beauchêne, continua Monneville en m'adressant la parole, que deux jours après, le tout pensa m'être enlevé, & nous coûter la vie à mes volontaires & à moi. Vous devez vous en souvenir, puisque vous étiez avec les Sauvages qui vinrent la nuit fondre sur mon quartier que j'avois eu l'imprudence de choisir assez loin du corps de l'armée. S'ils eussent su que je n'avois - là que soixante & quelques hommes, ils ne se seroient pas retirés comme ils firent après m'en avoir tué quelques-uns. Vous devez encore moins avoir oublié que trop jeune & trop téméraire, vous vous engageâtes si avant, qu'il vous fut impossible de rejoindre les autres, & que vous demeurâtes mon prisonnier.

Cet accident me fit précipiter mon départ. J'étois bien-aîsé aussi de prévenir le gros de l'armée dans laquelle mes deux cents enfants m'auroient beaucoup plus embarrassé. Lorsque j'eus assez de canots, je demandai

à Monsieur de Frontenac permission de partir, & il me l'accorda fort gracieusement, me faisant fournir ce qui m'étoit nécessaire pour mes petits prisonniers qu'il croyoit pieusement comme les autres que j'emmenois pour les faire élever dans notre Religion, ainsi que le publièrent les Missionnaires Aumôniers de l'armée. Ces bons Peres jugeoient de mes Intentions sans songer que pour exécuter le projet dont ils me faisoient honneur, au-lieu de ma simple habitation il m'auroit fallu des maisons & des revenus comme les leurs.

Quoiqu'ils vantassent extrêmement la bonne action qu'ils s'imaginoient que j'avois faite, il n'eurent aucune envie d'en partager le mérite avec moi, en se chargeant eux-mêmes d'une partie de ces enfants; mais ils firent chanter un grand *Te Deum* à Québec dès qu'ils eurent appris que je les avois fait tous baptiser; ce que je ne manquai pas en effet de faire avant que de les envoyer à Mademoiselle du Clos à qui je les destinois.

Vous devinez bien que cette politique Sakgame me fut bon gré d'un pareil présent. Elle me manda que je ne lui en pouvois faire un plus précieux, & que ses bons amis étoient pénétrés de reconnoissance du service que je leur avois rendu en leur envoyant de quoi former des guerriers qui

leur seroient un jour d'un grand secours. Que tous ces enfans avoient été adoptés, & croyoient tout de bon avoir retrouvé leurs parents dans leurs peres adoptifs. Elle ajoutoit qu'elle les feroit instruire dans la Religion Chrétienne, & qu'elle espéroit qu'après avoir été élevés comme Hurons, ils n'auroient pas moins le cœur François que s'ils étoient nés au centre de la France.

Les graces que Louis XIV distribuoit alors de toutes parts pénétrèrent jusques dans nos déserts pour y venir chercher ceux de ses serviteurs qui s'y distinguoient le plus. Parmi les personnes qui reçurent des gratifications fut comprise une Demoiselle de ma connoissance, appelée de Vercheres. Cette héroïne avoit une habitation & un fort qui portoient son nom à quelques lieues de Montréal. Elle étoit fille d'une mere qui lui avoit appris à se servir du mousquet, & à se mettre en Amazone à la tête de son monde dans les incursions des Sauvages. Un jour ayant été surprise par une troupe d'Iroquois, elle se débarrassa de leurs mains, & s'enferma dans son petit fort, où, secourue d'un seul soldat, elle les arrêta d'abord à coups de fusil. Ensuite faisant elle-même jouer sur eux son canon, elle obligea ces Sauvages à se retirer. Ce qu'ils firent avec d'autant plus de précipitation, qu'ils jugerent qu'elle ne tarderoit pas à recevoir du

secours. Cette jeune guerriere après cette action, ayant eu le bonheur de trouver l'occasion d'écrire à Madame de Pontchartrain, lui envoya le détail du petit siege qu'elle avoit soutenu, & obtint par son entremise une pension de quatre cents livres.

Dans ce temps-là, le jeune homme qui m'avoit accompagné chez Mademoiselle du Clos, y retourna pour lui offrir ses services avec cinq ou six de ses meilleurs amis, que la relation du voyage qu'il avoit déjà fait n'avoit nullement effrayés. Il prit soin de cacher, ainsi que ses camarades, ce beau dessein à tout le monde, sachant bien que personne ne l'approuveroit. Je fus le seul à qui l'on n'en fît pas mystere, de peur que Mademoiselle du Clos ne leur sût mauvais gré de ne lui point porter de mes nouvelles. Ils m'en firent donc confidence, & je les chargeai d'une lettre pour la Sakgame.

Pendant leur voyage, le Malouin Commandant de notre fort mourut de poison. J'ai toujours été persuadé que le coup qui le mit au tombeau m'étoit destiné, auquel cas je fus une cause bien innocente de sa mort. Quoi qu'il en soit, je me rendis aussitôt à Québec pour y annoncer cette nouvelle, & solliciter ce poste pour lequel je ne croyois pas trouver de concurrents; néanmoins le Gouverneur me dit poliment que si je voulois absolument cette place, il ne

78 AVENTURES DU CHEVALIER

pouvoit me la refuser; mais qu'il me prioit en attendant une autre occasion, de la céder à un jeune homme qui lui étoit fortement recommandé, & qui sans cela lui alloit demeurer sur les bras. Cette maniere obligeante de refuser me charma; & je protestai au Gouverneur que trop content de sa bonne volonté, je me désistois de ma demande d'aussi bon cœur que j'aurois reçu le bien-fait.

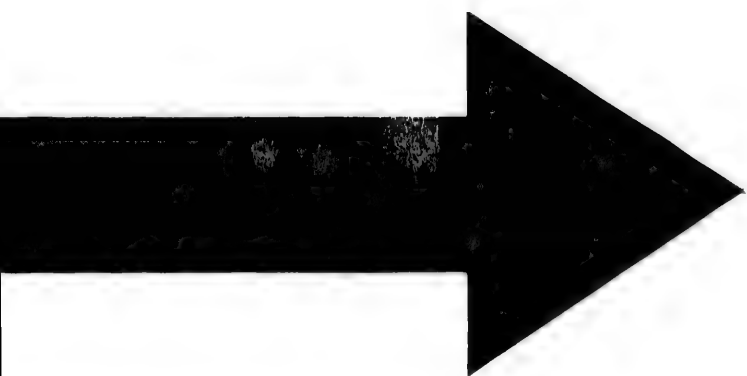
Le jeune homme dont il parloit venoit d'arriver sur le vaisseau qui nous avoit apporté l'heureuse nouvelle de la paix de Ryswyck, dont nous nous flattions de goûter les fruits dans ce nouveau monde par la liberté du commerce qui devoit augmenter nos fortunes. Ce changement me fit songer à profiter du moins de la succession du Malouin, si je n'avois pas sa place. Il n'avoit ni enfants, ni héritiers; son habitation alloit être abandonnée, & ne pouvoit manquer de devenir en peu d'années un désert comme auparavant. Je la demandai, & elle me fut accordée.

Dans une seconde visite que je fis au Gouverneur, je lui exposai le plan de la conduite de Mademoiselle du Clos parmi les Hurons. Il ne se lassait de m'entendre parler là-dessus; & il admiroit la prudence & la politique de cette incomparable fille. Il en fut enchanté, & crut voir dans son sys-

tême tant d'utilité pour l'Etat, qu'il eut la générosité de lui envoyer pour plus de cent pistoles de présents, la faisant assurer en même-temps d'une protection particulière pour elle & pour son canton. Les révérends Peres, jaloux de leur gloire, ne voulurent pas paroître moins généreux que le Gouverneur; ils firent aussi leurs présents à la Sakgame; mais pour varier un peu les choses, ils firent confister leurs dons en plusieurs reliquaires, quelques chapelets bénits, avec un billet d'association à une confrérie, sur le catalogue de laquelle son nom fut couché gratis. La marque de cette confrérie lui fut porté par un jeune homme qu'on lui envoyoit pour Missionnaire, sur la priere que j'en avois faite. On chargea ce nouvel Apôtre de magnifiques ornements sacerdotaux & d'une superbe chapelle; mais en lui faisant sa leçon en particulier, je lui conseillai de n'employer tout cela que quand Mademoiselle du Clos le jugeroit à propos.

En me chargeant du soin de conduire & d'installer dans notre petit fort Monsieur de la Haye, c'étoit le nom du nouveau Commandant, le Gouverneur me dit qu'il me tiendrait compte de tout ce que je ferois pour ce jeune homme, qui étoit né, ajouta-t-il, pour une meilleure fortune. Je commençai donc sur cette recommandation à m'intéresser pour Monsieur de la Haye; &





0
E E E E E
28 25
22
20
18
6

11
10
E E E E E
28 25
22
20
18

Madame son épouse qui s'embarqua avec nous, acheva de m'attacher au service de la famille. Cette Dame étoit une jeune personne qui joignoit à la beauté la plus régulière un air si gracieux, tant de modestie, tant de douceur dans le son de la voix, dans ses yeux, dans ses manières, qu'entraîné par ce puissant je ne sais quoi qui ne peut se définir, je perdis subitement ma liberté, sans même avoir envie de la défendre.

Si je m'étois contenté de l'amitié de ces deux jeunes époux, les attentions que j'eus d'abord pour eux me l'acquies à un point, qu'en arrivant au fort, on eût dit que c'étoit un frère & une sœur qui y venoient joindre un frère chéri. Comme j'avois été gratifié de toutes les dépouilles du Malouin, ses meubles m'appartenoient ainsi que tout le reste, & j'aurois pu laisser à son successeur un appartement tout nud; mais je n'y dérangeai pas la moindre chose; ce qui ne devoit pas être compté pour rien dans des lieux tels que ceux-là. Je rendois tous les jours à ces époux quelque petit service dont ils me témoignaient d'autant plus de reconnaissance, qu'ils soupçonnoient moins le motif qui me faisoit agir. Ils s'imaginoient que j'en usois avec eux par pure générosité.

Je les menois si souvent à l'habitation

dont j'avois hérité, qu'elle n'étoit pas plus à moi qu'à eux. Ils la trouvoient si bien bâtie, & si bien située, qu'ils s'y plaisoient infiniment. Pour moi, j'y goûtois moins la douceur de la solitude, que le plaisir d'y voir continuellement l'objet de ma passion. Tant que je m'en tins aux regards & aux soupirs, Madame de la Haye n'y pénétra point mes sentiments. Elle étoit si éloignée de me croire amoureux, qu'elle me donnoit sans contrainte d'innocentes marques de la tendre amitié qu'elle avoit pour moi. D'un autre côté, quelque jaloux que je fusse du bonheur de son époux, je vivois avec lui dans une liaison si forte, que cette seule considération m'avoit souvent fermé la bouche, lorsque mon secret étoit près de m'échapper.

Monsieur de la Haye, car il m'avoit conté ses aventures, étoit fils d'un riche Conseiller du Parlement de Paris, qui le destinant au Barreau, l'élevoit chez lui dans cette intention; mais le jeune homme s'appliqua si peu à l'étude, & principalement à celle du Droit, que lorsqu'il lui fallut subir ses examens, les examinateurs furent obligés de lui faire soutenir ses theses à huis clos. Son pere lui voyant si peu de disposition à briller dans la robe, changea de dessein, & lui acheta chez le Roi une charge qui depuis a causé ses malheurs.

J'ignorois quels étoient ces malheurs : il me les avoit cachés dans tous les entretiens que nous avions eus ensemble jusques-là , & il ne m'avoit jamais encore parlé de sa femme , lorsqu'un matin en nous promenant après avoir déjeûné , les fumées de deux bouteilles d'un vin blanc que nous venions de boire , firent sur lui le même effet que les rayons du soleil sur la statue de Memnon. Monsieur de la Haye , qui étoit ordinairement taciturne & rêveur , prit tout-à-coup un air gai , libre & ouvert , & se répandit en discours. Si-tôt que je le vis en train de babiller , je le mis sur le chapitre de sa prospérité passée , & lui dis qu'il ne me paroïssoit pas tout-à-fait malheureux , puisque la fortune lui avoit donné une épouse aussi accomplie que la sienne.

Vous trouveriez ma femme encore plus aimable , me répondit-il , si vous saviez tous les sujets que j'ai de l'aimer & de l'estimer. Comme après elle je n'ai rien de plus cher au monde que vous , je vais vous faire cette confidence. Il en va coûter à mon amour-propre pour vous découvrir des défauts que la situation où je suis présentement vous dérobe ; mais n'importe , je veux dire tout. C'est une petite confusion que je mérite bien.

A titre de fils unique d'un pere opulent , continua-t-il , j'avois déjà su trouver à em-

prunter une dizaine de mille écus à l'âge de vingt ans, quand un oncle que j'avois à la Cour engagea mon pere à me faire quitter la robe pour me mettre auprès de lui. La charge dont on traita pour moi coûta près de cinquante mille livres. Quel appas pour mes créanciers ! Les cordons de leurs bourses usuraires en furent rompus ; elles m'étoient toujours ouvertes ; j'y puisois & les laissois compter. De cinquante jeunes gens qui trouvoient comme moi de l'argent plus aisément que le Roi, j'étois le plus considéré, le plutôt servi. Il est vrai qu'ils me faisoient dater & renouveler mes billets quand il leur plaisoit ; mais quoiqu'ils prissent ces précautions, je voyois bien qu'ils m'affectionnoient particulièrement, & qu'ils ne hasardoient pas tant avec les autres ~~de~~ qui souvent ils exigeoient impoliment des gages.

Une succession de près de deux cents mille livres que mon pere par sa mort nous laissa peu de temps après à eux & à moi, car je ne leur en devois tout au plus que la moitié, augmenta leurs espérances & le dérangement de ma conduite. Mon oncle m'en fit en vain plusieurs fois des reproches ; quoique je sentisse bien que je les méritois, je n'avois pas la force de changer. Ma félicité, ou pour mieux dire ma stupidité, me perdoit. J'aimois le vin & la bon-

ne chere ; vingt parasites me mangeoient , avec cela je jouois gros jeu ; & croyant passer pour beau joueur , je jouois en dupe. Mon oncle , averti de mes dissipations , m'en fit de nouvelles réprimandes , qui furent encore inutiles. Il se lassa de m'en faire ; & pour me frustrer de sa succession , il résolut de se marier , dans l'intention d'avoir un héritier plus digne de lui.

C'étoit pourtant sur cette succession que mes créanciers comptoient le plus. Ils la regardoient comme un supplément à mes biens qui leur seroit un jour nécessaire. Ils savoient mieux que moi mes facultés ; car je leur laissois le soin de calculer mes revenus & mes dettes. Pour vous achever le tableau de mon dérangement , je trouvois trop sages & trop rangés ceux qui prenoient des maîtresses en titre. Cette conduite me paroissoit trop raisonnable & trop conforme à l'ennuyeuse uniformité de l'hymen. Enfin , j'étois aussi débauché que je le pouvois être , lorsqu'il arriva un événement dont mon mariage a été la suite , & que je vais vous raconter.

J'avois depuis peu de jours un valet-de-chambre , qui n'ayant jamais servi , se piquoit d'une fidélité dont la plupart de ces Messieurs se défont peu-à-peu dans le service. Il m'avertit un jour qu'un de mes laquais , en qui j'avois confiance , me voloit ,

& s'entendoit avec mon cuisinier. Jasmin, ajouta-t-il, sort tous les soirs après le souper, & emporte quelque chose dans un endroit que j'ai remarqué. Pour m'éclaircir par moi même de la vérité du fait, je me cachai un soir dans l'escalier d'une maison dans laquelle mon valet-de-chambre assureroit qu'on portoit les larcins. Le laquais accusé y vint effectivement chargé d'un paquet, passa devant moi sans me voir, & entra dans un galetas où je le suivis brusquement. Frippon, lui dis-je, en lui présentant mon épée nue, c'est donc ainsi que tu me voles ? Le malheureux se jeta d'abord à mes genoux : Frappez, Monsieur, me dit-il, vous nous percerez tous trois du même coup. En même-temps, il me montra du doigt une jeune fille que la frayeur rendoit immobile, & un vieillard accablé d'infirmités.

Ce ne sont, poursuivit le laquais en ouvrant une serviette qu'il portoit, ce ne sont que le reste des viandes de vos domestiques. Je prolonge avec cela les jours de mon pere qui n'a plus que ce secours pour subsister. Cependant, quoique ces restes soient fort mauvais, je ne laisse pas de les bien acheter de votre cuisinier, à qui, pour ce sujet, je cede mes gages depuis un an. De son côté, le pere qui avoit la langue libre, me prioit miséricorde; mais il n'étoit plus be-

soin d'avoir recours à la prière pour m'attendrir. Ce que je voyois me désarmoit & m'inspiroit de la compassion. Je m'approchai du vieillard, & lui demandai pourquoy il ne demandoit pas plutôt une place à l'hôpital, que de rester dans le pitoyable état où il se trouvoit. J'ai déjà voulu prendre ce parti, me répondit-il ; mais mes enfans s'y sont opposés ; il sont effrayés du nom seul du lieu où il faudroit qu'ils me vinssent voir.

Pendant que je parlois au bon-homme, son fils s'enfuit, & sa fille se cacha. Consolez-vous, dis-je, au pere, j'approuve ce que fait votre fils ; & bien-loin de le chasser de chez moi, je lui double ses gages. Pour rendre ces paroles plus constantes, je les accompagnai de deux ou trois pistoles qui se trouverent dans mes poches tant en or qu'en argent. Je comptois à mon retour chez moi, que je rassurerois Jasmin, qui ne pouvant pas savoir ce que j'avois dit à son pere, ni quel parti j'avois pris, devoit être dans l'inquiétude. Par malheur pour lui, le valet-de-chambre le voyant rentrer, & croyant lui donner un bon conseil, lui dit de fuir promptement pour se soustraire à la justice entre les mains de laquelle je pourrois le mettre ; ce qui troubla l'esprit du laquais à un point, qu'il disparut sans qu'on ait reçu de ses nouvelles.

Sa fuite inquiéta son pere , qui envoya plusieurs fois sa fille s'informer chez moi , si l'on n'avoit point entendu parler de Jamin. Un jour s'étant directement adressée à moi pour cela , quoiqu'elle fût couverte de haillons , elle ne laissa pas de m'éblouir par sa beauté. J'en fus tellement frappé , qu'oubliant le généreux motif qui m'avoit jusques-là déterminé à lui faire du bien , je proposai à cette innocente des conditions pour la tirer de misere , elle & l'auteur de sa naissance. C'est ainsi que je faisois servir au crime les traits de l'humanité même.

Cette vertueuse fille me parut très-éloignée d'en venir jamais à mon but. Pour son pere , je le trouvai plus facile , soit qu'il fût touché de mes manieres engageantes , soit que la crainte de tomber dans une affreuse indigence , ne lui permit pas d'être intraitable , il se rendit à mes instances ; mais nous n'eûmes pas peu de peine l'un & l'autre à séduire la fille. Je dis l'un & l'autre , car il fut obligé d'user de détours pour la persuader. Il l'assura que je lui avois donné ma parole d'honneur que je l'épouserois publiquement dès que la chose seroit possible : ce que je n'osois , disoit-il , faire alors , de peur de déplaire à un oncle de qui je devois hériter. Tandis qu'il n'épargnoit rien pour la faire consentir à son déshonneur , je le secondois par la dépense que je

faisois pour eux. Je leur louai & meublai un appartement, & leur donnai une servante. Enfin, nous fîmes tant le pere & moi, que la fille cessa de nous résister.

Ce qui l'avoit déterminée plus que tout le reste à céder à mes empressements, c'est que jugeant par mon procédé à son égard, que j'étois trop honnête homme pour la tromper, elle s'imagina que mon attachement pour elle ne finiroit qu'avec ma vie. En moins de huit jours, elle s'appriivoisa ; & le pere, content de son sort, ne se souvenoit plus d'avoir été misérable. Il ne jouit pas long-temps de sa honteuse prospérité, il tomba malade, il mourut en me recommandant sa fille.

Sa mort nous débarrassa, elle & moi, d'un grand fardeau. La pauvre enfant se livra toute entiere à l'amour qu'elle avoit pris pour moi, contente de l'estime & de l'amitié que je ne pouvois refuser au vrai mérite que je remarquois en elle. On eût dit que son état lui plaisoit ; quoiqu'après les promesses que je lui avois faites, elle eût droit d'espérer une meilleure condition. Jamais vie ne fut plus retirée que la sienne ; jamais fille ne parut moins aimer le monde. Je ne pouvois l'engager à paroître aux spectacles & aux promenades. Elle me prioit même de ne l'aller voir qu'en secret. Bien éloignée de ressembler à celles qui ne sauroient avoir

d'amants en état de faire de la dépense, qu'elles ne se fassent une espèce de trophée de leur infamie.

Par pure complaisance pour moi, elle vouloit bien apprendre à chanter & à danser; mais elle employoit à lire la meilleure partie de son temps. Sa conduite, ses belles qualités, auroient dû me retirer de la débauche & me fixer entièrement. Elle avoit encore une vertu qui me charmoit, c'étoit son désintéressement. Elle ne me demandoit jamais rien. Il est vrai que je prévenois ses besoins & ses desirs. Je la voyois rarement sans lui faire présent de quelque bijou; tantôt je lui donnois une montre d'or où une tabatière; tantôt une bague & un collier; & lorsqu'il m'arrivoit de gagner au jeu cinquante ou soixante pistoles, je l'obligeois à les partager avec moi. C'est de l'argent du jeu, lui disois-je; si vous ne le prenez, je le perdrai demain; j'aime mieux que vous l'ayez qu'un autre. Mais ordinairement elle ne vouloit rien accepter, à moins que je ne lui promisse d'être raisonnable pendant un certain nombre de jours, & de ne point fréquenter les mauvaises compagnies qui me perdoient.

Je ne serois pas en Canada si j'eusse voulu la croire, elle & un ami sincère que je menois quelquefois souper chez elle, & qui de son côté m'exhortoit souvent à changer

de conduite. Quand je m'engageois dans des parties de plaisirs , & qu'il m'arrivoit de passer deux jours sans la voir , je la mettois dans des inquiétudes mortelles ; & si j'avois la moindre indisposition , elle fondeoit en larmes comme si sa vie eût été attachée à la mienne.

Je lui causai bien d'autres allarmes , un jour qu'il m'arriva dans le vin , & presque sous les yeux du Roi , un malheur que la honte m'empêche de vous dire. Louis XIV ne pardonne point aux ivrognes. Il me fallut disparaître , de peur de finir mes jours sur un échafaud ; & malgré le crédit de mon oncle & celui de mes amis , je n'obtins ma grace qu'en perdant ma charge. De plus , je fus condamné à donner dix mille livres à l'Hôtel-Dieu. Cette affaire mit aux champs mes créanciers. Ils se connoissoient tous ; ils eurent bientôt fait l'évaluation de mon bien ; & la première résolution qu'ils prirent dans leur assemblée , fut de ne me plus rien prêter , afin de ne pas augmenter mes dettes. Ayant appris quinze jours ou trois semaines après que mon oncle alloit se marier , ils jugerent par ce mariage précipité que mon oncle m'abandonnoit. Ils éclatèrent , & se joignirent aux Administrateurs de l'Hôtel-Dieu. C'est ce que mon ami m'écrivit dans le lieu où je m'étois retiré. Il ajoutoit dans sa lettre qu'il avoit été voir mon

onc
arti
voi
pou
arré
& q
cac
vre
P
les
emp
du ;
de
de
n'ay
dre
de c
je c
de
cert
me
ne
d'ér
la ph
seul
ajou
nou
Elle
Elle
votr
prop

oncle, qui lui avoit dit en lui montrant les articles de son mariage : Tenez, Monsieur, voici la preuve que je ne reconnois plus pour mon neveu, un maraud que je serois arrêter sur le champ si je savois où il est, & que je laisserois volontiers périr dans un cachot pour expier l'ignominie dont il couvre notre famille.

Mon ami, n'étant pas en état de trouver les dix mille francs qu'il me falloit, ne put empêcher que mon bien ne fût saisi & vendu; encore aurois-je eu besoin avec cela de quatre-vingts mille livres pour achever de satisfaire mes créanciers. Du moins si n'ayant plus rien, je n'eusse eu rien à craindre, j'aurois peut-être gagné sur ma fierté de chercher quelque ressource à Paris, où je connoissois tant de gens qui se disoient de mes amis; mais j'aurois vainement fait cette honteuse démarche, puisque mon ami me manda qu'il les avoit vus tous, & qu'ils ne se souvenoient plus de moi, bien loin d'être disposés à me retirer de l'abyme que la plupart d'entre eux m'avoient creusé. La seule personne qui s'intéresse à votre sort, ajouta-t-il, c'est la Demoiselle chez qui nous avons quelquefois soupé ensemble. Elle vient tous les jours s'informer de vous. Elle me presse fortement de lui apprendre votre adresse; ce que je n'ai pas jugé à propos de faire, de crainte qu'elle ne soit

gagnée par vos ennemis. Tout ce que ses larmes vraies ou fausses ont pu obtenir de moi, c'est une promesse de vous faire tenir un billet de sa part.

Il m'en envoya un en effet, & me marqua qu'il croyoit cette amante sincere; mais qu'il ne s'agissoit plus de pousser de tendres soupirs, & que je devois être assez embarrassé de moi-même, sans me charger encore d'une fidelle aventuriere. J'étois de son sentiment, & je commençois à oublier cette fille, comme je m'imaginois qu'elle ne devoit plus penser à moi; cependant plus je relisois sa lettre, plus elle me paroissoit digne d'attention. Je me souviens encore des paroles qu'elle contenoit : „ Je ne puis plus
 „ vivre sans vous voir, disoit la Demoiselle; si vous ne me permettez pas de me
 „ rendre auprès de vous, j'irai vous chercher dans toutes les villes frontieres. Ce
 „ n'est pas tant pour ma satisfaction que je
 „ vous demande cette grace, que pour votre propre intérêt. Le malheur qui nous
 „ éloigne l'un de l'autre peut finir. Pourvu
 „ que je vous voye, je puis vous consoler. Nous recevons quelquefois du secours d'où nous en attendions le moins.
 „ Représentez-vous mon pere expirant, &
 „ n'oubliez pas que vous lui jurâtes de
 „ ne m'abandonner jamais. J'ai tout perdu
 „ depuis que je suis à vous. Je n'ai que

„ vo
 „ da
 „ vo
 „ So
 „ me
 „ m
 „ ge
 „ A
 „ po
 „ do
 „ A
 „ nui q
 „ gent
 „ déjà
 „ ment
 „ défer
 „ ne m
 „ bruit
 „ mais
 „ voir.
 „ plus
 „ le da
 „ dire
 „ les à
 „ lui;
 „ d'un
 „ que
 „ Elle
 „ plaiss
 „ ma
 „ pria

„ vous de cher au monde. Que m'importe
 „ dans quel état je vous retrouve ! C'est
 „ vous , & non vos richesses que j'ai chéri.
 „ Songez que je suis à vous aussi constam-
 „ ment que si les loix divines & humaines
 „ m'avoient imposé la nécessité de parta-
 „ ger votre fortune comme votre nom.
 „ Adieu, je partirai quand il vous plaira
 „ pour vous aller rejoindre où vous m'or-
 „ donnerez de me rendre ”.

Avant que j'eusse reçu cette lettre, l'en-
 nui qui m'accabloit dans mon exil, & l'ar-
 gent dont j'étois près de manquer m'avoient
 déjà inspiré l'envie de faire un tour secrète-
 ment à Paris. Il n'y eut plus moyen de m'en
 défendre, après avoir lu ce billet, quoiqu'il
 ne me promît rien de positif. Je partis sans
 bruit du lieu où j'étois, & gagnai la nuit la
 maison de mon ami, qui fut surpris de me
 voir. Je hasardois à la vérité beaucoup ; mais
 plus on est malheureux, moins on craint
 le danger. Mon ami envoya sur le champ
 dire à ma maîtresse qu'il avoit des nouvel-
 les à lui annoncer. Elle vola aussi-tôt chez
 lui ; & m'y trouvant moi-même au-lieu
 d'une lettre qu'elle espéroit, peu s'en fallut
 que, de joie, elle ne perdît le sentiment
 Elle ne s'amusa point à me témoigner le
 plaisir que ma vue lui causoit ; elle s'infor-
 ma seulement de ma santé, puis elle nous
 pria, mon ami & moi de la suivre chez elle,

en nous disant qu'elle espéroit que nous ne serions pas fâchés d'avoir pris cette peine.

En entrant dans une petite chambre où elle demeuroid, car elle avoit loué son appartement pour épargner quelque chose, elle nous montra une cassette qu'elle ouvrit, & dans laquelle il y avoit une grande quantité de pieces d'or, avec un assez bon nombre de bijoux. Monsieur, me dit-elle, en s'adressant à moi, tout cela vous appartient; vous voulez bien que je vous le restitue. Pénétré de cette action, je regardois tout interdit non pas le trésor, mais la fille généreuse qui me l'offroit. Alors se jettant dans mes bras, je serois bien plus riche, s'écria-t-elle, si j'avois été aussi prompt à recevoir que vous l'étiez à me donner. Que je me reproche en ce moment ma délicatesse! Que n'ai-je été plus avide! que j'aurois entre mes mains de richesses qui ont été enlevées!

A Dieu ne plaise, lui répondis-je, que j'accepte ce que vous m'offrez de si bon cœur! non, ma chere enfant, vous le méritez mieux que moi, & je donnerois ma vie pour vous le conserver. Et moi la mienne, reprit-elle, pour pouvoir vous rétablir dans la situation brillante où je vous ai vu. Quel spectacle, dit alors mon ami! Que l'on est heureux d'éprouver des revers à ce prix! Tu n'as rien perdu, ajouta-t-il en se tour-

n
co

de
pr
an
te
cie
en
ma
me
Qu
n'y
par
de
N
nou
rasse
ciers
cepo
eut
On
des
me
nou
re
dout
cieu
te,
maît
fette

nant de mon côté, puisque tu possèdes le cœur d'une personne si rare.

Après un long combat de tendresse & de générosité entre cette fille & moi : Que prétendez-vous faire, enfin, nous dit mon ami ? Il faut, lui répondit-elle, qu'avec cette somme vous tâchiez d'apaiser les créanciers, ou bien qu'il l'emporte & se retire en lieu de sûreté. Je mourrai, s'il me laisse ; mais je ne lui demanderai point de m'emmener. Ce seroit pour lui trop d'embarras. Qu'osez-vous penser, lui dis-je, non, il n'y a plus que la mort qui puisse nous séparer, puisque votre amitié est à l'épreuve de mes malheurs.

Mon ami nous interrompit encore pour nous dire qu'il étoit d'avis que je demeurasse caché tandis qu'il verroit mes créanciers, & leur feroit des offres. Ce que j'acceptai. Il les vit tous en particulier, & les eut bientôt disposés à un accommodement, On prend facilement des arrangements avec des gens qui s'attendoient à tout perdre. Je me voyois à la veille d'être libre, lorsqu'un nouveau malheur nous enleva cette dernière espérance. Un laquais de mon ami se doutant bien qu'il y avoit des choses précieuses dans la cassette, fit si bien son compte, qu'il attrapa la clef du cabinet de son maître pendant la nuit, & emporta la cassette.

Quel coup de foudre pour mon ami , lorsqu'il s'en aperçut le lendemain ! Il courut à l'instant faire ses plaintes , mit la Maréchaussée en campagne , & plusieurs espions dans la ville aux trousses du frippon , qui fut pris au bout de quinze jours , & pendu à la porte de son maître , après avoir avoué son crime. Voilà toute la consolation qui nous en revint ; car la Justice demeura saisie de la cassette , & de ce qu'il y avoit dedans.

Il n'est pas aisé de s'imaginer notre désespoir , & particulièrement celui de mon ami. Nous étions nous-mêmes obligés de le consoler. La jeune fille qui faisoit seule cette perte , paroissoit la moins affligée , & m'exhortoit à prendre patience. Vous voyez , lui disois-je un jour , le prix de votre tendresse. Que ne m'abandonniez-vous à ma mauvaise destinée ? Vous aviez de quoi vivre , il falloit m'oublier. Il falloit vous secourir , me répondit-elle : mais je ne le peux plus que par mes soins. Partons avec ce qu'il nous reste d'argent. Quittons un pays où l'on en veut à votre liberté. Vous ne me dites rien , poursuivit-elle en remarquant que je révois ; vous êtes distrait , je le vois bien , vous voulez vous éloigner de moi ; mais vous n'y réussirez point ; je vous suivrai par-tout où vous irez. Je serai comme un ombre attachée à vos pas. Vous m'avez
rendu

-ter
il
affi

dis
fau
te
l'E
ven
ser
de
plo
entr
con
nir
mill
gue
que
fois
en q
dri
déter
ma f
doit
bonh
poin
pour
tons
O
de pa
de la
T

rendu heureuse tant que vous l'avez été, il est juste que je partage à présent votre affliction.

Vous la partagerez, si vous l'osez, lui dis-je, quand vous saurez à quels périls il faudra vous exposer pour me suivre. Je quitte non-seulement la France, mais même l'Europe. Un ancien ami de mon pere m'est venu voir en secret. Il m'a conseillé de passer en Amérique, & m'a donné une lettre de recommandation pour y avoir de l'emploi. Est-ce un voyage que vous puissiez entreprendre? Est-ce un climat qui vous convienne? D'ailleurs, pourquoi vous bannir de votre patrie pour vous exposer à mille dangers qui sont attachés à une longue navigation? Je ne connois de danger que celui de vous perdre, & encore une fois je vous suivrai par-tout. Ce sera donc en qualité d'épouse, lui repliquai-je, attendri de sa constance; ce titre seul peut me déterminer à continuer de vous associer à ma fortune. Cette fidelle amante qui regardoit notre mariage comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, ne s'y opposa point. Je l'épousai donc, & nous partîmes pour ce Pays sous le nom que nous portons aujourd'hui.

O Ciel, m'écriai-je, lorsqu'il eut cessé de parler, quoi, c'est l'histoire de Madame de la Haye que je viens d'entendre en écou-

tant la vôtre ! Oui, c'est sa propre histoire que je vous ai raconté. Je vous ai peint sa conduite jusqu'à ce jour ; & vous devez remarquer avec quelle attention elle cherche à me faire plaisir. Elle fait tout son possible pour dissiper mon chagrin ; car elle n'est pas naturellement aussi enjouée qu'elle vous le paroît auprès de moi. Je suis pénétré de sa complaisance , & je vous proteste que si je desirois un meilleur destin , c'est uniquement pour reconnoître toutes ses bontés.

Qui croiroit qu'après avoir oui ce récit , je n'aurois pas respecté la vertu d'une pareille femme. J'en eus cent fois plus d'estime pour elle ; mais par malheur je l'en aimai aussi davantage. Je cédai sur le champ aux deux époux mon habitation qui leur plaisoit tant , & j'en fis venir moi-même de Québec la ratification. Que ne m'en tenois-je là. Le plaisir de leur rendre service & d'être chéri tendrement de l'un & de l'autre , auroit suffi pour un cœur plus vertueux que le mien. Quelle étrange fatalité ! il falloit un crime pour me satisfaire. Je ne songeois plus qu'à Madame de la Haye , je ne vivois que pour elle. J'aurois voulu qu'elle m'eût aimé autant qu'elle aimoit son mari. Je m'en flattois quelquefois comme s'il eût été possible qu'elle cessât de lui être fidelle , après toutes les marques de tendresse qu'elle lui avoit données.

J'étois continuellement auprès de cette Dame ; & son époux, bien-loin de ne le pas trouver bon, me remercioit sincèrement de la complaisance que j'avois de lui tenir compagnie. Quand je me voyois seul avec elle, je tombois dans les distractions les plus marquées, où je faisois des exclamations sur le bonheur de son mari, & avec cela je m'abandonnois à une langueur affreuse qui me consumoit. Madame de la Haye ne manqua pas de pénétrer mes sentiments, & cette connoissance l'affligea. Je m'en aperçus au soin qu'elle prenoit de me fuir toutes les fois que le hasard vouloit qu'elle se trouvât seule avec moi.

Dans un de ces moments, feignant d'être incommodée, elle fit quelques pas pour se retirer ; mais je l'arrêtai : Non Madame, lui dis-je, vous n'avez point d'autre incommodité que celle que ma présence vous cause. Demeurez ; c'est à moi de m'éloigner. Puis la regardant tendrement : Vous l'avez donc découvert, continuai-je, ce malheureux amour qui va me causer la mort, puisqu'il vous déplaît. Oui, je l'ai remarqué, répondit-elle ; & je dois aussi vous avoir donné lieu de penser que je ne l'ignoreis pas en changeant de conduite avec vous. Nous commençons à goûter la douceur du repos dans cette agréable solitude, falloit-il troubler une tranquillité dont nous

vous étions en partie redevable. Vous deviez plutôt conserver votre ouvrage. Votre amitié n'auroit donc été qu'un piege dans lequel j'ai donné en la payant de la mienne ?

Eh, Madame, lui dis-je, l'amitié peut-elle payer un amour aussi ardent que celui dont vous recevez si mal l'aveu ? Cependant cet amour, tout violent qu'il est, a long-temps mis en défaut votre pénétration ; & les efforts que j'ai faits pour vous le cacher jusqu'ici, prouvent qu'il est moins téméraire qu'innocent. Qu'osez-vous dire, interrompit-elle ? pouvez-vous appeler votre amour innocent ? Mon amitié même va cesser de l'être, si vous ne changez de langage, & n'étouffez une passion qui me fait déjà sentir toute l'horreur d'un exil que votre générosité nous faisoit trouver supportable. Reprenez vos bienfaits, demeurez seul ici, & rendez-moi le droit de vous regarder avec indifférence. Je n'ai point oublié comment on peut vivre dans la retraite la plus obscure, & notre demeure dans le fort ne le sera pas assez pour moi.

Si vous me privez de votre vue, m'écriai-je, ordonnez donc de mon sort. Que voulez-vous que je devienne ? La moindre absence, me dit-elle, vous guérira. Ne me cherchez point quand je vous évite ; ou plutôt quittez ces lieux. Eloignez-vous ; mais, de grace, que Monsieur de la Haye

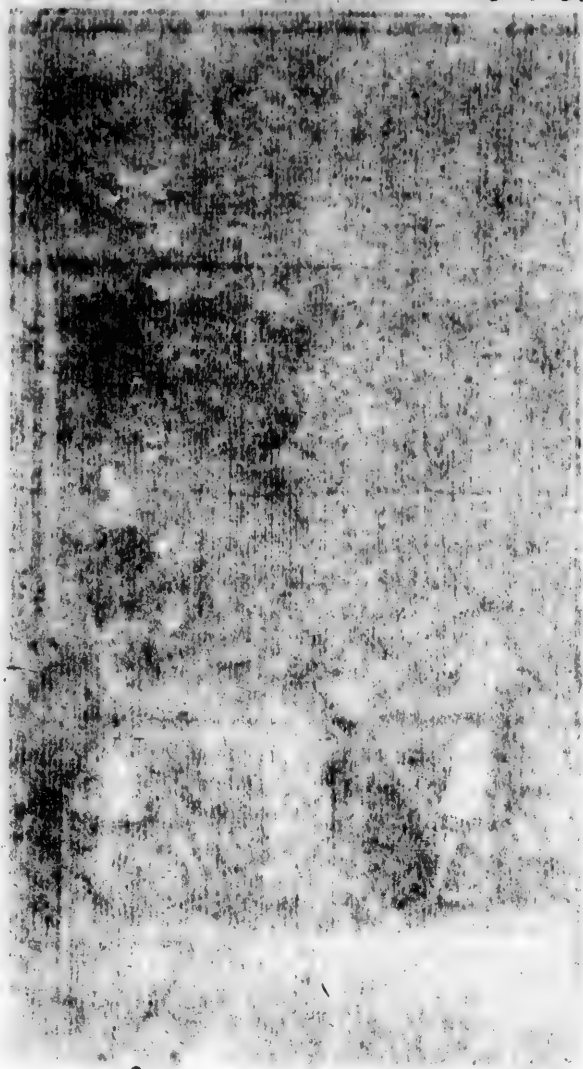
ER

. Vous dé-
age. Votre
piege dans
la mienne ?
nité peut-
que celui
? Cepen-
qu'il est, a
e pénétra-
pour vous
est moins
vous dire,
ppeller vo-
é même va
ez de lan-
ul me fait
l que votre
pportable.
z seul ici,
garder avec
comment
lus obscu-
t ne le sera

vue, m'é-
fort. Que
n moindre
ra. Ne me
évite; ou
nez - vous;
de la Haye

Tom II

Nº 5.



...redevable. Vous dé-

...cette œuvre d'ouvrage. Vous

...un plaisir

...et le plaisir de la vie

...lui dire, je

...un amour aussi ardent

...vous recevez il me le

...Cepen-

...qu'il est, a

...votre pénétra-

...si faits pour vous

...qu'il est moins

...Qu'osez-vous dire,

...vous appeler vo-

...vous

...me fait

...d'un exil que votre

...nous trouver supportable.

...demeurez seul ici ;

...de vous

...comment

...discu-

...le sera

...pour moi.

...m'é-

...ordonnez donc de rien faire. Que

...Le monde

...un

...vous

ER

Vous dé-

gn. Vous

pié re-

la de 1762

ur-

celui

Cepen-

qu'il est, a

te pénétra-

pour vous

il est moins

vous dire,

monter vo-

de 1762

de 1762

à me fait

il que votre

apposable.

ez seul ici,

garder avec

à tout moment

de l'écou-

le sera

sur, m'é-

n l'air. Que

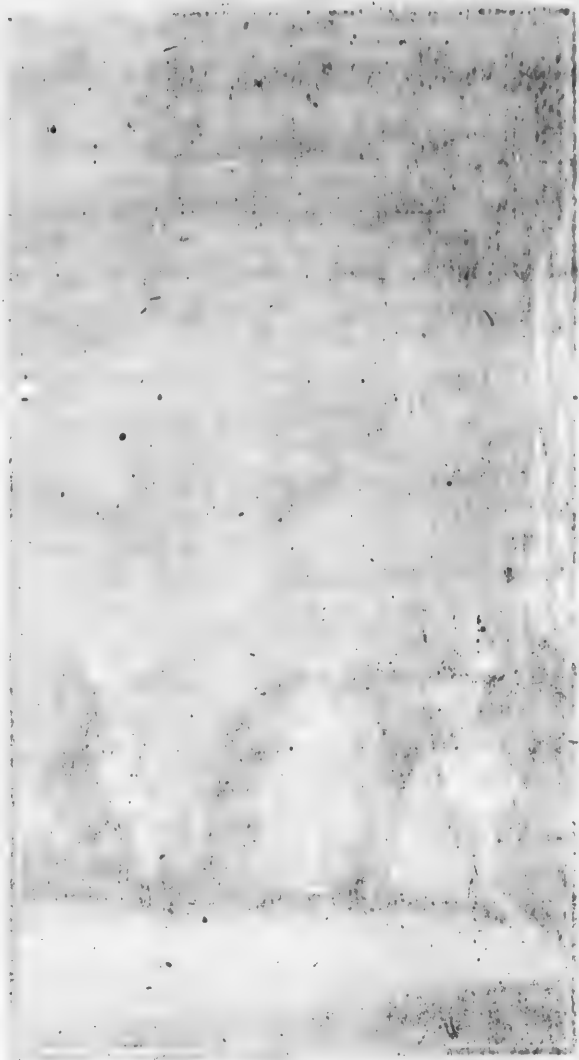
à monore

de 1762

de 1762

de 1762





ne
gu
m
E
la
&
qu
co
po
lo
di

de
lo
de
où
da
fun
av
le
da
dir
l'a
pa
de

co
jet
tra
çus
mo

ne s'apperçoive pas du motif de votre éloignement. Epargnez-lui le désespoir où le mettroit la connoissance de ce qui se passe. Enfin, gagné par ses raisons, attendri par ses larmes, je lui promis de me séparer d'elle, & de l'oublier même si c'étoit une chose qu'il me fût possible de faire. Elle parut contente de cette promesse, & de mon côté pour lui marquer que je ne connoissois de loi que sa volonté, je me disposois à lui dire un éternel adieu.

J'étois à genoux devant elle, & tenois une de ses mains que je mouillois de pleurs, lorsque par malheur pour nous Monsieur de la Haye entra brusquement dans la salle où cette scene se passoit; & me surprenant dans cette attitude, il ne consulta que sa fureur; il fondit sur moi l'épée à la main avec tant de précipitation, que j'eus à peine le temps de me mettre en défense. Cependant je fus bientôt en garde, & je puis dire que si je ne l'eusse pas ménagé, je l'aurois fort mal mené; mais je ne fis que parer les coups qu'il me portoit avec plus de vivacité que de mesure.

Ce qu'il y eut de malheureux dans ce combat, c'est que Madame de la Haye se jetta inconsidérément entre nous deux, atrapa une blessure, & fut cause que j'en reçus une dangereuse. Alors le mari devenant moins furieux, voulut bien l'écouter. Elle

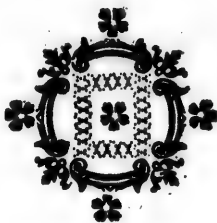
lui apprit qu'aussi fidelle amie qu'elle étoit fidelle épouse, je me bannissois de cette retraite, & que c'étoit en prenant congé d'elle que je m'étois jetté à ses genoux. Sur ce rapport, le mari passant de la colere à la douleur, eut un regret mortel de m'avoir blessé. Il envoya chercher le Chirurgien, qui ne me quitta point que je ne fusse entièrement hors de danger & en état de sortir. Il m'accompagna même jusqu'à mon habitation où je me retirai.

Ma santé fut plutôt rétablie que la tranquillité de mon cœur; car j'appris dans le temps de ma convalescence que la blessure que Madame de la Haye avoit reçue au côté, & qu'elle avoit négligée ne la croyant pas de conséquence, étoit devenue fort sérieuse, & l'on m'annonça bientôt après la mort de cette Dame. Je pensai perdre l'esprit à cette nouvelle. Je fis mille extravagances; je m'appellois son assassin, & je voulois m'ôter la vie; ce que j'aurois fait indubitablement, si l'on m'eût laissé seul, ou qu'on ne m'eût pas sauvé de moi-même.

Les douleurs les plus violentes ne sont pas les plus longues. Le temps modéra la mienne, & je ne songeai plus qu'à m'éloigner d'un pays qui ne pouvoit plus m'être agréable. J'en trouvai une occasion; Monsieur le Roi de la Poterie, Contrôleur de la Marine, chargé du soin des fortifications de

la nouvelle-France, vint dans ce temps-là visiter mon petit fort en faisant sa tournée. Je le priai de mettre quelqu'un à la place que j'y occupois, pendant que j'irois à Québec demander la permission de me retirer. Il le fit fort volontiers. Aussi-tôt je vendis tout ce que je possédois dans le pays, & je me rendis à Québec pour profiter de la première occasion qui s'offriroit de repasser en France. Le Récolet mon patron fit tout son possible pour me retenir; mais il ne gagna que le temps qu'il me fallut pour vendre une grosse partie des pellete-ries qui me restoit dans la ville.

Fin du quatrieme Livre.





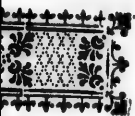
LES
AVENTURES
DU CHEVALIER
DE BEAUCHÊNE.



LIVRE CINQUIEME.

Suite de l'Histoire du Comte de
Monneville.

Monneville repasse en France. Il se rend à Paris où il se faufile avec de jeunes débauchés, parmi lesquels il rencontre par hasard le Chevalier, frère de Mademoiselle du Clos. Il fait connoissance avec ce jeune homme, & lui apprend des nouvelles de sa sœur. Ils deviennent les meilleurs amis du



RES

ER

ENE.



ME.

omte de

Il se rend
c de jeu-
ls il ren-
ier, fre-
Il fait
omme, &
sa sœur.
amis du

monde. Monneville le quitte pour aller faire un voyage au Menil, où il a été élevé dans son enfance, dans le dessein d'y voir sa nourrice, & de tirer d'elle des éclaircissements sur sa naissance. Il achete la Terre du Comte de Monneville son pere. Il va au château du Menil, où il revoit la Baronne & Lucile; & après quelques conversations avec ces Dames, il se fait entre eux une reconnoissance. La Baronne lui apprend qu'il est son fils. Ensuite il épouse Lucile. Le Chevalier vient à ses noces, qui sont à peine achevées, que ces deux Cavaliers se préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiselle du Clos. Ils arrivent à Québec, & vont à Montréal, où, après mille perquisitions, ils apprennent que cette Sakgame des Hurons a perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & son ami s'étant rembarqués pour revenir en France, sont attaqués & pris par les Anglois qui les menent à Boston dans la Nouvelle-Angleterre. Là, ils sont vendus comme des esclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre; mais Beauchêne & ses compagnons rencontrent le vaisseau de cet Officier.

Ils s'en rendent maîtres, & par-là Monneville & le Chevallier sont tirés d'esclavage.



MON départ de Québec, je me trouvai riche de près de cent mille livres qui contribuèrent beaucoup à me consoler; sur-tout quand je me vis à Paris en état de faire figure avec cette petite fortune. Je la devois dans le fond au maltôtier; mais comme il n'avoit pas eu en vue de me la procurer lorsqu'il m'avoit fait reléguer si loin, je le cherchai d'abord pour en tirer quelque vengeance; mais le Roi de sa grace m'avoit prévenu. J'appris que mon ennemi étoit en prison depuis plusieurs années (1), sans espérance d'en sortir.

Mon dessein étoit d'aller après cela trouver ma nourrice, & voir ce qu'étoit devenue ma chère Lucile; mais comme je me l'imaginois morte ou mariée, ce qui étoit pour moi à-peu-près la même chose, je ne m'empressois pas trop à faire ce voyage. D'ailleurs, j'étois retenu à Paris par des amusements qui me firent manger pendant l'hyver une partie du produit de mes pelletteries. Il est vrai que je vivois avec des enfants de la joie qui dépensent encore

(1) 1699.

plus que moi ; quand il m'en coûtoit une peau de castor, ils en étoient pour un arpent de vigne ou de pré. Notre société qui nous donnoit un grand relief dans le monde se joignit quelquefois à une autre qui n'étoit pas moins fameuse, & qu'on appelloit la coterie Royale, parce qu'elle s'étoit formée vers la place qui porte ce nom. Malheur aux cabarets où nous nous assemblions. Nous payions bien la bonne chère, mais nous faisions dans les meubles un dégât effroyable.

Les deux coteries se réunirent un jour chez un célèbre traiteur. C'étoit la Royale qui devoit faire les fraix. On complimenta beaucoup un jeune homme qui portoit le deuil, & qui étoit à table presque vis-à-vis de moi. On lui vouloit persuader qu'en conscience il étoit obligé de donner à ses dépens une fête à toute la compagnie en action de grâces du bonheur insigne qui venoit de lui arriver. Cet animal-là, disoit l'un, n'est-il pas bien heureux ? il n'avoit qu'un frere qui étoit son aîné, le Ciel l'en a délivré, il y a quatre ou cinq mois ; & son pere qui pouvoit vivre encore trente ans, creva la semaine dernière. Ma foi, Messieurs, disoit un autre, quand un pere veut bien faire cette action-là, je trouve que c'est la plus belle de sa vie. Le mien recule tant qu'il peut, & je crains que la

mode des pleureuses ne soit passée avant qu'il m'en faille porter. C'est pourtant une parure qui sied bien. Regardez, Messieurs, combien cela donne de graces à un jeune homme. Qu'en dis-tu, Chevalier? Chevalier toi-même, répondit brusquement celui qui avoit un habit de deuil. Ce nom me révolte. Je ne l'ai porté que trop long-temps. Le bon-homme, à qui Dieu fasse paix, ne m'auroit jamais appelé autrement, si mon frere n'étoit pas allé à tous les diables.

Te voilà sans doute, fort consolé de cette double perte, lui dit un autre. En peux-tu douter, répartit le Chevalier? Je serois un grand fou de m'affliger de la mort de mes deux plus grands ennemis. Non, non, Messieurs, ma douleur est sur mes manches. Je veux pourtant pour reconnoître le service qu'ils m'ont rendu en faire un solennel, où nous boirons à leur santé à pleins verres, où nous pousserons l'affliction jusqu'à tomber sous la table. Celle-ci, dit un autre, est propre à nous servir de mansolée. Je ferai, si tu le trouve bon, l'oraison funebre. Je n'oublierai rien. Je connoissois parfaitement les deux pelerins. Je sais tout le mal qu'on en peut dire. J'y joindrai même, si tu veux, l'éloge de ta mere, qui m'a tout l'air de n'aller pas loin.

Du moins, reprit le Chevalier, ce ne sera pas la douleur d'avoir perdu son mari qui.

sse avant qu'il
 tant une pa-
 ez, Messieurs,
 es à un jeune
 valier? Cheva-
 quement celui
 l. Ce nom me
 op long-temps.
 a fasse paix, ne
 ement, si mon
 us les diables.
 consolé de cette
 utre. En peux-
 valier? Je serois
 de la mort de
 nis. Non, non,
 t sur mes man-
 r reconnoître le
 en faire un so-
 eur santé à pleins
 l'affliction jusqu'à
 le-ci, dit un au-
 vir de mausolée.
 on, l'oraison fu-
 n. Je connoissois
 erins. Je sais tout
 . J'y joindrai mé-
 de ta mere, qui
 pas loin.
 e valier, ce n'est sera
 rdu son mari qui

la suffoquera. Elle n'étoit pas moins lassée
 de lui que je l'étois de toute ma famille.
 Aussi tendre épouse qu'Artemise, il y avoit
 long-temps qu'elle souhaitoit de tenir dans
 une urne les cendres de son cher époux, à
 peine de les avaler. A huitaine donc, Mes-
 sieurs, poursuivit-il, nous ferons dans huit
 jours ici le service de mes parents morts.
 Mais souvenez-vous bien qu'on n'entrera
 point sans pleureuses. Que chacun fasse aussi
 provision de mouchoirs, car je vous avertis
 que la cérémonie sera des plus tristes.

Je riois comme les autres de cette plai-
 sante scène, quand mon voisin s'avisa de
 me raconter tous les mauvais traitements
 que le Chevalier avoit reçus de sa famille.
 Ce jeune homme, me dit-il, si son frere
 aîné ne fût pas mort, auroit eu peut-être
 le sort de sa sœur qui a disparu tout-à-coup,
 & qu'on dit morte, quoiqu'elle soit peut-
 être très-vivante. A ces dernières paroles,
 je considérai le Chevalier avec attention;
 & plus je le regardai, plus je trouvai qu'il
 ressembloit à Mademoiselle du Clos. Je fis
 ensuite quelques questions à mon voisin,
 & ses réponses tournerent mon doute en cer-
 titude. Ce Chevalier, dis-je en moi-même,
 est assurément le frere de la Sakgame. Avant
 que de nous séparer, je m'approchai de lui,
 & le priai de m'accorder une heure de sa
 conversation chez lui le lendemain. Je vous

préviendrois, me dit-il ; mais j'aime mieux vous attendre au logis , parce que je dois donner à déjeuner à quelques-uns de mes amis , vous serez de la partie.

Je me rendis chez lui le jour suivant sur les dix heures du matin. Il étoit encore au lit , & il y avoit à son chevet une vieille Dame , qui me céda d'abord sa place , & se retira dans une autre chambre. La voilà , me dit-il tout bas , cette tendre mere dont on parloit hier devant vous si avantageusement. Elle ne manque pas tous les matins de venir s'informer de l'état de ma santé. Elle n'en useroit pas de cette sorte avec moi , si mon frere aîné vivoit encore. Avant sa mort , ce soin , cette attention n'étoit que pour lui ; sa tendresse pour moi , comme vous voyez , n'est pas d'ancienne date.

Avez-vous toujours , lui dis-je , été le seul objet de son indifférence ? Plût à Dieu que cela fût , me répondit-il , je n'aurois pas perdu une sœur que j'ai long-temps pleurée , & que je pleure encore toutes les fois que j'en rappelle le souvenir. Mais , ajouta-t-il en soupirant , changeons de matiere , il s'agit de déjeuner , & non pas de vous ennuyer du récit de mes chagrins & des affaires de ma famille. Cependant , Monsieur , repris-je , je ne vous ai demandé hier l'entretien que j'ai à l'heure qu'il est avec vous , que pour vous parler de cette sœur dont

la perte vous est si sensible. Dites-moi, de grace, comment avez-vous été séparés l'un de l'autre. Monsieur, me repliqua-t-il, sans m'informer de l'intérêt que vous y pouvez prendre, je veux bien satisfaire votre curiosité là-dessus.

Egalement haïs de nos parents, ma sœur & moi, continua-t-il, nous fûmes bannis de la maison paternelle; on m'enferma dans un college de Moines, d'où je ne suis sorti que depuis la mort de mon frere, & ma sœur fut envoyée à je ne sais quel Convent où elle n'arriva pas, puisqu'elle fut malheureusement tuée en chemin avec un vieux domestique qui la conduisoit. Ce fait est-il bien vrai, interrompis-je? Il ne l'est que trop, me repartit le Chevalier. Je me souviens d'avoir oui dire à mon pere qu'il avoit des preuves certaines de l'assassinat du conducteur. Je crois, repris-je, la mort de cet homme bien avérée; mais peut-être pouvez-vous douter de celle de votre sœur. Non, non, repartit-il, je ne puis me flatter qu'elle soit encore vivante. Si elle l'étoit, auroit-elle gardé un si long silence? D'ailleurs, elle aura vraisemblablement été traitée comme son guide. Et ce guide, lui dis-je, ne s'appelloit-il pas du Clos? n'étoit-il pas votre gouverneur? Enfin, n'avez-vous pas été bannis de votre maison votre sœur & vous pour deux chiens que vous vouliez empoisonner?

Ah, Ciel ! s'écria le Chevalier, il n'y a que ma sœur au monde qui sache cette circonstance, & vous ne pouvez l'avoir apprise que d'elle. Au nom de Dieu, ajouta-t-il, tout ému, qu'est devenue cette chère sœur ? Où est-elle, Monsieur ? La verrai-je encore ? Oui, lui répondis-je, vous pourrez la revoir ; mais la chose ne se peut faire ni facilement, ni sûrement. Là-dessus, je lui contai les malheurs de Marguerite du Clos, & l'histoire de la nouvelle Sakgame des Hurons. Les alternatives de fortune de cette malheureuse sœur, arracherent à ce jeune homme bien des larmes, tantôt de joie, tantôt de tristesse. Il frémissait à l'idée seule des misères auxquelles elle auroit été exposée sans moi. L'espece de souveraineté où je la lui représentois après cela, le consolait aussi-tôt. Enfin, je tins ce jeune homme pendant deux heures dans une succession continuelle de joie & de chagrin, de plaisir & de peine.

Lorsque j'eus achevé de lui rendre compte de l'état où j'avois laissé sa sœur, il se répandit en discours reconnoissants. Il me fit mille protestations d'amitié. Il exiégea de moi que je lui promisse de prendre un logement chez lui, en me conjurant de disposer de ses biens, comme des miens propres ; en un mot, de ne nous séparer jamais. Dans l'impétuosité de sa tendresse pour

sa sœur, il vouloit que nous partissions sur le champ pour l'aller chercher, comme s'il n'eût été question que de faire en poste un petit voyage de France. Mais je lui dis qu'il suffisoit d'abord de faire donner avis à la Sakgame de la situation où étoient les affaires de son frere, & de l'inviter à venir à Paris partager son bonheur.

Il s'agissoit donc de faire savoir à la Sakgame les intentions du Chevalier. Ce qui n'étoit pas facile. Néanmoins, de peur de le chagriner, je ne lui en fis pas sentir toute la difficulté. Nous écrivîmes en même-temps plusieurs lettres, dans l'espérance qu'elles ne seroient pas toutes inutiles. J'en adressai une au Couvent des Peres Récollets de Québec, une autre à un Marchand de Montréal qui commerçoit avec les Hurons, & une troisieme à l'Intendant du Canada, à qui le jeune homme la fit recommander par Monsieur de Barbésieux dont il étoit aimé. En attendant une réponse, il m'appelloit son frere, en m'assurant qu'il ne tiendrait qu'à moi de le devenir, & il ne pouvoit vivre un moment sans moi.

Nous allâmes au bout de huit jours célébrer la fête qu'il avoit promis de donner à ses amis, & dont il devoit faire les fraix. Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que tout ce qu'inventa cette jeunesse pour faire honneur au Chevalier. Le panégyrique de son

pere & de son frere étoit une piece achevée. L'ironie la plus fine & la mieux soutenue y régnoit par-tout, & ce discours comique fut prononcé avec un sérieux admirable.

La fête dura presque toute la nuit, & elle auroit été aussi amusante que bizarre, si cette jeunesse tumultueuse eût pu se modérer; mais après mille extravagances pleines d'esprit, mille cérémonies divertissantes, quoique ridicules pour la plupart, & remplies d'imprécations contre la coutume qui soumet les enfants à leurs peres, un des plus étourdis s'avisa de dire qu'il manquoit une chose essentielle à la fête : qu'il falloit avoir des femmes, qui, par des cris lugubres, fissent le rôle de ces anciennes Romaines que l'on payoit pour pleurer aux funérailles. Chacun applaudit à une si belle imagination; & ceux qui connoissoient dans le quartier des personnes propres à faire ce personnage, sortirent pour en aller chercher. Ils nous en amenèrent trois, qui ne croyoient assurément pas venir là pour pleurer. Elles prirent cependant la chose fort galamment; & après qu'on les eût mis au fait du service extraordinaire qu'on attendoit d'elles, & qu'on leur eût fait boire quelques rasades de vin de Champagne pour les empêcher de succomber à la tristesse que demandoit leur rôle, ces créatu-

res se mirent à faire des lamentations & des cris si perçants, que tout le voisinage en retentit.

Quelque chose que pût dire & faire notre hôte, deux ou trois escouades du Guet attirées par ce tapage funebre, voulurent entrer absolument pour voir eux-mêmes ce qui se passoit dans cette maison. Ils n'avoient pas affaire à des gens disposés à approuver leur curiosité. Nous leur disputâmes l'entrée. Ils firent tête d'abord ; mais ils lâcherent pied bientôt après. Nous les poursuivîmes jusques dans la rue, où un des nôtres en les poussant, tomba percé de deux ou trois balles qu'il reçut dans le corps.

L'hôte qui nous avoit laissé faire toutes ces folies dans sa maison, fut emprisonné & ruiné. Pour nos trois pleureuses de commande, on les envoya pleurer tout de bon à l'Hôpital. Depuis ce temps-là, nos coteries furent tout-à-fait dérangées ; nous ne pûmes jamais renouer de belles parties, pas même nous trouver une demi-douzaine ensemble sans être examinés, suivis & montrés au doigt par la populace ; car on contoit de nous d'étranges choses. Les uns disoient de notre dernière assemblée qu'elle n'étoit composée que d'infâmes Juifs déguisés ; & que si le Guet n'étoit pas accouru aux cris des filles enfermées avec eux, ces malheureuses auroient été débaptisées. D'au-

tres prétendoient que c'étoit des forciers qui tenoient là leur sabbat, & que nous avions résolu de perdre par d'affreux orages le reste de la France, comme nous venions de faire depuis peu plusieurs de ses contrées, sur-tout l'Orléanois & la Bourgogne.

On nominoit même un Archer digne de foi, qui, par le trou de la serrure, avoit vu plusieurs diables qui nous ayant fait signer de notre sang ces terribles commissions, s'étoient envolés par la cheminée en forme de hiboux, laissant la salle & toute la maison empestées d'une vilaine odeur de soufre & de cuir brûlé. On assuroit encore que les femmes que nous avions entraînées avec nous, nous avoient trahis par leurs cris, pour se venger de ce que nous les faisons servir de jouer à des démons incubes, afin que les femmes qui seroient grosses en même-temps, périssent toutes avec leur fruit; & l'on douta si peu de cette particularité parmi le peuple, qu'on dit que cela fit faire à Paris un fort grand nombre de neuvaines.

On fit plus, un Prêtre Normand crut & dit pieusement dans un prône que notre troupe étoit la même qui, l'année précédente, avoit tenu une pareille assemblée dans un moulin auprès de Mante, pendant lequel sabbat la grêle avoit presque abymé cette ville, sans qu'il en tombât un seul

grain sur le moulin. Il ajouta qu'une femme qui avoit été livrée de force à l'esprit immonde, étoit accouchée peu de temps après d'un monstre horrible, qui avoit quatre bras armés de griffes au-lieu d'ongles, & deux têtes cornues. Il montrait effectivement une lettre par laquelle on lui donnoit avis des accidents à quelques circonstances près; mais ce n'étoit pas user immodérément du privilège des historiens en second que de n'y mettre du sien que des sorciers, des cornes & des griffes.

Je profitai de l'interruption que cette affaire caufoit à nos assemblées pour en détourner le Chevalier, que j'appelle toujours ainsi, quoiqu'il ait perdu ce nom en devenant chef d'une illustre famille; ces sortes de cohues ne me plaisoient point du tout en mon particulier, & ce jeune homme n'étoit déjà que trop dérangé. Il prit fort bien le conseil que je lui donnai là dessus, & nous nous bornâmes à quatre ou cinq amis dont il voulut bien me laisser le choix.

Pour nous deux, nous étions comme inséparables; on ne nous voyoit guere l'un sans l'autre. A la maison j'étois plus maître que lui. Il vouloit que tout fût commun entre nous; & soit manque de délicatesse, soit excès d'amitié pour moi, il y auroit volontiers compris sa maîtresse. Il est vrai que se lassant de celle qu'il avoit, il sem-

bloit avoir envie de me la céder pour en choisir une de la première classe ; ce qu'il pouvoit faire alors avec les gros biens dont il étoit devenu maître par la mort de son pere. Véritablement un entremetteur qui s'étoit chargé du soin de lui déterrer un parti brillant, lui trouva bientôt une de ces belles du grand air, qui savent donner du relief à l'amant qu'elles coulent à fond. Celle-ci pourtant n'eut pas le temps de lui faire l'honneur de le ruiner ; elle lui tira seulement quelques plumes les premiers jours ; mais s'étant aperçu que les appas dont il étoit épris n'étoient qu'artificiels, il s'en dégoûta, & il en fut quitte pour le vin du marché.

Comme je l'aimois véritablement, je lui conseillai de quitter ce train de vie, & de songer plutôt à un établissement solide. Je fais, me dit-il, que vous ne me parlez ainsi que pour mon bien, néanmoins je vous avouerai que j'ai résolu de ne prendre ce parti qu'après vingt-cinq ans, & je vous dirois même quarante, si je n'étois pas fils unique. Hé bien, repris-je, portez donc vos vœux à des idoles qui en valent la peine. A votre place, je m'en tiendrois à ce que nous appellons une inclination bourgeoise. C'est donc-là votre avis, me repartit le Chevalier ? vous croyez qu'un attachement de cœur, une belle passion me con-

viendrait? Je suis ravi que vous pensiez comme moi. C'est mon goût. Cependant avant que je me détermine, je veux consulter le vieux Baron. Je suis persuadé qu'il pense autrement que nous sur cet article. Voulez-vous que je vous dise de quelle façon il parloit dernièrement de la galanterie dont il possède les plus fines rubriques. Tu as pris le bon parti, me disoit-il cordialement, il en coûte trop à filer le parfait amour avec une personne qui garde des ménagements, & dont on ne dispose point à son gré.

Si c'est, par exemple, une femme mariée que tu aimes, outre la peine de t'en faire aimer, tu auras celle de trouver des moments favorables, de tromper le jaloux; il faut être Espagnol pour n'y pas perdre patience. Les difficultés te rebuteront, à moins qu'elle n'appartienne à un sot, & alors la facilité qu'il y aura à lui confirmer ce titre rendra la tromperie insipide.

La chaîne d'une veuve a bien des charmes; mais souvent la belle perd un ami; parce que, maîtresse de sa conduite, elle se livre trop, & le traite en époux aimé. Il y a bien de l'honneur à mettre une jeune fille sous le joug, il est glorieux de s'en faire aimer; mais le chemin de son cœur est parsemé d'épines, & demande plus de patience que tu n'es capable d'en avoir. Première-

ment, si elle est née coquette, & que tu ne lui plaisés pas d'abord, il n'y a rien à faire, le cœur d'une coquette se donne au premier abord, ou se défend toujours. Pendant tes plus grandes assiduités, elle te laissera te morfondre à sa porte, & tentera d'autres conquêtes.

Si c'est une fille farouche, ou simplement ce qu'on appelle une fille sage, qu'il faut d'adresse pour la vaincre! que de travaux! que de constance! Néanmoins ne te rebutes pas. Poursuis-la sans cesse. Elle fuit, mais elle se lassera. Il y aura quelque heureux moment où elle ne sera pas fâchée de trouver, comme Sirinx & Daphné, quelque fleuve au milieu de sa course. Ce sera un bon prétexte pour s'arrêter. Si c'est une prude que tu aimes, autres peines, autre soins, elle exercera ta patience, & la fatiguera, si tu ne suis avec elle une méthode toute particulière. Ne l'attaque celle-là qu'avec les mêmes armes avec lesquelles elle se défend. Il faut l'applaudir en tout, avoir du goût pour ce qui lui plaît, blâmer ce qu'elle blâme, & tâcher d'être de toutes ses parties. L'occasion fera le reste. Il y aura peut-être quelque quart d'heure de distraction où les sentiments d'honneur & de vertu s'endormiront, & la prude dépourvue du secours de ces grands mots, sera fort foible.

, & que tu
n'y a rien à
se donne au
jours. Pen-
elle te lais-
tentera d'au-

u simplement
e, qu'il faut
de travaux !
ne te rebutes
le fuit, mais
que heureux
chée de trou-
nné, quelque
e. Ce sera un
c'est une pru-
s, autre soins,
a fatiguera, si
ode toute par-
là qu'avec les
es elle se dé-
tour, avoir du
t, blâmer ce
être de toutes
e reste. Il y au-
d'heure de dis-
honneur & de
prude depour-
ds mots, sera

II

Il y a d'autres filles qui, gardant un hon-
nête milieu, ne sont ni sauvages, ni coquet-
tes. Celles-là mettent l'amour & la discrétion
d'un homme à de grandes épreuves
avant qu'elles se livrent à lui; mais aussi
après cela son bonheur est digne d'envie,
ses plaisirs sont parfaits, sans amertume,
sans ennui, sans dégoût. Elle savent se con-
server son estime, son amitié, son respect
même jusques dans leurs foiblesses, ou plu-
tôt elles n'ont que des apparences de foi-
blesse; & fâchées que l'objet aimé exige
d'elles autres choses qu'un cœur tendre,
elles ne font que se prêter, pour ainsi dire,
à ses propres foiblesses. Je t'en souhaite de
cette espee-là; pour moi, je n'ai jamais
eu le bonheur d'en rencontrer en mon che-
min.

Voilà les leçons que ce nouvel Ovide me
donnoit l'autre jour, continua le Chevalier,
& vous devez bien le reconnoître à ces traits.
Je le reconnois bien aussi, lui répondis-je,
& il me semble que le Baron est comme
ce rat, lequel ayant perdu sa queue, vouloit
persuader aux autres animaux de son espee
que des queues ne faisoient que les em-
barraffer, & qu'ils devoient tous s'en déli-
vrer. Le Baron est de l'ancienne cour : il
n'y a plus pour lui de galanterie gratuite.
Il voudroit réduire à la mendicité toutes les
honnêtes femmes qui refusent des homma-

Tome II.

F

ges, parce qu'il offroit les siens à leurs mères il y a trente ans. Croyez-moi, l'amour vénal est un esclave dont la société ne fait point honneur, & l'on ne doit l'admettre à sa table tout au plus que comme fait le Baron faite d'autres convives. Pour vous, Chevalier, étant jeune, & fait comme vous êtes, vous devez vivre autrement que lui. Vous voyez combien peu il est estimé avec ses belles maximes. Si les peres défendoient à leurs enfans de le fréquenter, il seroit réduit pour toute société à celle de quelques libertins méprisés par-tout comme lui. Il a de l'esprit, je l'avoue; mais son esprit est dangereux. Il est amusant, mais il n'est pas le seul qui le soit. Vous connoissez des gens dont la compagnie n'est pas moins agréable, & dont l'amitié ne peut faire rougir.

On ne trouve point mauvais, ajoutai-je, qu'un jeune homme de famille pour connoître le monde, goûte un peu des plaisirs qu'il lui présente. On exige seulement de lui qu'il ne s'y abandonne pas tout entier, & qu'il y ait du discernement dans le choix qu'il en fait. Les plaisirs d'un soldat ne sont pas ceux d'un Gentilhomme, & les vôtres doivent différer de ceux d'un aventurier. Il est bon que vous soyez façonné par le beau-sexe, c'est-à-dire par des femmes qu'on puisse fréquenter sans se familiariser avec la débauche.

I
dron
vou
tem
res-
utile
con
lui
que
de v
parti
sour
m'ex
serve
vous
dre
cle,
je ne
puisc
ne.
que j
qui n
qu'el
dome
répu
valoi
une
rieuse
fant
U
récit

Le Chevalier m'interrompit en cet endroit. Je suis convaincu, me dit-il, épargnez-vous la peine de me prêcher plus longtemps. Je suis frappé de vos raisons. Faites-moi seulement mettre en pratique vos utiles avis. Je vous laisse le maître de ma conduite. Je ne vous en demande pas tant, lui répondis-je; soyez seulement persuadé que c'est par amitié que je prends la liberté de vous parler comme je fais. Je le fais, repartit le Chevalier. Sans cela, ajouta-t-il, en souriant, je pourrois croire que vous ne m'exhortez à la vertu que pour vous conserver plus sûrement la petite brune que je vous ai cédée. Il pouvoit bien, sans craindre de me choquer, badiner sur cet article, lui qui m'avoit souvent reproché que je ne faisois guere de cas de ses présents, puisque je m'attachois si peu à sa petite brune. Cependant cette plaisanterie fut cause que je cessai entièrement de voir cette fille, qui n'en devint pas plus malheureuse, puisqu'elle épousa l'intendant du Chevalier. Ce domestique, quoique riche, n'eut pas de répugnance à la prendre pour femme. Elle valoit effectivement mieux que lui. C'étoit une petite éveillée des plus piquantes; une rieuse qui avoit toujours quelque conte plaisant à vous faire.

Un jour qu'elle nous divertissoit par le récit des beaux faits d'une beauté fameuse

par ses galanteries , je lui demandai si elle avoit connu la D...., cette Déesse des amours dont j'étois l'Adonis lorsqu'on me fit partir pour le Canada. Si je l'ai connue , s'écria-t-elle ! c'est elle qui m'a donné les premiers principes du savoir-vivre. Si je connois le monde , si j'ai quelque éducation , c'est son ouvrage. Hélas ! la pauvre fille n'auroit pas fait une si triste fin , si elle eût profité elle-même des conseils qu'elle me donnoit ; mais elle croyoit ne manquer jamais de rien , & négligeoit de garder , comme on dit , une poire pour la soif. Avec cela , elle avoit un trop bon cœur. Elle n'avoit aucun égard pour elle-même , quand il s'agissoit de servir un ami. Si elle vous avoit oublié aussi facilement que vous nous laissez-là , vous autres hommes , elle ne se feroit pas perdue pour l'amour de vous.

De grace , lui dis-je , expliquez-moi en quoi j'ai eu le malheur de causer celui de cette obligeante personne. C'est ce que je puis vous apprendre , me répondit-elle , car je demourois alors chez elle , & ma mere étoit sa femme-de-chambre favorite. Quelques jours avant votre départ , vous dites , s'il vous en souvient , à deux ou trois de vos amis , que vous aviez une cruelle affaire sur les bras , & que le maltôtier chez qui vous travailliez , vous faisoit de terribles menaces. C'en fut assez pour les mettre à ses

mandal si elle
 Déesse des
 orsqu'on me
 l'ai connue,
 n'a donné les
 r-vivre. Si je
 quelque éduca-
 as! la pauvre
 iste fin, si elle
 onfelle qu'elle
 yoit ne man-
 coit de garder,
 r la soit. Avec
 cœur. Elle n'a-
 éme, quand il
 elle vous avoit
 vous nous lais-
 , elle ne se se-
 our de vous.
 pliquez-moi en
 causer celui de
 C'est ce que je
 répondit-elle,
 elle, & ma mere
 favorite. Quel-
 art, vous dites,
 eux ou trois de
 ne cruelle affaire
 maltôtier chez qui
 de terribles me-
 r les mettre à ses

trouffes, quand ils virent que vous aviez dis-
 paru. Ils se préparèrent à lui faire des af-
 faires juridiquement. Votre maîtresse, à qui
 vous aviez dit la même chose, encore plus
 alarmée qu'eux, eut l'indiscrétion d'inté-
 resser pour vous l'illustre amant qui prenoit
 soin d'elle. Ce Seigneur généreux fit plus
 qu'elle ne demandoit. Il prit la peine d'al-
 ler chez le maltôtier pour le questionner
 & l'intimider.

Le maltôtier, bien-loin de paroître effrayé
 des menaces qu'on lui faisoit, répondit froi-
 dement qu'il étoit lui-même fort en peine
 de vous, que votre absence dérangeoit in-
 finiment ses affaires, parce que vous ne lui
 aviez rendu aucun compte, & qu'il n'avoit
 osé faire ouvrir votre chambre, quelque
 besoin qu'il eût de plusieurs papiers qui y
 étoient. L'obligeant Seigneur envoya cher-
 cher un ferrurier, fit ouvrir la chambre,
 examina quelques livres de compte qu'il
 rendit au maltôtier; puis faisant l'inventaire
 de ce qui vous appartenoit, il reconnut plu-
 sieurs bijoux qu'il avoit donnés à la D...
 avec quelques lettres qu'elle vous avoit écri-
 tes, & que vous aviez eu l'imprudence de
 conserver. Il découvrit par-là le vrai motif
 qui engageoit cette Demoiselle à prendre
 si vivement vos intérêts; & piqué de se voir
 dupé si grossièrement, il résolut de la punir
 de son infidélité.

Vous savez qu'il étoit prompt à exécuter ce qu'il avoit entrepris. Il la vint prendre dès le lendemain matin dans le carrosse qu'il lui avoit donné, pour aller, disoit-il, dîner au bois de Boulogne, & s'y promener ensemble le reste de la journée. En arrivant à Passy, il la chargea d'ordonner elle-même le repas, après quoi il s'enfonça dans le bois avec elle. Là feignant d'avoir besoin, il s'éloigna d'elle & revint seul à Paris, laissant là cette malheureuse sans carrosse & sans amant, payer le dîner qu'elle avoit commandé. Ce ne fut pas tout encore, & son amour changé en haine n'auroit pas été content de cette vengeance. Il poussa son ressentiment jusqu'à faire enlever tous ses meubles, & lui procurer un logement dans ce lieu d'horreur dont la porte est toujours ouverte aux personnes qui ne sont pas fidèles aux amants qui ont du crédit.

C'est-là que j'ai vu pendant trois ans cette pauvre créature dans un état digne de compassion. Comme ses beaux jours étoient passés, on ne s'intéressoit plus pour elle; & ne possédant rien, elle se trouvoit hors d'état d'acheter sa liberté. Elle ne recevoit aucune consolation que de moi, qui n'ayant pas alors l'argent que j'ai présentement, ne pouvois guere lui procurer de douceurs dans ce lieu de miseres. Le jour enfin qui la devoit délivrer de ses peines arriva. Elle mou-

fut dégoûtée du monde, & pleurant amèrement les désordres de sa vie.

Tel fut le récit que la petite brune nous fit de la mort de la D...; ce que je n'entendis point sans ressentir quelques mouvements de douleur & de pitié. Il y avoit déjà longtemps que je vivois à Paris de la manière que je l'ai dit; & m'y ennuyant, je dis au Chevalier que j'avois envie d'aller au pays qui m'avoit vu naître. Véritablement je souhaitois d'apprendre des nouvelles de ma nourrice, & principalement de ma chère Lucile, dont je me souvenois toujours avec plaisir. Le Chevalier, qui ne recevoit point de réponses du Canada, s'opposa fortement à mon dessein, comme si en me perdant de vue il eût dû perdre l'espérance de revoir sa sœur. Il se rendit cependant à mes instances, à condition que mon voyage ne seroit que de huit ou quinze jours, & que je le ferois dans sa chaise de poste, escorté par son valet-de-chambre.

Je partis donc; & après quelques jours de marche, (1) je m'arrêtai dans une petite ville qui n'est pas éloignée de la terre de Mesnil. J'appris là que le château qui porte ce nom n'étoit plus habité que par des fermiers, que le Baron s'étoit tué malheureu-

(1) 1700.

sement il y avoit quatre ou cinq ans, & que pour jouir toujours des biens de sa première femme, il n'avoit jamais voulu marier sa fille Lucile, rebutant par mille tracasseries tous les partis qui s'étoient présentés pour elle; mais que depuis la mort de ce Seigneur, les parents de Lucile, du côté maternel, l'avoient retirée d'auprès sa belle-mère, & lui avoient fait épouser un vieux garçon Lieutenant-Général, qui, quatre mois ensuite, courant trop vite après le bâton de Maréchal de France, s'étoit laissé tomber dans une tranchée, où il avoit trouvé une mort glorieuse, aussi-bien que plusieurs autres braves Officiers qui le suivoient. Enfin, que sa jeune veuve devenue sa maîtresse, étoit retournée vers la Baronne du Mesnil qui s'étoit retirée à Ganderon.

Pour ma nourrice, il me fallut aller jusques dans son village pour savoir ce qu'elle étoit devenue. On me dit qu'elle avoit fini sa carrière peu de temps avant le Baron du Mesnil. Elle avoit une fille, ajouta-t-on, qui disparut toute jeune sans qu'elle en ait entendu parler depuis. Elle a laissé son petit bien à la Baronne pour le rendre à cette fille, si elle se retrouve, & cette bonne Dame la fait chercher par-tout. Je ne doutai point après cela que ma nourrice ne lui eût fait à mon sujet de plus grandes confidences qu'à moi-même; ce qui me donna autant

d'i
j'en
fav
pré
ne
pû
de
j'os
moi
terre
qui
se tr
Mon
cinq
plus
posse
roier
pere
J'
trois
fit d
étoit
tand
pon
deur
si ô
terre
Seig
frit
& av

d'impatience de parler à la Baronne , que j'en avois de revoir Lucile.

Ce qui m'embarrassoit , c'est que je ne savois sous quel prétexte je pourrois me présenter à elles. Je ne connoissois personne à Ganderon , ni dans le pays , qui m'y pût introduire ; je craignois de leur faire de la peine , & passer pour un aventurier si j'osois descendre tout droit chez elles. Néanmoins quelqu'un me dit qu'il y avoit une terre à vendre assez près de Ganderon ; ce qui me fit prendre la résolution d'y aller. Il se trouva que c'étoit justement la terre de Monneville , qui retournoit à quatre ou cinq héritiers avides après la mort de mon plus proche parent , qui s'en étoit mis en possession , sur la foi des certificats , qui assuroient que le Comte de Monneville mon pere avoit été tué en Westphalie.

J'arrivai à Monneville sur les deux ou trois heures après midi , & mon guide me fit descendre dans un mauvais cabaret qui étoit-là. J'entrai d'abord dans le château ; & tandis que je l'examinois , le Curé , qui répondoit ordinairement en l'absence des vendeurs , vint me joindre. Je ne lui eus pas sitôt dit que j'avois dessein d'acheter cette terre , que me regardant déjà comme son Seigneur , il m'accabla de civilités. Il m'offrit un lit & son souper de si bonne grace & avec une politesse si opiniâtre , que je fus

obligé de me laisser conduire chez lui. Ce qui me plaisoit dans ce bon-homme , c'est qu'il me paroissoit un grand babillard , & je jugeois que ce défaut me feroit d'une grande utilité dans mon entreprise.

Après les premiers compliments qui durèrent bien un gros quart d'heure , le vieux Curé m'envisageant fixement : Je donnois , me dit-il , tout ce que je possède au monde , pour que cette terre vous convînt. Vous ressemblez si parfaitement au dernier de la famille à qui elle appartenoit avant ces collatéraux d'aujourd'hui , que je croirois n'avoir point perdu ce Gentilhomme , si je vous voyois en sa place. Oui , Monsieur , ajouta-t-il avec transport , seulement à vous voir , je me sens porté à vous aimer autant que je l'aimois , & à vous tenir compte des obligations que je lui avois. Elles ne sont pas petites : c'est lui qui m'a fait ce que je suis , c'est lui qui m'a donné ce bénéfice qui est un des meilleurs du pays.

Je n'aurois pas perdu sitôt cet aimable Gentilhomme , continua-t-il , s'il eût voulu me croire & demeurer ici tranquille , sans se faire un point d'honneur de suivre l'exemple de son pere , à qui la guerre avoit été funeste.

Je vis bien qu'il suffisoit de ne pas interrompre ce bon Prêtre pour qu'il ne cessât de parler. Je le laissai donc s'égayer à

son aise en faisant le détail de toutes les bonnes qualités de son défunt Gentilhomme ; détail que je lui fis bien répéter dans la suite, quand je sus la part que j'y devois prendre. Je le questionnai après cela sur la noblesse du voisinage, lui prêtant une attention qui le charmoit, principalement quand il en fut à l'article de Ganderon, & qu'il me parla de Lucile & de sa belle-mère. Il me dit entre autres choses particulières, que ces deux veuves aimoient beaucoup la retraite, & ne faisoient pas dans le monde la figure qu'elles y auroient dû faire avec les biens dont elles jouissoient, & dont il ne manqua pas de me calculer exactement le revenu.

J'ai connu la Baronne, me dit-il, avant qu'elle allât à Paris, du temps qu'elle n'étoit que Demoiselle de Ganderon ; que le Couvent l'a changée, grand Dieu ! aussi bien que son mariage avec le Baron du Mesnil. Elle étoit alors d'une gayeté extraordinaire, toujours riant, toujours dansant, au-lieu que présentement ses jours ne paroissent tissus que de tristesse & d'ennui, quoi qu'elle ne soit pas encore dans un âge à devoir renoncer aux plaisirs innocents du siècle. Pour la jeune douairière, elle ne paroît pas regarder la vie avec tant d'indifférence. Ce ne pas que je croie qu'elle songe à se remarier. Du moins n'y a-t-il au-

cune apparence qu'elle s'occupe d'une pareille pensée ; au contraire , elle est attachée si fortement à sa belle-mère , que je doute qu'elle la veuille quitter une seconde fois.

Vous jugez bien , poursuivit-il , qu'elle a été recherchée par tout ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; outre son bien , elle a beaucoup de mérite. Elle est sage & bien élevée. Elle n'a peut-être pas été contente de son premier mariage , lui dis-je , au bon Curé. Elle n'a pas dû l'être , me répondit-il , & ç'a été un meurtre de lui avoir laissé atteindre la majorité dans l'état de fille , pour lui donner après cela un aussi vieux mari que celui qu'elle avoit épousé , par l'avidité des ses parents , qui croyoient par-là doubler son bien ; mais le Ciel les en a punis , car il est mort au bout de quelques mois , & elle n'en a point eu d'enfants.

Je demandai aussi au Curé si elle ne songeoit point à acheter Monneville. Je ne le crois pas , me dit-il , car elles m'en auroient parlé : cependant cette terre conviendrait assez à la Baronne ; mais se voyant sans enfants , elle ne fait aucune acquisition. Ainsi vous pouvez compter qu'elle n'ira point sur votre marché , non plus que sa belle-fille. Malgré ce que me dit le vieux Prêtre , je crus devoir profiter pour les voir du prétexte de leur aller faire politesse au

sujet de cette terre, & les assurer que je n'y songerois point du tout, pour peu qu'elles en eussent envie. Je fis entrer le Curé dans mes vues, & il s'offrit à me conduire dès le lendemain à Ganderon.

Je devois passer pour un homme de conséquence à juger de moi par l'habit; jamais Gentilhomme sur le lieu n'en avoit peut-être porté de si riche que celui dont j'étois revêtu, ni même que celui du valet-de-chambre qui me suivoit. Je ne pouvois pas me tromper en abordant les deux Dames. Elles se promenoient toutes seules, & le Curé commença par les apostropher nommément, & leur parler dès qu'il put s'en faire entendre. Pour répondre au compliment qu'il leur fit en me présentant à elles, ces charmantes veuves me reçurent fort civilement, & me dirent qu'elles seroient ravies d'avoir un voisin tel que moi. Nous parlâmes fort peu, les Dames & moi; car le vieux Patriarche qui croyoit aparemment être en chaire, ne déparloit point; mais au défaut de nos langues, nos yeux firent bien leur devoir. Ceux de la Baronne furent toujours fixés sur moi, & les miens sur ma chere Lucile.

Nous nous étions quittés si jeunes, cette dernière & moi, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne me reconnût point. J'eus moi-même bien de la peine à me la remettre,

quoique je fusse que c'étoit elle. Cette visite se passa sans éclaircissement ; j'avois néanmoins autant d'envie d'en venir-là , qu'elles en avoient de savoir qui j'étois. La Baronne s'imaginant que le Curé pourroit l'instruire , le tira à part pour le lui demander. Elle ne fit que l'embarrasser par cette question , à laquelle il répondit qu'il ignoroit mon nom , mais qu'il n'épargneroit rien pour le découvrir. Je ne me souviens pas de ce que je dis à Lucile pendant ce temps-là , je me souviens seulement que j'étois dans une agitation d'esprit qui lui dut causer de la surprise si elle s'en aperçut.

Un moment après que la Baronne eut quitté l'entretien du Curé pour se mêler du nôtre , ce bon Ecclésiastique l'embarrassa extrêmement à son tour : Madame , lui dit-il en me regardant , je ne sais si mes yeux me trompent. Dites-moi , je vous prie , si , dans votre première jeunesse , vous n'avez vu personne qui ressemblât à ce Monsieur. La Baronne qui ne s'étoit nullement attendue à cette question , en fut troublée. Elle avoit encore mieux que lui remarqué cette ressemblance dont il parloit. Cependant elle répondit qu'elle croyoit avoir connu quelqu'un dont j'avois quelques traits ; mais quelle ne se souvenoit pas dans quel endroit. Avez-vous oublié , reprit-il , le Comte de Monneville , grand ami de feu Mon-

sieur votre pere, & qui fut tué en Franche-Comté en soixante-huit. Il avoit laissé deux fils, dont l'aîné mourut au même temps que lui. Le cadet lui survécut de quelques années. Tene: Madame, considérez ces traits; voilà certainement la vivante image de ce cadet. Je suis surpris que cela ne vous frappe pas comme moi. Vous étiez déjà grande quand ce Monneville vivoit, & vous avez cent fois joué tous deux ensemble. Votre pere l'aimoit beaucoup, & l'a bien regretté. Pour moi, je lui dois mon petit établissement, & je ne l'oublierai jamais dans mes prières.

Je le disois hier à Monsieur, ajouta-t-il, cette ressemblance m'a donné pour lui une telle inclination, que je voudrois pour beaucoup qu'il s'accommodât de la terre de Monneville. Hé bien, Monsieur le Curé lui dis-je, faites en sorte que je l'aye; vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de me procurer le voisinage de ces Dames, & je vous proteste que vous ne serez pas moins content de votre nouveau Seigneur, que vous l'avez été de celui que vous regrettez. L'affaire est entre vos mains, lui dit alors la Baronne, vous pouvez la faire réussir si vous voulez, puisque c'est vous qui recevez ordinairement les encheres. Le Curé là-dessus promit de mettre tout en usage pour en venir à bout.

En prenant congé de ces deux veuves, je les priai de me permettre de les assurer quelquefois de mes respects, tant que je serois dans ce Pays-là. Elles me répondirent que je leur ferois plaisir ; & comme c'étoit ce que je demandois, je n'eus garde d'y manquer. Il étoit fête le lendemain. J'appris qu'on disoit à Ganderon une messe à neuf heures, & que les Dames y assistoient d'ordinaire. L'impatience me prit d'y aller & de m'y faire connoître. Je me trouvai dans l'Eglise avant elles ; & quand elles arriverent, la Baronne m'ayant aperçu, m'envoya prier sur le champ de me placer avec elles dans leur banc.

Après la messe, je leur donnai la main pour les reconduire, & je leur dis qu'au hasard de passer pour un importun, je prenois la liberté de leur venir demander à dîner, mais préalablement une conversation particuliere. Elles parurent étonnées de mon compliment. Lucile sur-tout se montra mécontente en n'entrant avec nous dans le cabinet de la Baronne qu'avec peine & par pure bienséance ; encore ouvrit-elle toutes les fenêtres, & affecta de ne vouloir pas que la porte fût fermée. Quand nous fûmes assis, Madame, dis-je à la Baronne, vous fîtes sentir hier au Curé de Monneville qu'il vous feroit plaisir de s'informer qui je suis, & de vous en rendre compte ; quelques re-

cherches qu'il fasse, il ne réussira pas. Quoique je sois né dans ces quartiers, & même assez près du Mesnil, où j'ai eu l'honneur de vous voir long-temps l'une & l'autre, je suis sûr de n'être connu ici de personne. Ce qui ne doit pas vous surprendre, puisque j'ai quitté ce pays-ci dès l'âge de douze ans. Peu d'années après, je sortis du Royaume pour passer aux Indes, d'où je ne suis de retour que depuis quelques mois.

Pendant ce voyage, qu'on comprend presque toute ma vie, j'ai toujours été dans une ignorance absolue de la chose qu'il m'importe le plus de savoir, & qui seule aujourd'hui m'attire en ces lieux. Je vais vous étonner en vous disant ce que j'ignore, & à qui je viens m'adresser pour m'en éclaircir. J'ignore qui je suis, & c'est de vous, Madame, dis-je à la Baronne, que je viens l'apprendre, puisque c'est à vous seule que l'aura révélé en mourant la seule personne qui le savoit. La nourrice qui m'a élevé.

La Baronne n'étoit pas en état de me répondre; elle changea de couleur, & s'évanouit entre les bras de Lucile, qui ne sachant que penser de ce qu'elle voyoit, étoit dans un extrême étonnement. Cependant la Baronne reprit l'usage de ses sens; & jettant sur elle des yeux à demi-ouverts : Hé quoi, ma fille, lui dit-elle,

vous ne reconnoissez pas la petite sœur avec laquelle vous avez été élevée ? Oui, Madame, dis-je alors à Lucile, c'est moi qui, sous un autre habillement, ai passé les premières années de ma vie auprès de vous. Vous me faisiez l'honneur de payer de votre amitié le tendre & vertueux attachement que j'avois pour vous, permettez-moi, de vous en faire souvenir.

Tandis que Lucile rappelloit ses idées, la Baronne l'assuroit que je disois la vérité, & de mon côté, je lui citois tant de circonstances de notre éducation qui n'étoient connues que de nous, que se laissant enfin persuader, & me regardant d'un air encore tout interdit : Si vous êtes cette petite sœur, me dit-elle en soupirant, vous devez me tenir compte de bien des larmes que vous m'avez coûtées, & dont j'aurois été moins prodigue, si je vous avois cru d'un sexe que je ne devois ni tant aimer, ni tant plaindre. Elles me firent aussi-rôt tant de questions l'une & l'autre, qu'il me fallut dès ce moment même commencer à leur conter mes aventures, & principalement de quelle façon j'avois quitté le Pays, personne n'ayant jamais su ce que je pouvois être devenu. Pendant cet entretien, & tant que le dîner dura, je voyois de temps en temps la jeune veuve, que je ne saurois appeler que Lucile, tomber dans une rêverie qui me

faisoit juger qu'elle doutoit encore que je fusse bien ce que je disois. J'étois au désespoir qu'elle ne me reconnût que comme par degrés.

Comme je ne doutois pas que ma nourrice n'eût déclaré en mourant à la Baronne bien des choses qu'elle n'avoit osé me révéler à cause de ma jeunesse, j'étois fort impatient de faire parler cette Dame là-dessus. Lucile même se joignit à moi pour la prier de satisfaire une si juste curiosité; néanmoins nous ne gagnâmes rien. Quelque amitié que Madame du Mesnil eût pour sa belle-fille, elle la trouvoit de trop dans un éclaircissement où elle se désoit d'elle-même, & n'étoit pas sûre de ne me découvrir que ce qu'elle voudroit.

Tout ce que j'ai su de votre nourrice, me dit-elle, c'est qu'elle m'assura qu'elle n'étoit point votre mere, qu'elle vous avoit toujours aimé comme si vous eussiez été son propre enfant, & qu'enfin elle vous destinoit le peu de bien qu'elle avoit, si je voulois bien m'en charger pour vous le rendre un jour, si vous paroissiez dans le pays. Elle me fit aussi bien des excuses, ajouta la Baronne, de la tromperie qu'elle m'avoit faite en vous laissant dans ma maison habillé en fille.

Eh, Madame, lui dis-je, ne m'obligez point à demi. Je savois déjà ce que vous

venez de me dire ; c'est le reste que je vous conjure de ne me point celer. Fixez-vous auprès de nous , me répondit-elle en souriant ; accommodez - vous de la terre de Monneville ; après quoi si je fais quelque chose de plus & que je m'en souviene , je vous promets de vous en faire part. Songez à la promesse que vous me faites , lui repliquai-je ; s'il ne s'agit que de faire cette acquisition pour être au fait de ma naissance , je viendrai dans peu vous sommer de votre parole.

Il ne fut plus question que d'affermir Lucile dans la foi qu'elle commençoit d'ajouter à nos discours. Il me vint sur cela une pensée qui fit plus d'effet que tout le reste : je quittai pour un moment ma perruque , & pris , à l'aide des femmes-de-chambre du château , une coëffure pareille à celle que je portois à l'âge de dix ans. Ensuite je me présentai devant les Dames ; & feignant de pleurer , je m'approchai de Lucile pour la prier de me consoler comme autrefois en me permettant de lui baiser la main. Oh ! pour le coup , dit-elle à sa belle-mère , la voilà elle-même , c'est ma petite sœur. Vous en souvenez-vous , Madame , quelque chagrin qu'elle eût , en lui donnant ma main à baiser , je la consolais ; c'étoit un remède à tous ses maux.

Vous souvenez-vous bien aussi , dis-je

alors à Lucile, que vous me promettiez de m'aimer toujours? Promesse d'enfant, répondit-elle! Promesse d'enfant tant qu'il vous plaira, dit la Baronne, j'entends un homme qui vous aidera volontiers à la tenir. C'étoit le Curé de Monneville qui arrivoit & dont on entendoit la voix, quoiqu'il ne fût encore que dans la basse-cour. Ce bon Prêtre du plus loin qu'il aperçut les Dames, leur fit dix questions sans leur donner le temps de répondre à une seule. Pour moi, criant plus haut que lui, je lui dis en l'abordant que j'étois enfin déterminé à devenir Seigneur de sa Paroisse à quelque prix que ce fût; ce qui lui causa une si grande joie qu'il en parut tout transporté. Madame, dit-il à Lucile en se mettant les deux poings sur les côtés, nous verrons si mon Gentilhomme sera traité comme les autres. Oui, jeune veuve dédaigneuse, je veux qu'avant six mois d'ici, il vous rende le veuvage ennuyeux.

Ce compliment qui nous fit tous rire, ne laissa pas de m'être fort agréable, & la Baronne n'eut pas moins d'envie que moi de travailler à l'accomplissement de cette menace prophétique. C'est ce que je découvris bientôt. Un millier d'écus que j'offris de plus qu'aucun autre me mit en possession de la terre & du nom de Monneville. Dès que la chose fut faite, je courus chez

Madame du Mesnil. Votre conseil, lui dis-je, a été un ordre pour moi. Ma demeure est fixée. Je ne quitterai plus un pays qui m'a vu naître, & qui m'a rappelé de si loin. Vous savez dans quelle inquiétude je suis, m'y laisserez-vous encore long-temps? Non, me répondit-elle, suivez-moi seulement. A ces mots, elle me conduisit dans une chambre écartée, où se voyant seule avec moi, elle me parla dans ces termes.

Puisque la terre de Monneville est à vous, je crois pouvoir vous dire à présent ce que je refusai ces jours passés de vous découvrir, dans la crainte que l'envie de rentrer dans ce bien par une autre voie ne vous fît hasarder des démarches qui, dans le fonds, auroient été inutiles, & qui auroient perdu de réputation plusieurs personnes. Le compliment que l'on vous fait par-tout que vous ressembliez parfaitement au dernier Comte de Monneville n'est pas mal fondé. Vous êtes son fils. Seroit-il bien vrai, Madame, interrompis-je avec émotion, que ce Gentilhomme fût mon pere? Oui, Monsieur, reprit-elle; mais vous êtes dans une impuissance absolue de vous faire jamais reconnoître pour tel, puisque vous n'en sauriez avoir d'autre preuve que le témoignage de votre nourrice. Preuve qui vous devient inutile, parce qu'elle n'a sûrement fait cette confidence qu'à moi seule, & qu'elle

m'a
déc
C
pou
que
con
de c
vez.
me
na l
perd
de la
gne
C'est
repar
la no
ne l'
dame
conn
rez-v
voye
ce te
mêle
Q
une
quel
ce?
sonne
mêm
qui e
union

m'a dit que ce mariage n'avoit jamais été déclaré.

C'est toujours assez, Madame, lui dis-je, pour ma satisfaction particuliere, de savoir que je suis de cette illustre famille. Je me consolerais de ne pouvoir faire aucun usage de cette connoissance. Mais, de grace, achevez. Pourquoi le Comte ne daigna-t-il pas me reconnoître ? Pourquoi celle qui me donna le jour m'abandonna-t-elle quand je perdis mon pere ? Aurois-je eu le malheur de la perdre en même-temps ? Etoit-elle digne de sa tendresse ? qui étoit-elle enfin, C'est ce que je ne puis vous apprendre, repartit la Baronne : votre nourrice ne me la nomma point, & me dit même qu'elle ne l'avoit jamais connue. N'importe, Madame, lui dis-je, vous pouvez me la faire connoître sans son secours. Peut-être n'ignorez-vous pas quelles personnes mon pere voyoit alors familièrement. Rappelez-vous ce temps, vous ne sauriez manquer de démêler ma mere.

Quand mes soupçons pourroient devenir une certitude, me répondit la Baronne, quel fruit tireriez-vous de cette connoissance ? vous seriez peut-être cher à une personne à qui vous ne donneriez pas vous-même votre estime ; car enfin, les obstacles qui empêchoient vos parents de rendre leur union publique n'étoient pas levés, quand

la mort enleva votre pere. Pensez-vous que dans de pareilles circonstances, une personne d'honneur voulût vous reconnoître aujourd'hui publiquement.

A Dieu ne plaise, lui dis-je, Madame, que j'exigeasse cela de sa complaisance. Je ne voudrois connoître cette personne infortunée que pour la consoler en secret de la perte de mon pere, si elle est encore sensible, pour en parler sans cesse avec elle, mêler mes larmes avec les siennes, la respecter & la chérir autant que je le dois. Mais non, je suis trop malheureux pour pouvoir jouir d'une si grande consolation. Si ma mere est vivante, je ne puis la connoître ni goûter la douceur de ses embrassements, & j'apprends que mon pere n'est plus avant que d'apprendre son nom. Je suis même privé de la triste consolation d'arroser son tombeau de mes larmes, puisque les précieux restes de ce brave homme sont, à ce que j'ai ouï dire, au fond de l'Allemagne.

Hélas ! reprit la Baronne, en poussant un profond soupir, il n'est que trop vrai qu'il a perdu le jour ; mais il nen a pas été privé si loin d'ici. Ce sont des horreurs que je n'ose vous dire, & auxquelles je ne puis songer sans frémir. Je vis couler des pleurs quand elle prononça ces paroles. Cela me fit ouvrir les yeux, & rappeler plusieurs traits pareils qui lui étoient échappés.

Vous

z-vous que
ne personne
être aujourd-

, Madame,
naissance. Je
sonne infor-
secret de la
encore sen-
é avec elle,
mes, la res-
je le dois.
ux pour pou-
nsolation. Si
la connoître
brassements,
est plus avant
is même pri-
ser son tom-
les précieux
à ce que j'ai
gne.

n poussant un
op vrai qu'il
pas été privé
reurs que je
es je ne puis
ler (e) pleurs
les. Cela me
ller plusieurs
échappés.

Vous

Vous pleurez, Madame, lui dis-je; vous pleurez en me parlant de la mort de mon pere : permettez-moi de m'expliquer & de vous dire ce que je pense. La crainte que vous avez qu'on ne soupçonne les personnes que mon pere voyoit avant ma naissance, la part que vous prenez à ce qui me regarde, l'état où vous vous trouvátes quand vous me reconnûtes, vos regards même en ce moment me découvrent la vérité. Puis-je me tromper à tant d'indices? Non, Madame, non, mon cœur me parle encore avec plus de certitude, vous êtes ma mere.

Je me jettai à ses genoux en lui parlant ainsi. Elle étoit plus morte que vive, & ne me répondit qu'en m'embrassant. Après un assez long silence, plus expressif que les paroles, elle me fit relever, & me conta de quelle maniere après avoir promis au Comte de Monneville de n'être jamais qu'à lui, elle s'étoit déterminée à épouser le Baron du Mesnil, croyant comme les autres que le Comte avoit été tué en Allemagne.

La Baronne me dit ensuite : Je vous aurois reconnu dès votre enfance, si votre nourrice ne m'eût pas déguisé votre sexe, parce que vos traits me rappelloient dès lors ceux du Comte, & que je reconnoissois parfaitement cette femme pour celle à qui je vous avois confié en naissant; mais je n'avois garde de lui demander ce que

vous étiez devenu. Ce ne fut qu'à sa mort que je fus éclaircie de tout. Il y a quatre ou cinq ans qu'étant tombée dangereusement malade, elle me fit dire qu'elle souhaitoit de me parler en secret. Le Baron du Mesnil qui vivoit encore, me conduisit aussitôt chez elle, & m'attendit plus d'une heure dans son carrosse, tandis que cette bonne femme me raconta l'histoire de votre naissance que je savois aussi-bien qu'elle. Mais quand elle m'apprit que sa fille étant morte, elle vous avoit pris à sa place, & élevée sous mes yeux comme telle, jugez quel fut mon étonnement. Il égala le déplaisir que j'eus ensuite, quand elle me dit de quelle façon votre pere s'étoit venu faire tuer à la porte du château du Mesnil, par le Baron même. J'étois immobile & presque sans sentiment pendant qu'elle me fit ce cruel détail, & à peine eus-je la force de tendre la main pour recevoir le portefeuille du Comte, dans lequel, outre son écriture, je reconnus quelques billets que je lui avois écrits.

Le Baron qui m'attendoit impatiemment à la porte, fut assez surpris de me voir revenir dans l'état où j'étois. Heureusement, le triste devoir que je venois de rendre à cette bonne femme, lui parut la véritable cause de mon trouble. Je ne répondis pas un mot aux plaintes qu'il me fit de la lon-

gue
les
toit
de l
né
lui
sion
& s
tem
libl
heu
ladi
met
pas
salu
C
cher
mes
dres
té p
diffe
qu'i
amie
L
droi
je r
pou
puif
ser
les
la p

gueur de ma visite, & je ne pouvois jeter les yeux sur lui sans frémir d'horreur. C'étoit mon époux, mais c'étoit aussi l'assassin de la personne à qui j'avois auparavant donné ma foi. Quelques efforts que je fisse pour lui cacher mon chagrin, & l'invincible aversion que j'avois pour lui, il s'en aperçut; & s'il ne fut pas mort presque en même temps que la nourrice, nous aurions infailliblement vécu fort mal ensemble; par bonheur, il fut tout-à-coup frappé d'une maladie mortelle, & il n'eut que le temps de mettre ordre à sa conscience, qui n'étoit pas dans une disposition favorable pour le salut de son ame.

Ce malheur subit ne laissa pas de me toucher; mais au-lieu de me tenir compte de mes pleurs, les dernières paroles qu'il m'adressa, furent pour me féliciter de ma liberté prochaine, & se plaindre de mon refroidissement à son égard, ou plutôt de la perte qu'il avoit faite de mon estime & de mon amitié sans en savoir la cause.

La Baronne cessa de parler en cet endroit, & je pris ainsi la parole : Madame, je regarde le bonheur de vous connoître pour ma mère, comme le plus grand qui puisse jamais m'arriver. Vous pouvez disposer de moi plus absolument que si toutes les loix civiles me soumettoient à vous. Et la première grace que j'ose vous demander

en qualité de fils, c'est de me permettre de demeurer toujours avec vous. Elle fut ravie de me voir dans ce dessein, & me dit que le sien étoit de m'attacher si bien auprès d'elle, qu'il ne me fût pas inutile de l'avoir connue. Elle me déclara qu'elle avoit envie de m'unir avec Lucile, à laquelle elle me pria de ne communiquer jamais ce qu'elle venoit de m'apprendre, pas même après notre mariage si elle pouvoit le faire réussir.

Elle sonda là-dessus la jeune veuve, qui lui avoua qu'elle avoit la même pensée, & qu'elle souhaiteroit d'avoir sa petite sœur pour mari : que malheureusement la chose lui paroïssoit impossible, attendu que sa famille, qui avoit tant d'intérêt à l'empêcher de se remarier, ne manqueroit pas de la chicaner sur l'embarras où nous serions de montrer des preuves de mon nom, de ma famille, de mes qualités & de mon Pays. La Baronne lui dit qu'effectivement elle prévoyoit des difficultés de ce côté-là; mais qu'elle croyoit que je trouverois bien moyen de les lever quand il n'y auroit plus que cela à faire.

Je fus admis dans leur petit conseil, & je fis à Lucile mille tendres remerciements des bontés qu'elle avoit pour moi. Pour répondre à la difficulté qu'elles me proposèrent, je leur dis que je ne leur demandois

qu
à l
am
son
qu
vec
le
lie
de
dir
le
I
& j
du
de
fair
pas
poir
en
tre
vai
lett
N
Che
poir
abfo
les
lui
fallo
fut
noir

permettre de
Elle fut ra-
, & me dit
r si bien au-
nutile de l'a-
qu'elle avoit
laquelle elle
er jamais ce
, pas même
uavoit le faire

e veuve, qui
ême pensée,
a petite sœur
ment la chose
du que sa fa-
à l'empêcher
oit pas de la
ous serions de
nom, de ma
de mon Pays.
ment elle pré-
côté-là; mais
ois bien moyen
roit plus que

tit conseil, &
remerciements
moi. Pour ré-
s me propose-
eur demandois

que la permission de me laisser faire un voyage à Paris; que là j'engagerois quelqu'un des amis que j'y avois à me faire passer pour son parent, à peine de ressusciter en moi quelque branche éteinte de sa famille : qu'avec cela je pourrai acheter une charge chez le Roi, laquelle me donneroit un petit relief qui empêcheroit les parents de Lucile de s'opposer à mon bonheur. Elles applaudirent à mon dessein, & je me préparai sur le champ à partir pour l'exécuter.

Il ne me restoit pas beaucoup d'argent, & je ne pouvois faire fond que sur l'amitié du Chevalier qui m'avoit fait mille offres de service. Je comptois bien que pour me faire trouver des especes, il ne refuseroit pas d'être ma caution. Je ne le mis pourtant point à cette épreuve, puisque la Baronne, en me souhaitant un bon voyage, fit mettre dans ma chaise une cassette où je trouvais quarante mille livres, tant en or qu'en lettre de change.

Mon absence avoit paru bien longue au Chevalier. Je le trouvai désolé de n'avoir point de nouvelles de sa sœur. Il vouloit absolument l'aller chercher lui-même chez les Sauvages. Je n'eus pas peu de peine à lui promettre que je l'accompagnerois, s'il falloit nécessairement en venir-là. Dès qu'il fut mon prochain mariage & ce qui m'amenoit à Paris, il vint avec moi à Versailles,

où il me fit bientôt traiter d'une charge qui pouvoit dans mon pays jeter de la poudre aux yeux. Aussi tout mon argent y fut employé. Je me fis faire aux traix du Chevalier une livrée pareille à la sienne, & un magnifique équipage pour m'aller établir à Monneville ; équipage si riche & si brillant, que, comme celui de Phaëton, il suffisoit seul pour faire taire l'envie, ou, si vous voulez, pour l'exciter.

Un certain air de grandeur & d'opulence en impose infiniment dans une Province. Tous mes vassaux furent plusieurs jours sous les armes, & je récompensai bien leur zèle. On ne parloit que de Monsieur le Comte de Monneville, on ne songeoit pas seulement que je dussé avoir un autre nom. Je fis d'abord mes visites avec beaucoup de fracas, & l'on étoit reçu chez moi comme on l'auroit été chez le Gouverneur de la Province. Je ne jurois que par les Seigneurs de la Cour, & je tâchois d'insinuer que personne n'avoit-là plus de crédit que moi. Je disois d'un autre côté que le pays me plaisoit, que je voulois bâtir & acheter. Je faisois à regret ce rôle, mais il m'étoit utile de le faire. Les parents de Lucile, éblouis comme les autres de mes fastueuses apparences, se crurent trop heureux que je voulusse bien entrer dans leur famille sur laquelle ils se flattoient que j'allois atti-

rer
N
pos
le C
à L
man
je v
ges
con
un
Je f
l'ag
à P
prio
fait
ave
à f
I
ben
lan
cou
eût
pui
gne
fre
aux
leu
mo
co
ép
vel

rer les bénignes influences de Versailles.

Nous ne jugeâmes cependant pas à propos de laisser languir la chose. Pendant que le Curé de Monneville proposoit ma main à Lucile, qui, feignant d'en être surprise, demanda du temps pour y faire ses réflexions, je visitai les parents, & sollicitai leurs suffrages d'un air poli, & pourtant plein de cette confiance qu'ont ceux qui ne craignent point un refus. Ma recherche ne leur déplut pas. Je feignis à mon tour que j'avois besoin de l'agrément de quelques parents que j'avois à Paris, & j'écrivis au Chevalier que je le priois de me tenir la promesse qu'il m'avoit faite de venir à mes noces comme parent, avec deux de nos amis que j'avois engagés à faire avec lui cette partie.

Ils y vinrent tous trois habillés si superbement & avec un si grand train, qu'en voulant me faire honneur, ils auroient fait découvrir notre innocente supercherie, s'il y eût eu dans le pays quelque généalogiste, puisque faisant une figure de grands Seigneurs, le Chevalier ne m'appelloit que son frere, & les autres leur cousin. J'expliquai aux Dames cette fraternité prétendue, en leur apprenant que le Chevalier ne me nommoit pas autrement depuis que nous nous connoissions, ayant eu dessein de me faire épouser une sœur qu'il avoit dans la nouvelle-France.

Les noccs se célébrerent à Ganderon avec une pompe & une magnificence que l'on n'avoit pas coutume de voir dans le pays; ce qui fit plus de plaisir à la Baronne qu'à Lucile, qui auroit mieux aimé se remarier avec moins d'appareil & de bruit. Nous partîmes peu de jours après tous ensemble pour Paris, afin d'y passer l'hyver. La Baronne ma mere y tomba malade; & comme il y a là plus de medecins qu'il n'en faudroit, elle y pensa laisser la vie. Ce qui rendit cette ville si odieuse à ces deux Dames, qu'elles me conjurerent de les remener à la campagne.

J'avois aussi tant de goût pour la vie tranquille que je menois avec elles en Province, que je me lassai bientôt de ma charge. Je priai le Chevalier de m'en défaire, & d'obtenir pour cela l'agrément de la Cour. Il me rendit volontiers ce service, à condition que je ferois avec lui le voyage de Canada, comme je lui avois promis. J'eus beau m'en vouloir défendre & lui représenter la répugnance que ma jeune épouse auroit à y consentir, il ne me fut pas possible de résister à ses persécutions. Il les poussa jusqu'à me le faire ordonner de la part du Roi, même par Monsieur de Pontchartrain, qui, pour m'y obliger encore par un autre moyen, me fit mettre en dépôt le prix de ma charge pour ne me le rendre qu'à mon retour. Je vis bien qu'il me falloit absolument ache-

rer
Je n
Luc
vol
pos
A
gro
être
vou
sœu
mur
d'au
che
por
bag
F
pos
con
cass
éto
ren
che
à p
que
ven
n'y
le
l'é
ter
len
rou

rer mon repos par cette dernière démarche. Je m'y résolus donc contre le sentiment de Lucile, qui, pour rompre ce voyage, auroit volontiers abandonné notre argent au dépositaire.

Avant notre départ, le Chevalier fit une grosse provision de tout ce que je lui dis être convenable pour les présents qu'il vouloit faire aux sujets de la Sakgame sa sœur; il dégarnit plusieurs boutiques d'armuriers, de miroitiers, de clincailliers & d'autres marchands, sans parler des colifichers du Palais. Je suis sûr que nous emportions pour plus de dix mille écus de bagatelles.

En sortant d'Amboise, notre chaise de poste versa, j'en fus quitte pour quelques contusions à la tête; mais le Chevalier se cassa un bras. Un mauvais Chirurgien qui étoit là ne voulant point entreprendre de le remettre, nous obligea d'en envoyer chercher un à Tours. Nous n'avions pas de temps à perdre. Nos marchandises étoient embarquées à Nantes, & l'on n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Il n'y avoit pas moyen cependant d'exposer le Chevalier aux fatigues de la mer dans l'état où il étoit. Je lui conseillai de s'arrêter à Amboise, de s'y faire guérir tranquillement, & de me laisser seul continuer la route, en l'assurant que si je faisois seul ce

voyage , j'y mettrois moins de temps , que s'il venoit avec moi. Il me délivra donc mes lettres de créance , & je me séparai de lui.

En arrivant à Québec , on me dit chez l'Intendant & aux Récollets que sur nos lettres de Paris on avoit fait toutes les démarches possibles pour découvrir ce qu'étoit devenue Mademoiselle du Clos ; sans que personne eût pu la déterrer , quoi qu'on l'eût fait chercher par des Missionnaires & des soldats vers le lieu même que nous avions désigné. Il fallut donc me résoudre à continuer mon voyage , sans savoir si je la trouverois moi-même où je l'avois laissée. Je fis charger sur plusieurs canots les ballots & les caisses destinées pour sa petite Cour , & je m'embarquai pour Montréal , où je me proposois de laisser le tout plutôt que d'en faire faire au hasard un transport plus long & si difficile.

Avant que de passer outre moi-même , je me déterminai à perdre quelques jours , au lieu de risquer de faire en vain le plus pénible du chemin. Tandis que je me reposois , j'envoyai vers le petit fort où j'avois demeuré , deux hommes entendus , qui en savoient la route , avec des lettres pour les particuliers à qui j'avois vendu mon habitation , ne doutant point que les jeunes gens que j'y avois connus , n'eussent entretenu quelque liai-

de temps, que
e délivra donc
e me séparai de

on me dit chez
que sur nos let-
utes les démar-
rir ce qu'étoit
Clos; sans que
r, quoi qu'on
Missionnaires &
que nous avions
résoudre à con-
voir si je la trou-
vois laissée. Je
ots les ballots &
petite Cour, &
tréal, où je me
plutôt que d'en
sport plus long

moi-même, je
ques jours, au-
ain le plus pé-
e me reposois,
j'avois demeu-
qui en favoient
ur les particu-
habitation, ne
ns que j'y avois
quelque liai-

son avec la Sakgame que je leur avois fait
connoître, & ne m'en donnassent des nou-
velles.

En attendant leur retour, j'eus de lon-
gues conférences avec l'Abbesse de Notre-
Dame de Montréal. Je m'étois chargé de
la voir de la part d'un de ses parents qui
étoit ami du Chevalier. C'étoit une Reli-
gieuse toute décrépète, qui, avec un zèle sans
exemple, avoit soutenu les plus accablan-
tes fatigues pour porter la lumière de la
foi parmi toutes sortes de nations Sauva-
ges, où elle avoit vu deux de ses nieces
qui la suivoient par-tout, prises & déchirées
par ces furieux Cathécumènes. Elle s'ap-
pelloit, je crois, Bourgeois. Elle étoit
d'une très-bonne famille de Champagne,
& elle avoit été la première Abbesse de
son Couvent.

Je me souviens que cette sainte Dame
répandit bien des pleurs, quand je lui lus
la réponse que je reçus au sujet de Made-
moiselle du Clos. Elle étoit écrite de la
main même du jeune homme qui m'avoit
accompagné chez les Hurons, & elle étoit
conçue dans ces termes : „ Vous avez fait
„ inutilement bien du chemin, si vous ne
„ cherchez que Mademoiselle du Clos.
„ L'autorité du Roi, par l'ordre duquel vous
„ venez, dit-on, la trouver, est impuis-
„ sante auprès d'elle. Au fond de son tom-

„ beau, elle ne reconnoît plus dans ce
 „ monde aucun pouvoir. Cette incompa-
 „ rable Demoiselle ne vécut pas long-temps
 „ après votre départ de ce pays. Sa mort
 „ a été fatale pour bien des personnes, &
 „ l'auroit été pour moi-même, si elle eût
 „ été récente, lorsque j'ai été en dernier
 „ lieu dans le quartier des Hurons où elle
 „ régnoit. Les François que vous avez vus
 „ auprès d'elle au nombre de vingt-cinq,
 „ ont été pour la plupart immolés sur son
 „ tombeau. On diroit qu'elle avoit prévu ces
 „ tristes effets de l'amour qu'on lui portoit ;
 „ puisque pendant sa maladie, elle en ren-
 „ voya quelques-uns en ce pays sous dif-
 „ férens prétextes. On dit qu'entre autres
 „ elle voulut rendre ce service à son Mis-
 „ sionnaire, & qu'elle l'avoit chargé de
 „ plusieurs lettres pour vous & pour sa fa-
 „ mille ; mais comme il refusa de l'aban-
 „ donner tant qu'il espéra qu'elle en pour-
 „ roit revenir, il partit trop tard. Il fut
 „ repris apparemment & tué en chemin,
 „ car on ne l'a pas revu depuis. Ce n'est
 „ pas tout, Monsieur, huit des plus aim-
 „ ables filles qui étoient auprès d'elles vou-
 „ lurent aussi la suivre dans l'autre monde
 „ pour la servir & lui tenir compagnie ;
 „ la Sakgame eut beau les conjurer de re-
 „ noncer à de si détestables maximes, elle
 „ ne put rien obtenir ; & en expirant, elle

„ entendoit celles qui ne devoient pas lui
 „ survivre, prendre leurs arrangements pour
 „ l'autre monde, comme on fait en celui-ci
 „ pour un voyage de cinquante lieues. Ce
 „ qu'elle crut pouvoir faire de mieux dans
 „ ses derniers moments pour ces miséra-
 „ bles filles, c'est qu'elle leur assura qu'au
 „ pays des morts, elle ne recevrait en sa
 „ compagnie que celles qui seroient chré-
 „ tiennes comme elles; ce qui engagea les
 „ filles qui n'avoient pas pris ce parti à se
 „ faire baptiser solennellement avant que
 „ de mourir. Depuis ce temps-là, Mon-
 „ sieur, il ne se passe pas de jour que plu-
 „ sieurs Sauvages n'aillent fumer sur son
 „ tombeau, & lui demander à haute voix,
 „ si elle n'a besoin de rien. Ce fut peut-être
 „ le zèle & l'empressement avec lequel je fis
 „ cette cérémonie avec eux qui me sauve-
 „ rent du sacrifice. Ils m'en furent bon gré,
 „ & parurent sur-tout enchantés de mon
 „ bon cœur, quand ils me virent mettre sur
 „ son tombeau mon argent, mon couteau
 „ & mon épée, avec tout ce que j'avois de
 „ bijoux, lui promettant de venir souvent
 „ lui faire de semblables présents. Si vous
 „ doutez, Monsieur, de ce que je vous
 „ dis, prenez une escorte nombreuse, &
 „ je vous accompagnerai jusques sur le
 „ lieu même ”.

Je ne crois pas qu'on puisse être plus tou-

ché que je le fus en apprenant ces nouvelles & les rapports que me firent les deux hommes qui me les apportèrent. Ils me dirent que cette Demoiselle n'étoit pas moins aimée des François que des Sauvages, & que dans toutes les familles où je les avois envoyés, personne ne leur avoit parlé d'elle que les larmes aux yeux. Tout ce que Mademoiselle du Clos m'avoit dit de l'attachement que les Hurons avoient pour elle, ne me laissa pas douter un moment que ce que j'en apprenois ne fût véritable. Je fus tenté vingt fois d'envoyer chez ce peuple si reconnoissant tous les présents que j'avois apportés pour lui; ce que j'aurois fait certainement si les effets m'eussent appartenu. Mais je craignois que le Chevalier ne le trouvât pas bon, & je troquai le tout contre des pelleteries dont il n'a cependant pas profité, puisque le vaisseau dans lequel j'étois pour repasser en France, fut attaqué vers le grand banc de Terre-neuve, & pris par les Anglois.

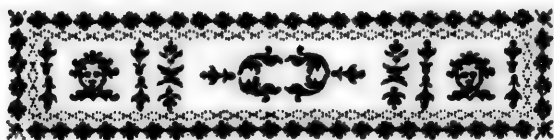
Nous fûmes conduits à Boston dans la nouvelle-Angleterre. Deux passagers prisonniers comme moi firent entendre au Capitaine que je devois être un grand Seigneur, puisque j'étois connu de Louis XIV. & venu par son ordre en Canada. Ce qui obligea les Anglois à me traiter durement pendant quelques années, en me faisant travail-

ler a
je n'
repo
avec
me r
livre
der,
avec
L
de p
te d
sur l
traîn
les c
nou
trou
tes
l'au
gra
car
la
avo
son
gen

ler aux ouvrages les plus pénibles ; & quand je n'y pouvois plus résister, on me laissoit reposer au fond d'un cachot. On en usoit avec moi de certe sorte pour me forcer à me racheter par une rançon de cent mille livres qu'on avoit l'insolence de me demander, aussi-bien qu'au Gentilhomme qui étoit avec moi.

Le Capitaine du vaisseau que vous venez de prendre , nous acheta-là comme on achete des esclaves , pour gagner , sans doute , sur le prix que nous lui coûtrâmes. Il nous a traînés depuis un an à la Jamaïque & sur les côtes d'Afrique. Nous souhaitions qu'il nous menât en Angleterre , parce qu'on trouve-là des personnes qui connoissent toutes les grandes familles de France , & qui l'auroient détrompé sur notre compte. Mais, graces à Dieu , voilà notre rançon gagnée , car je ne crois pas que vous mettiez à prix la liberté que nous vous devons. Nous en avons toute la reconnoissance dont nous sommes capables , & c'est tout ce qu'exigent les cœurs généreux.

Fin du cinquieme Livre.



LES
AVENTURES
DU CHEVALIER
DE BEAUCHÊNE.



LIVRE SIXIEME.

Continuation de l'Histoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux vaisseaux Anglois gardes-côtes, qui le font prisonnier. Pour recouvrer sa liberté, il forme un projet qui ne réussit point. Il est mis à terre avec ses compagnons au pied d'un rocher dans les déserts de la Guinée, où on les laisse sans vivres & sans armes. Après avoir essuyé mille dangers, Beauchêne, avec deux de ses compagnons, arrive au Cap-Corse, où il retombe entre les mains du Capitai-

ne
un
est
pa
du
ra
exp
les
pin
lie
Ri
Il
Po
buj
san
Se



tourn
mêm
de se
moins
bonn
& l'o
conti
enco
que
St. I

ne qui l'avoit pris. Il est enfermé dans un souterrain, & remis en liberté. Il est conduit à Juda. Il y est bien reçu par Monsieur de Chamois, Gouverneur du fort François, qui l'engage à aller ravager l'Isle du Prince. Détail de cette expédition. Descentes de Beauchêne sur les côtes du Brésil. Enlevement d'un Capitaine garde-côtes. La tête du Chevalier est mise à prix par le Gouverneur de Rio-Janéiro. Vengeance de Beauchêne. Il fait une prise considérable. Valeur des Portugais. Il se joint avec d'autres Flibustiers aux troupes que Monsieur Casfari commandoit. Ils vont ravager Mont-Serrat. Détail de cette expédition.



ous mes Flibustiers furent si charmés de l'histoire de Monneville, qu'ils l'assurèrent qu'ils consentoient volontiers que nous retournassions sur le champ au Sénégal, & même aux Canaries, d'où il lui seroit facile de se rendre en France par l'Espagne. Néanmoins après ce premier mouvement de bonne volonté, on tint conseil à ce sujet, & l'on jugea qu'il étoit plus à propos de continuer à croiser sur les côtes d'Afrique encore quelque temps, afin de faire quelque autre prise, & d'aller vendre le tout à St. Domingue, où l'on ne manque jamais

d'occasion pour la France, ou bien à Cadix, supposé que nous fissions quelque capture considérable.

Nous fûmes près d'un mois sans rien rencontrer, après quoi vers la hauteur de Boufaut nous découvrîmes deux navires Anglois. Je les pris d'abord pour des vaisseaux marchands, & ne les reconnus pour vaisseaux de guerre garde-côtes que quand je les vis venir sur nous. Je virai de bord aussitôt pour les éviter; mais un des deux, belle & légère frégate de 40 pieces de canon & de 300 hommes d'équipage, nous joignit après douze heures de chasse. Nous nous défendîmes depuis minuit qu'on nous attaqua jusqu'à dix heures du matin, toujours en retraite. Il me fallut alors amener malgré moi, parce que notre vaisseau étant rasé comme un ponton, ne pouvoit plus manœuvrer. Le second vaisseau Anglois, nommé l'Escarboucle, de 50 pieces, nous joignit après le combat, & nous fûmes transférés sur son bord.

Il y avoit déjà bonne compagnie à son fond de cale, & entre autres près de trois cents François qui venoient d'être pris sur le César, corsaire de Nantes, commandé par le vaillant Capitaine Cazali, Créole de Saint-Christophe. Je l'avois vu dans l'Amérique; & quand il sut que c'étoit à moi qu'on mettoit les fers au pied, il vint me

faire
lui il
Il m
ficer

D
on n
deux
temp
nevil
rendu
Caza
mon
l'E
n'éti
de ce
qui r
eux
leur
que
nous
prop
aisén
mém

L
aut
ficul
ne d
Flib
qu'i
pas
plus

faire un compliment de condoléance. Pour lui il étoit libre sur le vaisseau des Anglois. Il mangeoit & se divertissoit avec les Officiers.

De peur de maladie & pour nos besoins , on nous permettoit de monter sur le tillac deux à deux , & d'y prendre l'air quelque temps. Je m'y trouvois toujours avec Monneville ; & comme nous ne nous étions pas rendus aux Anglois , ni nous , ni Monsieur Cazali sans leur avoir tué beaucoup de monde , nous remarquâmes qu'il restoit sur l'Escarboucle moins d'hommes que nous n'étions de prisonniers. Nous fîmes part de cette observation au peu de Flibustiers qui restoit , & nous commençâmes avec eux à exciter les François à la révolte. Je leur représentai que rien n'étoit plus facile que de nous rendre maîtres du vaisseau , si nous en attaquions l'équipage la nuit & à propos : qu'après cela nous reprendrions aisément nos propres vaisseaux , & peut-être même la frégate Angloise.

L'amour de la liberté les animoit tous autant que moi ; mais ils trouvoient la difficulté de la recouvrer plus grande que je ne disois. A force de courir des périls , un Flibustier s'accoutume à les voir moindres qu'ils ne sont , & à les mépriser. Il n'en est pas de même des autres guerriers. Notre plus grand embarras étoit que nous n'avions

point d'armes. Je leur dis à ce sujet que si Monsieur Cazali ne nous aidait pas à en avoir par surprise, je me chargeois de leur en fournir, me faisant fort de briser le coffre d'armes dès que nous serions sur le pont.

Quand ils m'eurent tous donné leur parole d'honneur, je communiquai notre dessein à Monsieur Cazali, qui l'approuva; mais quand je lui dis que le succès dépendoit plus de lui que de nous, & que nous ne pouvions rien faire qu'il ne nous livrât les clefs du coffre d'armes qu'il lui étoit aisé d'avoir la nuit en égorgeant celui qui les gardoit. Mon cher Chevalier, me dit-il, en me serrant la main, je vous garderai le secret; parce que je ne crois pas être obligé de le révéler; mais je ne saurois être des vôtres. Ce qui est adresse & courage en vous seroit en moi perfidie & lâcheté. Comme François, je souhaite que vous réussissiez, & comme honnête homme, je ne puis trahir un ennemi qui épargne ma vie & me confie la sienne.

Je ne puis vous blâmer, répondis-je à Monsieur Cazali, quelque préjudiciable que nous soit votre délicatesse. Gardez-nous donc le secret. Je n'abandonne pas mon entreprise, quoique l'événement que vous pouviez rendre infaillible devienne douteux sans votre secours.

T
il n'y
vaiss
quatre
cela
lieu
coup
Flibu
moi
confia
l'heur
plus
deux
dre l'
coute
qui no
fés. J
ce de
d'arm
Le
dit. L
vaiss
Elle
désen
restoi
sortir
qui ét
va no
une v
autres
la tête

Tout le monde sait que pendant la nuit, il n'y a que la moitié de l'équipage d'un vaisseau qui veille, & qu'on se relève de quatre heures en quatre heures. On appelle cela faire le quart. Nous choisîmes le milieu d'un de ces quarts pour faire notre coup. Il y avoit une demi-douzaine de Flibustiers qui étoient venus à bout comme moi de défaire leurs fers. J'avois plus de confiance en eux qu'en tout le reste. Quand l'heure marquée fut venue, j'en pris un des plus forts avec qui, montant sur le tillac à deux heures après minuit comme pour prendre l'air, nous renversâmes du haut de l'écoutille à fond de cale les deux sentinelles qui nous gardoient. Ils furent d'abord étouffés. Je me saisis après cela d'une grosse pince de fer avec laquelle j'enfonçai le coffre d'armes dès le second coup.

Le grand bruit que je fis par-là nous perdit. L'alarme subite que cela mit dans le vaisseau, fit deux mauvais effets pour nous. Elle réveilla les Anglois qui se mirent en défense, & glaça d'effroi les François qui restoit à fond de cale, & qui n'osant en sortir, nous laissèrent accabler 40 ou 50 qui étions montés les premiers. Ce qui acheva notre défaite, c'est qu'après qu'il y eut une vingtaine d'Anglois de tués, & entre autres leur second Capitaine, je reçus sur la tête plusieurs coups qui m'étourdirent &

me renversèrent dans la foule. Tous mes Flibustiers furent traités de la même façon, si bien que personne ne commandant ni ne conduisant ce qui restoit de François de bonne volonté, nous cédâmes la victoire aux Anglois. Ainsi quand Monneville remonta du fond de cale où je l'avois envoyé conjurer les François de ne nous pas abandonner, il n'en trouva plus qu'une poignée qui se défendoit. Il leur conseilla lui-même de se retirer avec les autres plutôt que de se faire tuer sans fruit.

D'abord qu'il fut jour, les Officiers des deux vaisseaux s'assemblerent sur l'Escarboucle, & le résultat du conseil de guerre qu'ils tinrent à notre sujet, fut que tous les prisonniers seroient séparés sur les quatre vaisseaux & mis aux fers, & que les auteurs de la révolte seroient pendus aux vergues. On les découvrit bientôt, & l'on me nomma pour faire ce sot personnage avec Monneville & trois Flibustiers.

Certainement nous aurions éprouvé cet infame supplice sans Monsieur Cazali, qui représenta fortement à nos juges les conséquences de cet arrêt, qui, dans le fond, étoit contraire aux droits des gens & aux loix de la bonne guerre. Comme il le leur fit voir dans leurs propres réglemens, puisqu'il a été toujours permis à des prisonniers de s'échapper s'ils le peuvent, comme il l'est

à un
n'est
parhé
de p
M
que r
de no
prépa
à un r
défaire
quelqu
Guiné
du mar
laissere
verts c
bleue.
tion de
te sold
nous e
me ten
Cheval
au griff
de faim
recom
Ne v
pondis
roturie
ennobl
Cheval
rodom
ces enf

à un oiseau de s'envoler de sa cage , si elle n'est pas bien fermée. Enfin , il harangua si pathétiquement , qu'il nous sauva de la corde par la force de son éloquence.

Mais les Anglois qui ne vouloient pas que nous y perdissions , se promirent bien de nous dédommager amplement. Ils s'y préparèrent à loisir , & s'en tinrent enfin à un moyen sûr , mais plus honnête de se défaire de nous. Ils nous mirent à terre quelque temps après dans les déserts de Guinée au pied d'un rocher escarpé , le soir du mardi gras de l'année 1711 , où ils nous laissèrent sans vivres , sans armes , & couverts chacun d'une vieille chemise de toile bleue. Je me souviens que , lorsqu'il fut question de descendre dans la chaloupe , où trente soldats bien armés nous attendoient pour nous escorter , Monsieur Cazali me dit en me tendant la main : Adieu , mon pauvre Chevalier , c'est fait de toi ; si tu échappes au griffes des lions , ce sera pour mourir de faim , ou pour appaiser celle des negres ; recommande ton ame à Dieu , mon ami.

Ne vous inquiétez pas , Monsieur , lui répondis-je ; si ces negres sont farouches & roturiers , nous allons les apprivoiser & les ennoblir. Je veux en particulier peupler de Chevalier cette terre sauvage. C'étoit pure rodomontade de ma part. Je faisois comme ces enfants fiers & mutins , qui , quand on les

prive de quelques bijoux qu'ils aiment, disent qu'ils en étoient las, & qu'ils sont ravis d'en être débarrassés. Je sentois bien qu'étant fort éloigné du Cap-Corse, & encore plus de Juda, nous ne pouvions pas y arriver au travers de tant de dangers, & que nous serions infailliblement dévorés par les negres ou par les bêtes féroces.

Dans le temps qu'on nous fit le compliment peu gracieux que nous étions cinq condamnés à être pendus, j'avois adroitement attrapé un escapel du chirurgien qui nous pansoit, & je l'avois caché dans la manche de ma chemise, dans le dessein de m'en servir pour expédier d'abord l'Anglois qui me mettroit la corde au cou, & me procurer aussi-tôt moi-même l'honneur coupable de périr par le fer en dépit de mes ennemis. Voilà les damnables maximes que j'avois apprises des Sauvages, des Flibustiers & des Anglois eux-mêmes. Ce serrement nous restoit quand nous fûmes à terre; ainsi, je portois dans ma manche tout notre arsenal.

Ce ne fut pas une petite affaire pour nous que de gagner le haut du rocher avant la nuit. Quand nous y fûmes, nous regardâmes du côté de la terre, cherchâmes des yeux quelques arbres où nous pussions prendre de quoi nous faire des bâtons pour nous défendre du moins quelque temps contre
les

les b
dre
de n
passé
son
M
rable
désol
mes p
main
& de
pâtur
nous
Juda,
tombe
per à
le plus
les An
sent sa
Cazali.
Pou
vrant l
un état
est fait
ne reve
ce. Qu
ajoutoi
sa vie à
ne reve
Quo
tre per
Tom

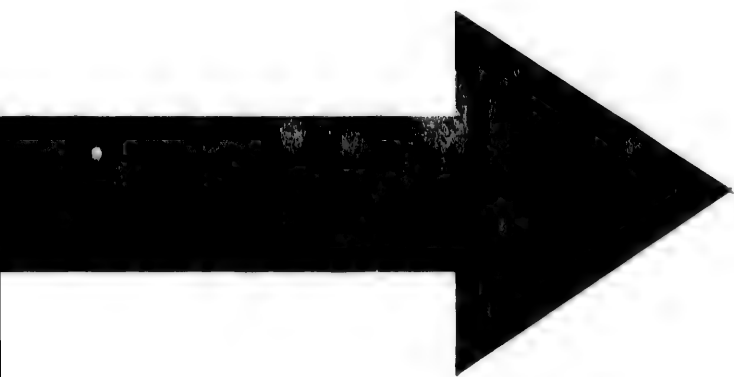
les bêtes ; mais nous ne vîmes pas le moindre arbrisseau. Nous résolûmes néanmoins de ne nous pas avancer davantage, & de passer là toute la nuit en veillant chacun à son tour pour éviter la surprise.

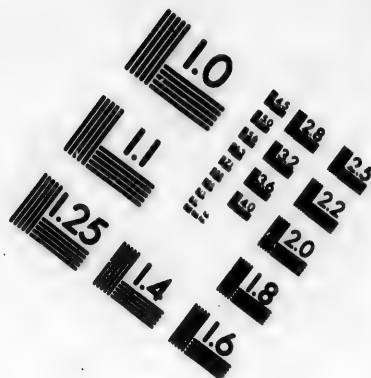
Mes camarades considérant notre déplorable situation, fondoient en larmes, & se désoloient comme à l'envi : si nous ne sommes pas dévorés cette nuit, disoient-ils, demain nous périrons dans les sables de soif & de chaud, ou bien nous servirons de pâture aux negres par les cantons desquels nous serons obligés de passer pour gagner Juda, & qui tous mangent les blancs qui tombent entre leurs mains. Comment échapper à tant de périls ? La mort n'étoit pas le plus grand mal que nous pouvoient faire les Anglois. Nous en serions quittes à présent sans les soins indiscrets de Monsieur Cazali.

Pour moi, disoit Monneville, en recouvrant la liberté, j'ai tout perdu. Je suis dans un état à désirer d'être encore aux fers. C'en est fait, mon cher ami, me disoit-il, nous ne reverrons jamais ni le Canada, ni la France. Que le sort de ma femme est triste, ajoutoit il ! Elle va, comme ma mere, passer sa vie à pleurer & à attendre un époux qu'elle ne reverra jamais.

Quoique je visse aussi-bien qu'eux que notre perte étoit inévitable, je voulois pour-

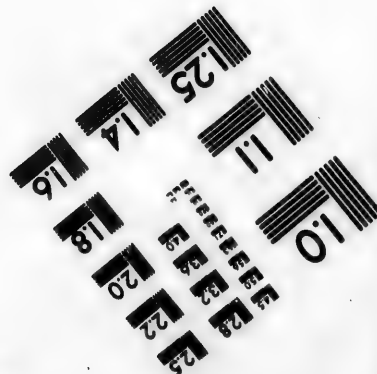






Resolution test chart showing patterns of vertical and horizontal lines with numerical values ranging from 1.0 to 4.0.

6"



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

15 12.8
14.5 13.2
13.5 12.2
12.5 11.2
11.5 10.2
10.5 9.2
9.5 8.2
8.5 7.2
7.5 6.2
6.5 5.2
5.5 4.2
4.5 3.2
3.5 2.2
2.5 1.2
1.5 0.2

10
01
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

tant faire l'esprit fort & les consoler. Ne perdons point courage, leur disois-je, l'abattement & le désespoir sont les plus grands maux, quand on se trouve dans des extrémités pareilles à celle où nous sommes. De la patience & de la résolution, mes amis! Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec cela. Nous n'avons à craindre les monstres que cette nuit. Demain nous ferons des massues qui nous suffiront pour nous défendre. Quant aux negres, nous devons plutôt les chercher que les fuir, ils nous recevront & nous donneront à manger, ou, plus cruels que leurs tigres, ils nous attaqueront. Trouvez-vous que nous soyons fort à plaindre dans ces deux cas? Dans le premier, nous voilà sauvés; dans le second, nous leur vendrons cher notre vie, & nous la perdrons en braves gens. N'est-ce pas notre destinée? Croyez-moi, la fleche d'un Sauvage ne fait pas plus de mal que la balle du mousquet d'un Mylord ou d'un Seigneur Portugais.

Je les priai après cela de se reposer sans crainte, tandis que je veillerois le premier, ce qu'ils refuserent de faire. Je me couchai donc pour leur donner l'exemple, & je leur dis de m'éveiller lorsqu'ils voudroient dormir à leur tour. Je ne me sentoie pas plus disposé qu'eux à prendre du repos; mais je ne voulois pas qu'ils s'apperçussent qu'en

tâchant de les rassurer, je n'étois pas moins effrayé qu'eux. Leurs plaintes m'attendrissoient, & j'avois le visage couvert de larmes que je cachois en croisant mes mains sur mon front. C'étoit pour la seconde fois de ma vie qu'il m'arrivoit de pleurer.

Néanmoins comme la crainte nous faisoit garder à tous un profond silence, je crois que je me serois endormi, si mes camarades ne m'eussent averti qu'ils voyoient venir vers nous un gros animal. C'étoit un lion dont nous pouvions distinguer facilement la grandeur énorme. Il n'étoit pas à plus de 50 pas de nous, & il nous regardoit avec des yeux étincelants. Je me mis à la tête de la troupe, en l'exhortant sur-tout à ne se point écarter. Vous ne courez aucun risque pour le présent, leur disois-je; cet animal ne sauroit aller à vous qu'après m'avoir ôté la vie, & il ne peut m'expédier assez vite pour que je n'aye pas le temps de le percer de plusieurs coups de mon ferrement.

Le lion ne nous voyant point remuer, s'avança fort doucement jusqu'à la portée du pistolet, aussi curieux de nous voir de près, que nous étions peu contents de sa curiosité. Je crois qu'il l'auroit poussée jusqu'à venir fondre sur nous, si deux ou trois de nos camarades n'eussent fait un grand cri à la vue d'un tigre qui passoit d'un au-

tre côté. Ces deux animaux épouvantés d'un bruit si nouveau pour eux, prirent la fuite, & nous laissèrent nous remettre un peu de la frayeur qu'ils nous avoient causée.

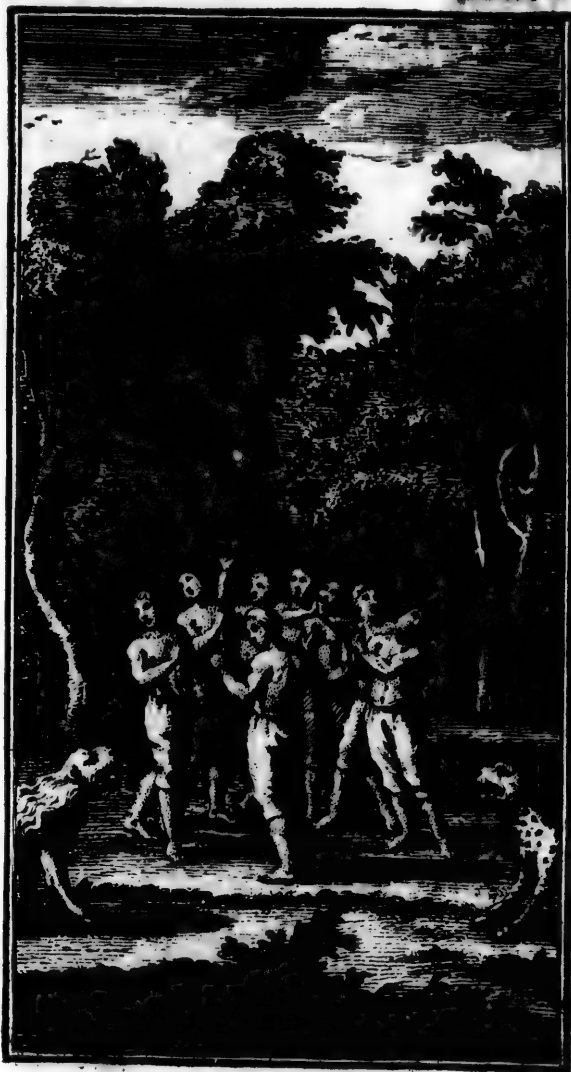
Nous ne vîmes rien du reste de la nuit, & dès qu'il fut jour, nous nous mîmes en chemin au travers des terres. Après quatre heures de marche, nous trouvâmes quelques arbres sous lesquels nous jugeâmes à propos de nous arrêter pour en dépouiller deux de leurs écorces, dont nous fîmes chacun une espece de chapeau en forme de gondole, sans quoi il ne nous eût pas été possible de supporter l'ardeur du soleil qui commençoit à s'élever sur l'horison. Nous nous remîmes ensuite en marche; mais par malheur nous trouvions de temps en temps du sable dans lequel nous enfoncions jusqu'aux genoux, & qui étoit si brûlant, que nous étions obligés de courir en le traversant.

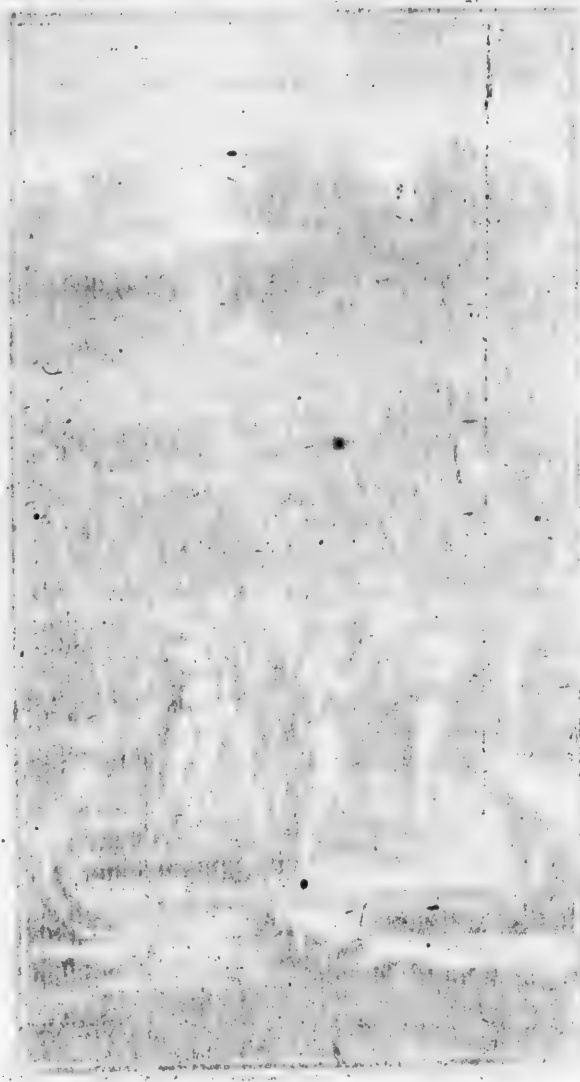
Nous fîmes beaucoup de chemin le premier jour, parce que nous avions toute notre force, & que nous ne commençâmes que le soir à sentir la faim qui nous accompagnoit. Nous couchâmes dans des joncs au bord d'une riviere gayable, où nous eûmes une nuit aussi fraîche que le jour avoit été chaud. La rosée étoit si abondante, que le matin nos chemises étoient toutes mouillées. L'expérience que j'avois faite en Irlande de cet aphorisme, qu'il faut toujours

rés d'un
la fuite ,
peu de
ée.
nuit, &
s en che-
tre heu-
ques ar-
propos
deux de
cun une
ondole ,
fible de
mençoit
remîmes
eur nous
ble dans
genoux ,
ons obli-

n le pre-
oute no-
mesque
accompa-
ions au
us eûmes
voit été
re, que
s mouil-
e en Ir-
toujours







d
je
b
q
q
re
jo
m
do

ra
lo
Ne
le
y a
che
bru
alla
il p
gre
des
éra

for
dix
res
dan
don
bea
des

donner quelque chose à l'estomac, fit que je goûtai de plusieurs sortes de feuilles d'arbres & de joncs dont je fis provision avant que de partir, de peur de tomber dans quelque désert où nous n'aurions pas même cette ressource. Nous ne fîmes que les sucer ce jour-là ; mais nous en mangémes le lendemain, parce qu'aucun de nous n'avoit pu dormir la nuit.

Ayant pris un peu sur la droite pour nous rapprocher de la mer, nous aperçûmes assez loin une colline toute couverte d'arbres. Nous y adressâmes aussi-tôt nos pas, dans le dessein d'y passer la nuit ; & quand nous y arrivâmes après deux ou trois heures de chemin, nous entendîmes devant nous un bruit comme de coups de bucheron. Nous allâmes tout doucement vers le lieu d'où il partoît, & nous vîmes que c'étoit un negre qui frappoit des palmiers, & leur faisoit des saignées, comme j'en avois vu faire aux érabes en Canada.

Ces incisions se font aux érabes dans la force de la sève ; on la laisse couler depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, & il y a tel arbre qui, pendant ce temps-là, rend plusieurs pots d'eau dont on tire un sucre que l'on prétend être beaucoup meilleur pour l'estomac que celui des isles.

Nous découvrîmes au milieu d'un beau

vallon un gros village de negres, composé de plus de trois cents cases; & entre le village & nous six à sept cents hommes qui venoient à notre rencontre armés d'arcs & de fleches. Le gros de la troupe marchoit gravement comme à une affaire bien sérieuse, & une centaine de jeunes gens grands & bien faits courant devant les autres comme les enfants perdus d'une armée, s'approchoient de nous en sautant & en caracolant, puis se retiroient au corps de l'armée, disparoissant comme des ombres au moindre mouvement que nous faisons, ou plutôt ainsi qu'une bande d'étourneaux qui voyent venir à eux des chasseurs. Enfin, ces negres s'enhardissant peu-à-peu, venoient de plus près en plus près, mais toujours sur le qui-vive; ils tenoient leurs arcs bandés, nous examinoient un moment, & s'enfuyoient aussi-tôt.

Je dis à mes camarades qu'il falloit nous jeter au milieu d'eux, s'il nous attaqueroient, en tuer le plus que nous pourrions & mourir en gens de cœur. En un mot, leur dis-je, mes amis, imitez-moi, & ne faites que ce que vous me verrez faire. Nous avançons cependant au petit pas d'un air humble & craintif, à demi-courbés, & nous appuyant sur nos massues comme si nous avions été sans force. Je dis nos massues, car nous nous en étions fait chacun une

des arbres dont les écorces nous servoient de chapeaux. Notre contenance marquoit tant de foiblesse & de timidité, qu'il falloit que ces gens-là fussent plus poltrons qu'on ne le peut exprimer pour avoir peur de nous.

Quand ils furent à quelques douze pas de notre petite troupe, un des plus apparens fit un certain cri, qui obligea tout son monde à faire halte & silence en même-temps. Alors par un effort généreux, il sortit des rangs, & s'avança jusqu'à nous. Je ne laissai pas de remarquer que nature pâtissoit en lui; car ce héros trembloit, quoique plus de deux cents negres tinssent leurs arcs bandés & fussent prêts à tirer sur nous au premier signal. Il me tendit la main, & je lui présentai la mienne. Il me pressa le bout du doigt en faisant claquer les siens, & en me disant *Kio kio paw*. Je répétai les mêmes mots à tout hasard; & portant la main, à ma bouche pour lui faire entendre que nous avions besoin de manger, je m'aperçus qu'il comprenoit ce que je voulois dire. Il se tourna vers les siens, & leur ayant dit apparemment que nous étions des malheureux dont ils n'avoient rien à redouter, ceux d'entre eux qui avoient le plus de courage, eurent l'assurance de nous venir à leur tour presser le bout des doigts & nous saluer de leur *Kio kio paw*. Enfin, la multitude s'enhar-

dit : il nous fallut recevoir & rendre pendant plus d'un quart d'heure le compliment que ces paroles composoient.

Pour nous faire voir qu'ils concevoient bien que nous mourions de faim, quelques-uns d'entre eux se détachèrent des autres, & coururent au village nous préparer à manger. Pour y arriver après eux, il nous fallut percer une nouvelle foule d'hommes & de femmes qui s'empressoient à nous considérer. Nous aurions volontiers soutenu leurs regards, si nous eussions eu le ventre plein ; mais leur curiosité nous paroissoit importune dans l'état où nous étions. Nous parvîmes pourtant jusqu'à une belle case, devant laquelle il y avoit une quantité prodigieuse de poisson cuit, qui sembloit être destiné pour nous.

Nous nous assîmes tous au pied du mur de la case, où redoublant nos gestes les plus expressifs pour demander à manger, nous eûmes la consolation de nous voir enfin servir de ces petits poissons, auxquels cependant nous ne pûmes toucher encore qu'après avoir fait la cérémonie du Calumer. Ce qu'il y eut d'heureux pour nous, c'est que nous nous rassasiâmes sans nous incommoder ; premièrement, parce que les arêtes que nous n'aurions assurément pas eues la patience d'éplucher, se trouwerent petites & mangeables ; secondement, comme nos

poissons étoient cuits dans l'huile de palmier, & que nous buvions en même-temps du vin fait du suc du même arbre, ce mets nous dégoûta tous; & nous empêcha d'en prendre trop.

Pendant notre repas, outre la presse qui étoit autour de nous, les arbres voisins étoient tout noirs aussi-bien que le dessus des cases; tant il y avoit de negres perchés de toutes parts pour nous examiner attentivement. On peut juger par un petit incident que je vais rapporter, combien ces peuples sont peu aguerris. Ma massue me glissa des mains par hasard, je me baissai avec vivacité pour la ramasser; & ce mouvement que je fis leur causa tant d'épouvante, qu'ils s'enfuirent presque tous. Vous eussiez vu ceux qui étoient sur les arbres se jeter promptement en-bas pour se sauver, de même que si une armée d'ennemis fût venue fondre sur eux. Ils se rassurèrent néanmoins peu-à-peu, & se rapprocherent de nous.

Quand je vis que bien-loin d'avoir envie de nous faire du mal, ils nous regardoient comme des gens qu'ils craignoient, je laissai-là ma massue; & me mêlant parmi eux, je commencai à lier conversation par signes avec les plus intelligents. Je leur fis comprendre que nous avions été volés sur mer, dépouillés & exposés sur leurs côtes. Pour nous marquer qu'ils m'avoient entendu, ils

nous donnerent aussi-tôt des aumônes abondantes, chacun selon son pouvoir, en plumes, en ivoire, en coquillages & autres choses pareilles. Comme je leur nommai plusieurs fois le Cap-Corse & Juda pour leur en demander le chemin & la distance, ils me répondirent par leurs gestes que la route de Juda n'étoit pas praticable par terre, & qu'il nous falloit seulement cinq tours de soleil pour nous rendre au Cap-Corse; mais qu'à la fin du premier jour nous trouverions un village de negres avec lesquels ils étoient en guerre, qui étoient les plus méchants du Pays, & qui nous mangeroient infailliblement.

Ils nous offrirent de leurs fleches & des arcs pour nous défendre contre leurs redoutables voisins; mais je leur fis signe que mes camarades ne pouvoient pas se servir de ces armes. Pour moi, je pris celui de leurs arcs qui me parut le plus fort; & les faisant tous écarter un peu, je tirai en l'air une fleche qui les étonna beaucoup, en s'élevant bien plus haut que les leurs, & en retombant à pic à mes pieds. Ils m'en firent tirer aussi plusieurs contre une figure d'homme faite d'écorce d'arbres & couverte de peaux, sur laquelle apparemment s'exerçoit leur jeunesse; & voyant que de trente pas plus loin qu'eux, je ne la manquois point, ils se mirent tous à me caresser en me frot-

tant les bras & les épaules, & faisant devant moi mille gestes d'admiration & de respect.

Ils me prenoient, sans doute, pour un homme extraordinaire. Il nous firent après cela, non des charités, mais des présents. En s'apercevant que rien ne nous plaisoit tant que la poudre d'or, ils nous en donnerent en petite quantité, véritablement aucun d'eux n'en ayant une grosse provision. Ils n'en ramassoient que pour leurs besoins journaliers, & que pour avoir en échange tout ce qui leur étoit nécessaire. Le tout rassemblé faisoit près d'une livre qu'on nous avoit donnée pincée à pincée, & que nous emportâmes bien liée dans les coins de nos chemises.

Nous passâmes la nuit dans ce village. Ils nous firent coucher seuls dans une case séparée sur des nattes de joncs, & nous présentèrent obligeamment à chacun une femme pour remplir parfaitement les devoirs de l'hospitalité; nous les refusâmes le plus honnêtement qu'il nous fut possible, ne pouvant pas en conscience faire honneur à leur présent. Nous nous disposions à partir dès le lendemain matin; mais nous fûmes obligés de différer notre départ, attendu que deux des nôtres se trouverent incommodés la nuit pour avoir bu du vin de palmier, quoiqu'ils n'en eussent pas fait

débauche eux plus que nous. Epuisés que nous étions par le jeûne, une liqueur encore moins forte nous auroit monté à la tête.

Nos deux malades nous proposèrent de rester parmi les negres, & je ne fais si l'envie d'amasser de la poudre d'or ne nous auroit point fait prendre ce patri, si Monneville, qui ne se soucioit de la vie que pour l'aller passer en France, ne nous eût représenté que nous trouverions une mort certaine dans les villages voisins que nous comptions déjà de piller à la tête de nos negres, puisque n'ayant ni sabres ni armes à feu, notre fermeté ne serviroit qu'à nous faire percer de coups, dès que nos negres lâcheroient le pied; ce qui ne manqueroit pas d'arriver à la premiere occasion. Il avoit raison. Outre cela, la poudre d'or ne nous auroit pas aidé à gagner Juda, sans quoi elle nous eût été tout-à-fait inutile. Nous passâmes donc le jour suivant entier à nous reposer, & nous ne partîmes que le lendemain.

Nous aurions bien voulu que quelques negres nous eussent escortés seulement une demi-journée; mais au diable s'il y en eût un seulemeur qui osât s'avancer avec nous vers le premier village par où nous devions passer, parce que c'étoit-là que demeuroient leurs plus terribles ennemis. Nos bons negres nous pressèrent de nous char-

ger chacun d'un arc & d'un troussau de fleches ; ce que nous refusâmes d'accepter. En quoi, ce me semble, nous marquions quelque prudence. Comme il s'agissoit de nous attirer la compassion des negres par les villages desquels nous avions à passer, nous aurions fort mal fait d'y paroître avec des armes.

On nous fit connoître par le soleil qu'avant qu'il fût couché nous arriverions au village terrible, & que nous trouverions fréquemment de l'eau en chemin. Nous n'emportâmes donc que de petits poissons cuits, que nous mangeâmes sur les deux heures après midi sous des palmiers que nous découvrîmes de bien loin, & que nos deux malades ne gagnèrent pas sans peine. L'un d'eux sur-tout étoit si mal, qu'il nous fallut le soutenir pour l'aider à marcher le reste du jour ; ce qui rallentit notre marche, & nous empêcha d'arriver au village avant la nuit.

Nous traînâmes assez bien ce malade jusques vers les dix heures. Alors la fraîcheur de la nuit le saisit, & lui causa une grosse fièvre qui l'arrêta, de façon que nous fûmes contraints de le porter sur nos massues le reste de la nuit en nous reposant à chaque moment. Tant que ce garçon eut de la connoissance, il ne cessa de nous prier de ne le point abandonner. Lorsqu'il fut

jour, nous nous aperçûmes que nous étions malheureusement dans un lieu tout découvert. Cette observation fut cause que nous redoublâmes nos efforts pour porter promptement ce misérable encore un grand quart de lieue, afin de gagner un petit fond où nous jugions que nous serions du moins à couvert de la vue de ces formidables nègres, sur le terrain desquels nous nous imaginions être encore.

Nous y demeurâmes jusques sur les neuf heures du matin, que l'ardeur du soleil nous en chassa. Nous ne savions de quel côté tourner pour trouver de l'ombre. Outre nos deux malades, Monneville qui n'avoit jamais marché nuds pieds, les avoit tout déchirés; & ne pouvant presque plus se soutenir, il nous dit avec une fausse tranquillité qui tenoit du désespoir : Adieu, Messieurs, je vous souhaite un bon voyage; pour moi, je vais rester ici. Je veux mourir au soleil; je languirai moins long-temps qu'à l'ombre. Il y avoit parmi nous un Parisien vigoureux, nommé Roland. Je lui proposai de me suivre pour secourir nos malades malgré eux. Il y consentit. Nous laissâmes là les autres pendant deux heures, au bout desquelles nous revînmes à eux avec chacun un paquet de joncs, & d'herbes que nous avions été prendre au bord d'une rivière qui étoit à quelques milles de-là sur la droite.

Notre dessein étoit d'en faire une espece de parasol pour couvrir nos camarades, & les préserver des rayons du soleil, & particulièrement celui que nous avions porté si long-temps. Notre bonne volonté lui fut inutile; nous le trouvâmes qui expiroit, & ses deux autres compagnons qui pleuroient à genoux, & prioient Dieux pour lui aussi-bien que pour eux-mêmes, tant ils étoient persuadés que nous ne reviendrions point, & qu'ils alloient le suivre.

Notre retour ne parut pas leur faire beaucoup de plaisir. Leur résolution étoit prise. Ils étoient las de lutter contre un sort, à la rigueur duquel ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir échapper. Celui de l'agonisant leur sembloit digne d'envie. Qu'il est heureux, s'écria Monneville, en nous le montrant! Il défie maintenant les monstres, les negres & la faim, & nous sommes encore exposés à tous ces maux. En cessant de vivre, ajouta-t-il, il a senti tout son bonheur. Il a repris connoissance un instant, & il a employé ce moment à remercier le Ciel & à nous plaindre. Il a vu que nous n'étions plus robustes que lui que pour être plus long-temps misérables.

Savez-vous, continua-t-il, ce que le malheureux vient d'exiger de nous en mourant? je n'ai plus d'inquiétude que pour vous, nous a-t-il dit. J'espère que pour sa-

tisfaction de mes fautes, le Seigneur se contentera des peines que je viens de souffrir, & je vais mourir content si vous me promettez d'exécuter ce que je vais vous dire. Au nom de Dieu, que ma mort vous devienne utile. Ne périssez pas de faim de propos délibéré dans ces déserts pour deux ou trois jours de chemin qu'il vous reste à faire. N'épargnez point ma chair, vous en pourrez manger dans un moment, & emporter le reste.

Vous êtes arrivés, Messieurs, poursuivit Monneville, comme il prononçoit ces dernières paroles, & vous venez de le voir expirer. Si cette sorte de secours vous convient, nous pouvons vous faire les mêmes offres. Nous ne lui survivrons pas longtemps. Un désespoir si marqué me mit véritablement en colère contre Monneville. Je lui fis des reproches sur son peu de courage, & lui dis que je le forcerois bien à nous suivre.

Nous fîmes une fosse peu profonde, parce que nous n'avions pour la faire que nos massues & nos ongles. Elle suffit cependant pour le mort. Nous mîmes sur lui une croix que je fis de son bâton que nous avions apporté jusques-là. Voilà son mausolée. L'écorce d'arbre qui lui avoit servi de chapeau & les manches de sa chemise furent employés à faire une chaussure pour Monneville, qui

nous suivit volontiers après cela , & même plus facilement que l'autre malade. Nous regagnâmes la rivière que j'avois découverte avec Roland.

Nous résolûmes de suivre son cours , afin de ne nous pas trop écarter de la mer , & dans l'espérance d'y trouver plutôt que dans les terres quelque village de negres ; comme en effet deux heures après nous en vîmes un sur notre gauche. Nous en prîmes la route , persuadé que nous exciterions plutôt leur compassion que leur appétit dans l'état où nous étions réduits. Mais huit ou dix negres que nous rencontrâmes nous épargnerent la peine d'aller jusquelà. Ces incivils , au-lieu de nous recevoir gracieusement , se mirent à faire des cris affreux , & nous poursuivirent à coups de fleches pendant une heure entiere.

Leur acharnement à nous décocher de loin des traits qui pouvoient nous atteindre m'impatienta , je voulus joindre ces lâches ennemis ; mais ils furent plus alertes que moi. Ils nous firent toutefois plus de peur que de mal. Après cette désagréable rencontre , nous regagnâmes notre rivière sans obstacle ; & nous étant éloignés de ce canton de deux ou trois lieues , nous passâmes la nuit au bord de l'eau sur le sable où nous fîmes notre souper d'une pinte d'eau tout au moins chacun. Quelque peu

solide que fût cet aliment, nous éprouvâmes que l'eau a la vertu de calmer un peu la fureur de la faim.

On n'a pas à la vérité après cela le sommeil aisé. Ne pouvant dormir, je quittai mes trois camarades, & passai une partie de la nuit à chercher des arbres pour en manger quelques feuilles. Pour mes péchés, je n'en trouvai point, & j'étois prêt à perdre toute espérance à mon tour, quand je fis réflexion que nous ne devions pas être bien éloignés du Cap-Corse, où du moins nous serions entre les mains d'ennemis qui nous traiteroient selon les loix de la bonne guerre, & nous échangeroient à la première occasion.

Roland, aussi courageux que moi, au-lieu de succomber à sa tristesse, songeoit à la conservation de sa vie. Il lui vint aussi dans l'esprit que nous étions près du Cap-Corse. Il me communiqua sa pensée, & me dit que nous y arriverions ce jour-là même, si nous partions au clair de la lune sans attendre l'aurore. J'étois fort de son avis, mais nous n'osions réveiller celui de nos camarades que nous avions eu tant de peine la veille à traîner jusques-là. Il étoit vieux, & par conséquent il avoit plus besoin de repos que nous. Ce n'étoit pas la peine de le tant ménager, puisqu'il étoit mort & non pas endormi. Nous ne nous en aperçûmes qu'à la pointe du jour.

Il étoit fils d'un riche Négociant de Rouen. Il s'étoit mis d'abord sur mer en qualité de Chirurgien de vaisseau, puis il avoit quitté la lancette pour se faire Flibustier, & porter ainsi ses os en Guinée. Pour lui, plus patient que nous, il ne craignoit la mort que parce qu'elle abrégeroit ses peines, qu'il croyoit ne pouvoir être trop longues ni trop cruelles. C'est moi, sans doute, qui vous attire tant de maux, me disoit-il en particulier dès le premier jour de notre misère, quand il nous vit menacés de périr dans les sables. C'est le malheur qui vous a d'abord associés à moi, qui vous enveloppe aujourd'hui dans la punition de mes crimes.

Je voulus le consoler en lui disant que peu d'entre nous avoient tenu dans leur jeunesse une conduite bien réglée, & que le plus souvent on n'embrassoit notre profession, que parce qu'on étoit incapable d'en exercer aucun autre. Non, non, reprit-il, je suis le seul criminel, le seul que la Justice divine devroit punir. Jugez-en vous-même, mon cher Chevalier, voici une partie de mes forfaits.

Je commençai dès l'âge de seize ans à mériter ce que je souffre aujourd'hui. Je faisois la cour à une jeune héritière que je recherchois moins par inclination pour sa personne, que pour le bien qu'elle devoit pos-

séder un jour. J'avois un rival qui me fut préféré. Je voulus m'en venger, & j'en trouvai si facilement le moyen, que je n'eus pas le temps de réfléchir sur les suites de l'action que je méditois. Mon rival n'étoit point en garde contre mon ressentiment. Il crut que j'avois pris mon parti de bonne grace, parce que j'avois cessé d'abord de voir mon ingrate sans chercher à lui faire des reproches. Ainsi, lorsque je leur fis ma visite huit jours après leur mariage, ils me reçurent avec politesse, & même avec amitié. Bien-loin de soupçonner mon mauvais dessein, le jeune époux me fit entrer dans son cabinet, où me voyant seul avec lui, je le frappai de plusieurs coups de poignard.

Je sortis aussi-tôt de chez lui; & m'éloignant promptement de la ville, je gagnai la forêt, où je demeurai caché jusqu'à la nuit que j'employai toute entière à marcher pour tirer pays; mais dans le trouble qui m'agitoit, je m'égarai de façon que j'étois encore dans le bois quand le jour parut. En cherchant des yeux quelque maison où je pussé aller me pourvoir de vivres, je découvris trois cavaliers qui venoient droit à moi. Pour les éviter, je m'enfonçai dans le plus épais du bois; mais un d'entre eux ayant mis pied à terre, m'y suivit le pistolet à la main, & m'eut bientôt arrêté. Je m'imaginois déjà être sur l'écha-

fa
ca
fu
fai
ra
eu
jet
sau
l'u
po
je
de
digi
qu
mar
don
que
pria
chev
J
dis-j
pect
mon
par
rer à
dont
& m
faire
se re
non

faud. Néanmoins j'en fus quitte pour la peur ; car on me cria : *La bourse ou la vie.*

Ces paroles me rassurèrent, & je cessai de fuir. Pendant que cet honnête homme me faisoit vider mes poches, ses deux camarades l'appellerent, il me conduisit devant eux ; je leur contai mon malheur ; & me jettant à leurs genoux, je les priai de me sauver. Ils s'entre-regarderent en riant, & l'un d'eux me demanda si j'avois du goût pour leur profession. Je leur protestai que je me regarderois comme le plus fortuné de tous les hommes, s'ils me jugeoient digne de l'exercer avec eux. Ils me dirent qu'ils ne pouvoient m'accorder ma demande, qu'au préalable je ne leur eusse donné des preuves de ma vocation, & que je ne me misse en état de les suivre en priant quelque passant de me prêter son cheval.

Je vous entends, Messieurs, leur répondis-je. Donnez-moi de quoi me faire respecter de plus loin que ne le peut faire mon épée, & vous verrez que ce n'est pas par une injuste présomption que j'ose aspirer à l'honneur de vous être associé. Ils me donnerent aussi-tôt le seul fusil qu'ils avoient, & me placèrent dans un lieu commode pour faire mon emprunt. Ils m'y laissèrent, & se retirèrent à cinq ou six cents pas de là, non, sans m'avoir averti de ne rien entre-

prendre, quand il paroîtroit plus de deux hommes à la fois.

Je fus long-temps en embuscade sans rien voir que des malheureux, dont la défaite ne m'auroit fait ni honneur, ni profit. Ensuite, il me passa devant le nez deux cavaliers bien mis, & dont la monture m'auroit fort accommodé; malheureusement pour moi, ils avoient l'air d'être gens à se bien défendre, & ils étoient suivis de quatre ou cinq hommes à pied. Ce ne fut que sur le midi qu'il se présenta un cavalier seul qui venoit du côté de mes nouveaux camarades. Ils le laisserent passer impunément pour me laisser la gloire de le démonter. C'étoit un bourgeois d'une petite ville voisine, qui voulant apparemment gagner Rouen avant le dîner, alloit assez vite.

Je me préparois à le coucher en joue, quand je le reconnus pour un de mes meilleurs amis. La liaison que j'avois avec lui étoit telle, que si je n'eusse eu rien à risquer en retournant à la ville, je me serois joint à lui contre les trois voleurs. Mais comme ç'auroit été me perdre sans ressource, je l'arrêtai d'un ton de voix terrible. Je lui ordonnai de descendre & de se mettre ventre à terre; puis l'ayant volé, je montai sur son cheval, & rejoignis comme en triomphe les trois juges de mon action.

Je me flattois d'avoir mérité leurs applau-

d
la
c
g
de
m
ne
vie
do
un
Ro
&
I
au
la
fois
deve
fort
core
vous
me
Je n
leur
loit,
& là
men
tend
des
près
men
me d

dissements, & je ne fus pas peu surpris de la réception froide qu'ils me firent. Un de ces trois illustres brigands me dit en me regardant de travers : Que voulez-vous faire de cet homme-là ? L'avez-vous épargné pour mettre la ville en rumeur par le récit qu'il ne manquera pas de faire de l'accident qui vient de lui arriver ? Votre pénétration, sans doute, ne va pas jusqu'à prévoir que, dans une demi-heure, il n'y aura personne dans Rouen qui ne sache que nous sommes ici & ce que nous y faisons.

Frappé de ces reproches, je retournai au galop vers mon pauvre ami, & lui cassai la tête d'un coup de pistolet. Pour cette fois-là je m'imaginois avoir bien fait mon devoir, & je m'attendois à voir mes juges fort contents de moi. Je me trompois encore. Autre étourderie, me dirent-ils ! aviez-vous quelque chose à craindre de cet homme à qui vous n'aviez laissé aucune arme. Je ne l'ai pas craint non plus, Messieurs, leur répondis-je, puisque je l'ai tué. Il falloit, reprirent-ils, l'entraîner dans le bois, & là l'expédier à coups d'épée. Premièrement, parce qu'un coup d'arme se fait entendre de loin, & fait mettre sur leurs gardes les voyageurs qui peuvent suivre de près celui qu'on vient de tuer. Secondement, c'est qu'en se défaisant d'un homme dans une forêt, on s'épargne la peine

de l'y traîner pour le dérober à la vue des passants.

Je priai ces Messieurs de considérer que je n'étois qu'un novice, & que par conséquent ils ne devoient pas s'étonner si je faisois des fautes. Dans ce moment-là, plusieurs marchands passèrent, & virent la belle besogne que je venois de faire. Ils en répandirent le bruit dans la ville; ce qui, joint à l'assassinat que j'y avois commis la veille, fit mettre tant d'Archers à nos trousses, que nous fûmes obligés de nous écarter du canton.

Nous nous retirâmes vers Caen dans le château d'un Gentilhomme, où il me parut que l'on se croyoit en sûreté, quoique plusieurs voisins nous y visitassent fréquemment. Ils en agissoient tous si cordialement les uns avec les autres, que je vis bien qu'ils se connoissoient. Au bout de quelques jours, il arriva dix-huit autres cavaliers dans le château, qui s'y assembloient sur un avis reçu de Rouen, qu'un Monsieur, nommé la Mothe le Bailly, riche commerçant de Caen, devoit partir un tel jour avec beaucoup d'argent qu'il retiroit de toutes parts des mains de ses correspondants. Un de ses valets qui avoit quelque liaison avec nous eut la bonté de nous en avertir, ajoutant à ce bon avis, qu'il croyoit que son patron avoit envie de se refugier en Angleterre pour

pour les affaires de la Religion, & qu'il seroit facile de démeubler sa maison auparavant.

Je m'imaginois qu'on iroit attendre le marchand sur la route à son retour de Rouen; ce que l'on ne jugea point à propos de faire, notre troupe étant trop forte, & par conséquent trop fiere pour se contenter d'un vol sans éclat. On prit un autre parti. Dès que l'on sut que la famille du bourgeois l'attendoit à sa campagne, & que son fidele valet nous eut fait avertir de son arrivée avec celui de ses fils qui l'accompagnoit ordinairement, nous montâmes tous à cheval pour nous rendre chez lui.

Il n'étoit pas encore nuit quand nous entrâmes dans sa cour. On m'avoit mis à la tête pour m'éprouver. Le maître du logis vint au-devant de nous, & nous demanda poliment, s'il y avoit quelque chose pour notre service; je ne lui répondis que d'un coup de pistoler, & je le couchai par terre. Sa femme & son fils furent traités de la même maniere. On épargna le domestique qui nous avoit si bien servi avec quelques autres. Nous le conservâmes pour nous préparer à souper. On laissa aussi la vie à un des enfants de Monsieur de la Mothe, & cela parce qu'on nous dit qu'il étoit sourd & muet. Néanmoins cet enfant reconnu dans la suite quelques-uns de la trou-

pe qui lui furent présentés, & contribua fort bien à leur faire éprouver le supplice qu'ils avoient mérité.

Je me souviens que les compliments que mes confreres me faisoient en soupant m'ayant mis de belle humeur, je saisis un perroquet qui se tourmentoit dans une cage, & crioit *quel meurtre!* mot qu'il avoit souvent entendu répéter. Je lui coupai la tête, & la fourrai dans la bouche du bourgeois mort, en disant quelques plaisanteries qui m'attirerent de nouveaux applaudissemens. Un jeune Gentilhomme de mon âge que l'on nommoit Gruchi, me dit alors d'un ton ironique, qu'on étoit bien heureux de tenir de la nature d'aussi belles dispositions que les miennes.

Il déplut par ce trait railleur à toute la compagnie, qui conclut de-là que le jeune Gruchi avec ses sentimens de compassion & d'humanité, ne feroit jamais fortune dans le métier, & on le condamna tout d'une voix à ne point passer outre. Son pere, comme si ce reproche eût déshonoré son fils, demanda grace pour lui. Il promit de l'aguerir; & pour expiation de sa foiblesse, il lui fit boire sur le champ un grand verre du sang des mourans.

C'est ainsi que ce malheureux compagnon de mes miseres me fit sa confession dans l'amertume de son cœur. J'avois résolu de ne

rien dire de sa vie à Monneville & à Roland, de peur qu'ils ne prissent moins de soin de lui; mais il se mit par sa mort en état de se passer de nous. Monneville, nous le voyant couvrir de sable, se mit à soupirer; & nous regardant tristement: Ce n'est pas la peine d'en faire à deux fois, nous dit-il, faites-moi une place auprès de ce misérable; aussi-bien c'est à moi de partir le premier. En essayant d'aller plus loin, je ne ferai que vous embarrasser, & vous empêcher peut-être vous-même de gagner le Cap-Corse. Tâchez, Messieurs, d'y arriver seuls, & ne vous obsolez point à vous perdre en voulant me sauver.

Ces paroles de Monneville nous attendrirent, & nous lui dîmes que s'il perdoit ainsi tout espoir, & ne faisoit pas un dernier effort, nous allions demeurer avec lui, & nous laisser mourir lâchement. Je tâchai pourtant de le consoler, en lui protestant que s'il vouloit rappeler tout ce qui lui restoit de forces pour nous suivre, nous allions nous abandonner aux premiers negres que nous rencontrerions pour périr ensemble par leurs mains, ou pour en obtenir du secours. Monneville se rendit, & nous partîmes aussi-tôt après avoir bu copieusement de l'eau de notre riviere.

Tout épuisés que nous étions, nous nous mîmes en chemin, dans la résolution de ne

nous pas arrêter si-tôt, & nous marchâmes assez vite, même jusques vers les huit ou neuf heures du matin, que nous trouvâmes des negres occupés, à ce qu'ils nous sembla, à faire une espee de chaussée dans un gros ruisseau. Quelle que pût être leur cruauté, nous étions dans un état à la défarmer. Et comme si la seule nécessité nous avoit donné des forces, nous cessâmes d'en avoir dès que nous vîmes d'autres hommes qui pouvoient nous secourir.

Nous n'eûmes pas le choix de la maniere dont nous les saluerions. Nous tombâmes de foiblesse à leurs pieds. Ils nous donnerent d'abord à manger un peu de riz. Ce qui, sans doute, nous sauva la vie. Après nous avoir examinés avec attention pendant un quart d'heure sans nous parler, ils se remirent tous à l'ouvrage, excepté deux des plus vieux qui restèrent auprès de nous comme pour nous garder. Le premier effet que produisit en nous la nourriture que nous venions de prendre, fut de nous ôter un étourdissement que nous sentions tous; & elle nous causa ensuite un si grand assoupissement, qu'en moins d'une demi-heure nous nous endormîmes tous trois d'un profond sommeil.

Quelques heures après, nous nous réveillâmes en sursaut au bruit que fit en arrivant une nouvelle troupe de negres, à la

tête de laquelle étoit le chef du canton, à qui l'on avoit été donner avis de notre arrivée. Concevez, s'il est possible, quel fut notre étonnement quand il nous salua, & nous dit en François : *D'où êtes-vous ?* Nous crûmes entendre la voix d'un Ange. Je lui appris en peu de mots de quelle nation nous étions, & les disgrâces qui nous étoient arrivées. Sur quoi il nous exhorta à prendre des forces, nous assurant que nous pouvions nous croire autant en sûreté avec lui qu'en France.

Pour nous faire revenir de la surprise où il nous voyoit, il nous conta qu'il avoit été élevé à Paris dès l'âge de dix ans, qu'il y avoit été baptisé à Saint-Sulpice, & tenu sur les fonts de baptême par Madame la Duchesse de Berry, toute jeune, & qu'ensuite on l'avoit renvoyé à Juda au comptoir François, dans l'espérance qu'il y seroit d'une grande utilité pour le commerce ; mais qu'il avoit bientôt tout quitté pour se rejoindre à ses compatriotes, avec lesquels, quoique fort grossiers, il s'accommodoit encore mieux qu'avec les François, parce que, disoit-il, je trouve qu'il vaut mieux vivre en maître avec des stupides, qu'en esclave avec des gens d'esprit.

Il savoit son Paris parfaitement, il en nomma tous les quartiers à Monneville & à Roland, de même que plusieurs familles que

ce dernier connoissoit particulièrement. Le généreux negre, bien-aîsé d'avoir occasion de nous marquer qu'il avoit appris à vivre en France, fit tout ce qu'on auroit pu attendre du François le plus poli. Il fit faire des especes de brancards sur lesquels on nous porta par son ordre jusqu'à son village, qui étoit assez loin de-là.

Dès le soir, il nous régala de cabris, & le lendemain il fit tuer exprès pour nous le meilleur de six ou sept jeunes porcs qu'il avoit fait acheter pour en peupler son canton. Il ne tint qu'à nous de demeurer avec lui jusqu'à ce que nous fussions entièrement rétablis. C'est ce que nous ne pûmes gagner sur nous. L'impatience de nous revoir en mer nous prit dès qu'il nous eût dit qu'il n'y avoit plus que deux petites journées de-là au Cap-Corse, & que les negres dont il nous faudroit traverser les villages, n'étoient pas de mauvais hommes.

Après cinq ou six jours de repos & de bonne chere, nous lui demandâmes notre audience de congé, & ce brave filleul de Madame la Duchesse de Berry nous voyant déterminés à partir absolument, nous donna un jeune negre pour nous conduire, & porter des vivres pour toute notre route. Ce ne fut pas tout, il nous fit présent d'une demi-livre de poudre d'or; & ce qui me charma le plus en mon particulier, c'est

qu'il me prêta un bon sabre qu'il avoit apporté de Juda, me priant de le lui renvoyer par son negre si-tôt que nous serions arrivés. Il nous conseilla de marcher plus de nuit que de jour à cause des chaleurs; & pour reconnoissance de tant de bons traitemens, il n'exigea de nous que la promesse de faire ses compliments à cinq ou six valets & servantes de Paris, avec lesquels il avoit été lié spécialement, & dont il nous répéta plusieurs fois les noms & les surnoms.

Nous trouvâmes dès le premier jour une des trois grandes rivières qu'il nous avoit dit être entre son village & le Cap-Corse; & comme Monneville ne savoit pas nager, il fallut le charger sur mon dos. Nous pensâmes nous noyer tous deux. Ce qui fut cause que pour lui faire passer les deux autres rivières, nous attachâmes ensemble quelques pieces de bois; ce qui faisoit une espece de petit radeau que nous pouillions Roland & moi en nageant.

Nous passâmes près de plusieurs petits forts Européens, où il n'y avoit dans chacun qu'une garnison de quatre ou cinq soldats; leur petit nombre les tenant en garde contre la surprise, ils refuserent tous de nous y recevoir, menacerent même de tirer sur nous, si nous en approchions. Notre guide nous fit aussi voir en passant une mine d'or.

(1) Tous les negres qui y étoient avoient des anneaux d'or aux doigts des pieds & des mains. On en voyoit jusques dans leurs cheveux. Les petits fourneaux où ils faisoient ces bagues, des cœurs, & autres pareils petits bijoux étoient sous terre, & en mauvais ordre. Aussi tous leurs ouvrages paroissoient-ils très-mal faits. A peine ressembloient-ils aux choses dont ils portoient le nom. Ils nous en donnerent pour de la poudre d'or, avec beaucoup d'équité, & presque poids pour poids.

Nous arrivâmes enfin au Cap - Corse, où nous avions tant d'envie de nous voir, sans pressentir le nouveau malheur qui nous y attendoit. Nous retombâmes entre les mains du même Capitaine Anglois qui nous avoit fait prisonniers. Quand il nous revit, il crut que c'étoit une vision, ne pouvant s'imaginer que l'on pût échapper aux périls où il nous avoit exposés, en nous mettant à terre. Assurément, dit-il, en me montrant du doigt à Monsieur. Cazali, si nous ne mettons cet enragé à la bouche du canon, nous ne nous en déferons jamais. Vous ne gagneriez pas à le faire, lui répondis-je en Anglois. Du moins, si vous l'aviez fait plutôt, vous y auriez perdu ma rançon, &

(1) Saint-George de la Mine, à trois lieues du Cap-Corse.

celles de mes camarades que nous vous apportons. Alors, nous lui présentâmes ce que nous avions de poudre d'or, qu'il prit sans façon ; & après que nous lui eûmes raconté toutes les peines & les misères que nous avions souffertes, durant le pénible voyage qu'il nous avoit fait faire à pied si cruellement, il nous envoya dans un souterrain sans s'expliquer sur le traitement qu'il prétendoit nous faire.

Monsieur Cazali sollicita fortement en notre faveur. Il représenta au Capitaine que nos deux compagnons qui étoient morts si misérablement avoient assez payé pour nous, & qu'il étoit persuadé qu'il auroit la générosité de nous laisser jouir en liberté d'une vie qu'avoient épargnée les negres & les monstres. Notre avocat ne gagna rien, & nous demeurâmes encore quinze jours dans le souterrain. Nous n'en sortîmes même qu'à l'occasion d'une sottise, qui seule auroit dû me faire enfermer, si les hommes n'étoient pas aussi corrompus qu'ils le sont, & aussi familiers avec le crime.

D'abord Monsieur Cazali qui n'avoit songé qu'à nous procurer une nourriture capable de nous rétablir, en nous envoyant souvent en secret d'excellents morceaux dont il se privoit lui-même, me vint un jour faire une assez longue visite dans ma prison ; & s'étant aperçu que je n'avois

nt avoient
s pieds &
dans leurs
où ils fai-
autres pa-
erre, & en
s ouvrages
peine res-
s portoient
pour de la
d'équité, &

ap - Corse,
nous voir,
leur qui nous
s entre les
lois qui nous
nous revit,
ne pouvant
per aux pé-
en nous met-
en me mon-
zali, si nous
ouche du ca-
jamais. Vous
i répondis-je
s l'aviez fait
a rançon, &

trois lieues du

sur le corps que les mauvais restes de ma chemise bleue qui me couvroit à peine la moitié du corps, il m'envoya dès qu'il fut de retour chez lui, une de ses chemises par une negresse qui le servoit. Cette fripponne ne s'acquitta qu'à demi de sa commission. Elle se contenta de me faire des complimens de la part de son maître, & d'y joindre de la sienne une infinité de choses obligantes; mais elle garda la chemise.

Lorsqu'elle fut retournée de ma prison chez elle, Monsieur Cazali lui fit bien des questions sur mon compte, & il jugea par les réponses qu'elle lui fit qu'elle n'avoit pas donné la chemise. Il lui demanda pourquoi elle en avoit usé ainsi. Elle prit le parti de dire effrontément que la chemise lui appartenoit légitimement, & que je lui en avois fait présent pour avoir ses graces. Elle soutint ce mensonge avec tant de fermeté, que Monsieur Cazali la crut pieusement, quoiqu'elle eût tout au moins quatre-vingts bonnes années.

Il trouva ce trait si plaisant, qu'il ne put s'empêcher d'en faire part à quelques Officiers Anglois qui s'en divertirent avec lui. Ils conterent ensuite cette belle histoire au Capitaine qui en rit encore plus qu'eux. Pour se procurer à mes dépens une nouvelle scene comique, ils m'amenerent tous en cérémonie après souper cette beauté bi-

faïeule. Plusieurs flambeaux la précédoient comme une mariée que l'on auroit conduite au lit nuptial. Je vis bien que tous ces gaillards venoient-là pour s'égayer à mes fraix ? & sans savoir encore pourquoi ils prenoient ce divertissement, je me prêtai de bonne grace à leurs plaisanteries. Je badinai avec eux sur les charmes de la belle brune, & ce que je leur dis là-dessus les mit de si bonne humeur, que Monsieur Cazali nous vint dire le lendemain que nous étions libres, & qu'on nous alloit conduire à Juda, où l'on me permettoit même de mener avec moi ma jeune maîtresse.

Juda, sur les côtes de Guinée, est un port neutre en temps de guerre. Les gros vaisseaux n'y sauroient entrer, & sont obligés de rester à la rade, parce qu'il y a une barre ou une espece de banc de sable qui leur en bouche l'entrée. Cette barre fait faire des lames d'eau qu'il faut prendre bien à propos, même avec des chaloupes pour n'y pas périr. Le vaisseau qui nous portoit à Juda y alloit acheter des negres. Quand nous fûmes dans sa chaloupe, je m'apperçus que les Anglois faisoient une mauvaise manœuvre en passant la barre ; je voulus gouverner, on m'en empêcha, & nous fîmes capot dans le moment.

Il y a toujours là beaucoup de negres, qui, accoutumés à ces sortes d'accidents &

sûrs d'attraper quelque récompense , se jet-
tent à l'eau , & vont secourir ceux qui en
ont besoin. Deux d'entre eux m'aiderent
d'abord à sauver Monneville ; puis donnant
mon attention à Roland mon autre cama-
rade , je le vis assez loin de moi , & il me
sembra qu'il se noyoit. Je laissai aussi-tôt
Monneville entre les mains des deux ne-
gres , & je me rendis promptement auprès
du Parisien , que je raccrochai par les che-
veux. J'eus bien de la peine à le soutenir
sur l'eau jusqu'à ce qu'il me vînt du se-
cours , parce qu'il n'avoit plus de connois-
sance , & qu'il ne s'aidoit aucunement. Nous
le crûmes mort quand il fut à terre ; cependant
il reprit insensiblement ses esprits & vingt-
quatre heures après il n'y paroïssoit plus.

Nous nous apperçûmes bien que nous
étions enfin avec des compatriotes. Mon-
sieur de Chamois , Gouverneur du fort
François de Juda , eut pour nous des bon-
tés qui tenoient moins d'un bon François
que d'un pere. Il nous fit laver , frotter ,
raser , fournir du linge , des habits , de l'ar-
gent , & nous donna sa table tant que nous
y restâmes. Que ne fit-il pas pour nous
engager à ne le point quitter ! avec quelle
ardeur nous offrit-il de contribuer à nous
faire faire une fortune considérable ! il est
constant qu'il auroit eu grand besoin de
nous dans le pays.

Il se donnoit la peine d'enseigner lui-même l'art militaire à beaucoup de negres, avec lesquels il auroit bien voulu secourir son allié le Roi de Juda, qu'accabloient ses voisins; mais il lui falloit des Officiers à la tête de ses negres, sans quoi c'étoient toujours de mauvaises troupes. Il ne fit aucun effort pour retenir Monneville, quand il fut pour quel sujet & avec quels ordres il avoit quitté la France; mais pour Roland & moi il nous déclara en termes formels qu'il ne nous laisseroit point si-tôt échapper.

Il se passa près de trois mois avant qu'il se présentât aucune occasion de nous remettre en mer, & je désespérois presque de quitter ce pays, quand un Flibustier de la Martinique vint mouiller à la rade de Juda. C'étoit le vaisseau nommé *le Brave*, de six pieces de canon, dont l'armateur s'appelloit Hervé, & le Capitaine de Gennes. Il y avoit dessus plusieurs Flibustiers de St. Domingue qui me connoissoient. Quand ils apprirent que j'étois-là, ils vinrent avec leur Capitaine me prier de me joindre à eux; ce que je leur promis de faire, même malgré Monsieur de Chamois, s'il vouloit s'y opposer.

Je m'attendois effectivement que ce Gouverneur pourroit être tenté d'y mettre obstacle; néanmoins nous ne lui en eûmes pas plutôt demandé la permission, Roland &

moi , qu'il nous l'accorda , en nous témoignant avec politesse le regret qu'il avoit de nous perdre. Il exigea pourtant de nous une chose que nous ne pûmes lui refuser ; c'étoit de lui prêter la main pour une expédition qu'il méditoit. Après quoi il consentiroit à notre séparation , pourvu qu'à notre place on lui laissât du moins une autre personne de l'équipage.

Roland , plus sage que moi , s'offrit de lui-même à rester ; ce qui fit un extrême plaisir à Monsieur de Chamois , parce que le Parisien étoit un fort brave garçon , bien entendu , & qui lui devoit être d'un grand secours. Ce qui engagea Roland à prendre cette résolution , c'est que les périls qu'il avoit courus sur mer , & sur-tout le dernier , dont je venois de le sauver , l'avoient dégoûté de cet élément. L'acquisition de la poudre d'or des negres , quoique plus lente , lui parut préférable à l'attente de ces grands coups de Flibuste que peu de gens ont le bonheur de faire.

Il fit en effet si bien ses affaires à Juda , qu'en 1719 je l'ai vu passer par Nantes riche de quatre-vingts livres de poudre d'or qu'il portoit à Paris , dans le dessein de s'y établir avantageusement. Ma rencontre lui fit plaisir. Il ne se lassoit point de me répéter que je lui avois sauvé la vie ; & je ne pus me défendre de recevoir de lui une li-

vre de poudre d'or qui valoit alors environ deux mille cinq cents livres. Je ne fais ce qu'il est devenu, je n'en ai point entendu parler depuis.

Pour revenir à Monsieur de Chamois, il exigea que nous allâssions ravager l'Isle du Prince, je ne fais pour quelle raison ; car il y avoit très-peu de temps que Monsieur Parent l'avoit saccagée avec celle de Saint-Thomé. L'Isle du Prince est presque sous la ligne, & elle appartient aux Portugais. Nous y arrivâmes en sept jours. Nous prîmes terre à deux lieues de la ville, conduits par un mulâtre fils d'un blanc & d'une Sauvagesse de cette Isle. Il connoissoit le pays, & Monsieur de Chamois nous l'avoit donné pour nous servir de guide. Il prit si bien sa route & son temps, que nous nous avançâmes jusqu'à l'entrée du fauxbourg sans être découverts.

Nous le fîmes alors par quelques negres qui donnerent l'alarme dans la place. Nous sentîmes bien que, sans la surprise, nous ne l'aurions jamais emportée, à cause de notre petit nombre, puisque cinquante bourgeois nous arrêterent pendant une grosse demi-heure sur un pont fort étroit par lequel il nous falloit passer. Ils ne firent cette résistance que pour donner aux autres habitants le loisir de se retirer dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur, puisque les dé-

senfeurs du pont n'eurent pas plutôt lâché pied pour s'enfuir à la débandade, que nous nous rendîmes maîtres de la ville sans opposition. Les habitants qui s'étoient enfermés dans la citadelle, l'abandonnerent pendant la nuit; de sorte que le jour suivant nous y entrâmes sans coup ferir. Nous y trouvâmes huit pieces de canon que nous enclouâmes & renversâmes dans les fossés.

Monsieur Parent avoit si bien ruiné les habitants de cette Isle, que nous n'en pûmes rien tirer par les contributions. Ainsi, après avoir occupé quelques jours leurs maisons, tandis qu'ils couchoient dans les bois, nous y mîmes le feu; afin que Monsieur de Chamois apprît que nous lui avions du moins tenu parole. Nous résolûmes ensuite d'aller sur les côtes du Brésil; mais avant notre départ de cette Isle, nous commençâmes à éprouver ce que le sort nous gardoit pour ce voyage. En voulant enlever quelques troupeaux de moutons, plusieurs de nos camarades furent pris par les habitants, & déchirés si cruellement, que nous résolûmes de venger leur mort. Par malheur, les ennemis à qui nous avions affaire étoient si alertes, qu'ils nous échappoient lorsque nous nous imaginions les tenir. Leurs partis surprennent toujours quelques-uns de nos gens; ajoutez à cela les chaleurs du climat, encore plus diffi-

les à supporter que les fatigues de nos courses. Plusieurs de nos compagnons tombèrent malades. Il en mourut dans l'Isle une partie, une autre sur mer, de façon que nous perdîmes du moins vingt personnes en voulant imprudemment en venger trois ou quatre.

De-là jusqu'aux côtes du Brésil nous fûmes retenus si long-temps en mer par le gros temps, que l'eau commençoit à nous manquer quand nous y arrivâmes. Ainsi notre premier soin fut de chercher de l'eau douce. Pour cet effet, nous descendîmes à terre deux nuits de suite sans en trouver; ce qui nous fit résoudre à en prendre le jour sur quelque rivage écarté. Cela ne nous réussit point. Nous fûmes aperçus & repoussés par-tout.

Le plus grand mal que nous firent les Portugais, c'est que nous ayant vus pendant le jour examiner l'embouchure d'une petite rivière, & ne doutant point que nous n'eussions dessein d'y faire une descente pendant la nuit, ils nous y dressèrent une embuscade. Dès le troisieme voyage que nous y fîmes, ils enleverent notre chaloupe, & dix de nos camarades qu'ils surprirèrent furent massacrés, sans qu'il nous fût possible de les secourir.

Après ce malheur, nous fûmes trois mois entiers le jouet des vents, tantôt poussés

par devant Rio-Janéiro, vers Buénos-Ayres; & quand nous comptions d'y pouvoir relâcher, nous étions aussi-tôt ramenés le long des côtes vers Cayenne, où nous abordâmes à la fin tous malades, ayant été longtemps réduits à ne boire chacun qu'un demi-verre d'eau en vingt-quatre heures, & à n'avoir enfin que nos voiles à sucer le matin quand elles étoient mouillées par la rosée.

Hors d'état de pouvoir tenir la mer, nous résolûmes de nous retirer à la Martinique, sitôt que nous fûmes un peu rétablis. Avant que d'y arriver, nous rencontrâmes en chemin Monsieur Dugué, Capitaine de Flibustiers de Saint-Domingue, qui, avec un équipage gaillard & frais embarqué, faisoit route vers Angole (1) sur le *François*, Bâtiment de huit pieces de canon. Nous parlementâmes. Nous leur contâmes notre desastre; & comme je savois que de Gennes alloit désarmer, j'acceptai la proposition que Dugué me fit de me prendre sur son bord.

Monneville n'avoit garde de me suivre. Il étoit si fatigué de la mer & des miseres qu'il avoit souffertes, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Il me conjura, les larmes aux

(1) Sur les côtes d'Afrique vers les 10 degrés de latitude méridionale.

yeux, de ne le pas quitter, & de le conduire en France, m'assurant qu'il avoit de quoi me faire vivre heureux avec lui, & m'offrant dès-lors la moitié de son bien; mais je n'étois pas encore assez las de la mer pour accepter ses offres. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de prier de Gennes, de lui chercher occasion de repasser en France, & de me rendre caution de tout ce que mon ami lui pourroit devoir.

Dugué avoit le plus fort équipage que j'eusse encore vu dans la Flibuste, & son vaisseau étoit excellent voilier. Ainsi je me trouvai-là avec des camarades, qui, n'ayant pas moins bonne opinion d'eux-mêmes, que de disposition à bien faire, me promettoient de me dédommager de la mauvaise équipée que je venois de faire. Nous n'allâmes pas jusqu'aux côtes d'Afrique pour mettre à l'épreuve leur bonne volonté. Nous rencontrâmes à la hauteur de l'Île de Sainte-Hélène, où nous comptions tous de relâcher un vaisseau Anglois de trente pieces de canon.

Nous nous disposâmes à l'aborder, & lui à éviter l'abordage. Il fit feu sur nous pendant deux heures entieres, & nous tua bien du monde. Le malheureux Dugué fut du nombre des morts, & l'on me fit Capitaine sur le champ. Je me mis aussi-tôt à donner mes ordres pour l'accrocher; & la

longue résistance des Anglois nous animant contre eux aussi-bien que la mort de notre chef, nous les maltraitâmes si fort, que lorsqu'ils amenèrent, il n'en restoit presque pas un qui fût en état de se défendre.

L'extrême desir que j'avois de me venger des maux que les Portugais m'avoient faits, fut cause que je proposai à mon petit conseil de retourner en Amérique croiser sur les côtes du Brésil. Mon avis fut approuvé unanimement, quand j'eus fait observer la difficulté qu'il y avoit à nous défaire de notre prise ailleurs qu'à Saint-Domingue où à la Martinique, & que je leur eus représenté que rarement les Flibustiers faisoient fortune sur les côtes d'Afrique, parce qu'il s'y rencontroit presque autant de vaisseaux de guerre que de marchands, & qu'il n'y avoit point-là pour eux de retraites commodés.

Quand nous approchâmes du Brésil, nous envoyâmes six des nôtres avec quelques Anglois au petit Goave pour y vendre notre prise; & revoyant ces petites Isles où deux mois auparavant on m'avoit refusé de l'eau, j'y fis faire des descentes, que les pêcheurs qui les habitent ne pouvoient plus empêcher. Nous mîmes tout à feu & à sang, & jetâmes dans la mer une quantité prodigieuse de poissons secs que nous y trouvâmes & qui faisoient tout leur bien. Nous pas-

sâme
rivie
& de
Q
guer
dant
douc
ne co
étoit
queu
appro
de ter
nions
exces
voien
No
lieues
côte,
Carm
étoit
porté
Sébas
bonne
ter ce
ses de
bénéd
en avo
tion,
paillin

sâmes pendant la nuit tout au travers de la rivière du Janéiro pour aller faire du bois & de l'eau dans l'Isle de Sainte-Anne.

Quoique cette Isle soit fort petite n'ayant guere qu'une lieue de circuit, il y a cependant vers le milieu un très-beau bassin d'eau douce. C'est-là que j'ai vu des oiseaux d'une couleur bien extraordinaire. Leur corps étoit d'un rouge fort vif, leurs ailes & leurs queues du plus beau noir du monde. Nous approchâmes ensuite du continent; & faisant de temps en temps des descentes, nous ruinions les habitations, & mettions à un prix excessif la liberté des prisonniers qui pouvoient se racheter.

Nous enlevâmes entre autres à douze lieues de Rio-Janéiro un Capitaine gardecôte, sa femme, deux grandes filles, un Carme & plusieurs esclaves. Le Carme étoit frere du Capitaine, & s'étoit transporté chez lui de son Couvent de Saint-Sébastien (1) par ordre exprès de leur bonne mere, qui vouloit, avant de quitter ce monde, avoir la consolation de voir ses deux fils assemblés, & leur donner sa bénédiction. Cette pieuse mere, après leur en avoir départi à chacun sa part & portion, prenoit congé d'eux, quand nous assaillîmes l'habitation. Les premiers coups

(1) Capitale de la Province du Rio-Janéiro.

que nous tirâmes interrompirent le lugubre cérémonial de leurs adieux, & une frayer muette succéda aux plaintes & aux cris mesurés dont la maison venoit de retentir.

Personne ne fit mine de s'opposer à nous qu'une jeune Dame plus aguerrie que les autres, qui se mit en devoir de nous fermer impoliment la porte au nez; mais par malheur pour elle, un coup de mousquet l'envoya dans l'instant tenir compagnie à la bonne femme. Le Carme effrayé, s'enfuit dans le jardin. Le Capitaine qui s'y étoit pareillement jetté, tirailla d'abord sur nous, sans s'appercevoir que nous enlevions sa femme & ses filles. Dès que ses yeux furent frappés de ce spectacle, & qu'il prit garde que nous nous préparions, à mettre le feu à la maison, il cessa de se défendre, & se rendit de bonne grace. Le Moine y fit plus de façons. Il nous somma d'abord de la part du Ciel, de lui laisser la vie; puis comme s'il se fût défié d'obtenir de nous cette grace de cette façon, il se radoucit tout-à-coup, se prosterna humblement à nos pieds, & nous conjura par le cierge béni, à la clarté duquel l'ame de sa mere venoit de s'envoler, & qu'il tenoit encore entre ses mains.

Ne jugez pas de moi par l'habit, nous crioit-il, je suis Prêtre, Messieurs. Ne trempez point vos mains dans le sang d'un Ecclésiastique, d'un Religieux, d'un Car-

m
co
vo
bi
tou
pe
thé
qu
mar
ce
Pre
diso
bon
toit
céré
N
cho/
rech
nous
nous
cher.
dés q
que p
devoit
Co
le mo
révol
cipale
rel, s
terme
nous

me. Je ne vous demande que la vie. Accordez-la-moi par pitié, ou plutôt pour votre propre intérêt. Je connois cette habitation, & je m'offre à vous indiquer tout ce qu'il y a de bon, & qui vaut la peine d'être emporté. A un discours si pathétique, nous le rassurâmes, à condition qu'il nous tiendrait parole; ce qu'il ne manqua pas de faire. Il nous ouvrit tout ce qui fermoit à la clef, en nous disant: Prenez, Messieurs, tout est à vous: & il disoit ces paroles avec tant d'ardeur, de bonne foi & de désintéressement, qu'il n'étoit pas possible de douter qu'il n'eût sincèrement renoncé aux biens terrestres.

Nous lui eûmes obligation de bien des choses, qui, sans lui, auroient échappé à nos recherches, & sur-tout douze negres qu'il nous fit prendre dans un endroit, où jamais nous ne nous serions avisés de les aller chercher. Ils ne firent aucune résistance, persuadés qu'ils étoient, comme l'âne de la fable, que puisqu'il leur falloit être esclaves, il leur devoit être indifférent de qui ils le fussent.

Comme il est difficile de contenter tout le monde, le procédé généreux du Carme révolta toute sa famille. Sa belle-sœur principalement, un peu mutine de son naturel, s'emporta contre lui, sans ménager les termes. Le pourriez-vous croire, Messieurs, nous dit-elle, quand ils furent tous sur no-

tre bord, que cette créature qui vient de périr étoit la compagne de ce Révérend Pere, qui a eu l'effronterie de l'amener chez moi, quoiqu'il n'y vînt que pour recevoir les derniers soupirs de sa mere.

Elle alloit continuer l'éloge du Moine, quand son mari lui imposa silence pour nous faire excuse de son emportement. Vous voyez bien, Messieurs, nous dit-il, que c'est la colere qui répand tant de venin sur le portrait qu'on vous fait de mon frere. C'est un coquin, j'en demeure d'accord; mais on n'auroit pas dû vous le dire pour notre honneur & pour celui de la Religion. Ne soyez pas scandalisés de ce que vous venez d'entendre. Les Religieux ne sont pas ici tels qu'on vous a dépeint celui-ci. Ils sont éclairés, vertueux, zélés pour la foi, & toujours prêts à la sceller de leur sang.

Le bon Portugais ne disoit rien qui ne fût véritable; mais il n'ajoutoit pas que dans ce nouveau-monde, il y avoit aussi beaucoup de Moines ignorants, oisifs, libertins, & qui n'avoient pris le parti du Couvent que pour vivre avec impunité dans le luxe, la mollesse & l'abondance. Il ne nous avouoit pas ce que nous savions déjà, que dans ce pays-là, qui dit Moine, dit un homme puissant, absolu, fier, indépendant, un homme craint des Grands, respecté & pres-
que

que adoré du peuple, qui n'a ni l'esprit ni la hardiesse de se scandaliser de sa conduite.

Comme ce n'étoit pas des mœurs de nos prisonniers qu'il s'agissoit alors, mais de leur rançon, nous les obligeâmes d'écrire au Gouverneur du Rio-Janéiro, dont ils étoient parents, que nous lui demandions pour leur liberté une certaine quantité de farines, de viandes & d'eau-de-vie; que si nous ne recevions cette provision dans vingt-quatre heures, & s'il sortoit du port le moindre bâtiment, le Capitaine en répondroit aussi-bien que toute sa famille. Aparemment que le degré de leur parenté avec le Gouverneur n'alloit pas jusqu'au droit héréditaire en faveur de celui-ci, puisqu'il le servit à point nommé, malgré ce que les conditions que nous lui imposions avoient de dur & de fier.

De notre côté, nous n'eûmes pas plutôt les provisions abondantes que nous avions demandées, que nous mîmes nos prisonniers à terre très-contents de notre procédé. Le Capitaine sur-tout nous témoigna qu'il étoit moins touché de la liberté qu'il recouvroit, que des égards & du respect que nous avions tous eus pour sa femme & pour ses filles. Quant à elles, en tombant entre les mains des François, & des François Flibustiers encore, je suis sûr qu'elles ne s'étoient point attendues à tant

de modération. Véritablement, je ne fais si la continence tant vantée de Scipion l'emportoit de beaucoup sur celle que nous eûmes dans cette conjoncture.

Pour le Carme, il n'eut pas sujet de se louer de nous. Une heure avant qu'il nous quittât, on lui fit une piece à laquelle je n'eus point de part, & que je désapprouvai fort. Quelques Flibustiers se firent un jeu de le traiter comme l'amant d'Héloïse. Je les blâmai, & toutefois je ne pus m'empêcher de rire aussi, lorsque le Chirurgien, à qui principalement je voulus faire des reproches, me dit du plus grand sang froid du monde, que cette cure lui feroit honneur, que l'opération n'avoit duré qu'une minute, qu'il répondoit de la guérison corporelle de son malade, & qu'il y avoit tout lieu d'espérer la spirituelle.

Le Gouverneur de Rio-Janéiro fut outré de notre hardiesse; & regardant comme le dernier affront la loi que je lui avois imposée de nous fournir lui-même des vivres, il jura solennellement ma perte, & ne songea qu'à se venger. Il communiqua son dessein aux quatorze Capitaines des côtes; & mettant ma tête à prix, il les pria de faire publier qu'il donneroit quatre mille pieces de monnoie d'or à celui qui la lui apporteroit. Quelle différence, grand Dieu! je n'en trouverois pas aujourd'hui quatre sous!

q
je
le
co
pi
gr
no
po
bie
le
On
pré
Jan
éti
tu-
gar
nou
y e
que
tou
dup
lui
que
hon
qu'i
pou
soie
Q
fabo

Je me sentis si fier de l'honneur signalé que les Portugais daignoient me faire , que je leur donnois souvent occasion de travailler à gagner le prix proposé. Nous faisions continuellement des descentes , & dans nos pillages nous ne conservions que les negres ; puis quand nous en avions un certain nombre , nous mettions pavillon Anglois pour les aller vendre plus loin. On connut bientôt la tromperie ; & sans respect pour le pavillon bleu , on tiroit souvent sur nous. On nous dressa tant de pieges , que ma tête précieuse pensa faire enfin le voyage de Rio-Janéiro sans le reste de mon corps.

Le Gouverneur ayant appris que nous étions entre sa Capitainie & celle de Spiritu-Sancto , fit sortir sur nous plusieurs frégates , qui prenant le large , se flattoient de nous surprendre vers les côtes , & de nous y envelopper. Le Capitaine de la première que nous aperçûmes fit une manœuvre dont tout autre que moi auroit été peut-être la dupe comme je le fus. Il pouffoit devant lui deux mauvais bâtimens appelés Semaques , montés chacun de douze à quinze hommes , qui ne nous voyoient pas sitôt , qu'ils feignoient de faire tous les efforts , pour nous éviter , & cependant ils se laissoient prendre.

Quand la frégate parut à son tour , ses sabords étoient fermés , ses voiles en pantai-

nes comme celles d'un vaisseau délabré, sa manœuvre languissante, & sept ou huit hommes qui paroissoient dessus sembloient aussi se tourmenter pour nous échapper & gagner la côte. Je crus fortement que c'étoit un troisième Semaque, aussi facile à prendre que les deux autres, & qu'il suffisoit d'aller voir avec notre chaloupe s'il n'étoit pas plus riche qu'eux. Le calme qui régnoit alors, & qui nous empêchoit de le joindre aisément avec notre vaisseau, fut cause que je pris ce parti.

Je descendis donc dans la chaloupe avec une douzaine de Flibustiers, & nous l'eûmes bientôt atteint. Le trop de vivacité des Portugais nous sauva. Au-lieu de nous laisser monter sur le bord sans se découvrir, ils se leverent avec précipitation dès que nous fûmes à la portée du pistolet, & firent sur nous une décharge de deux à trois cents coups de fusil qui nous troublèrent terriblement. Notre chaloupe, d'un autre côté, pensa périr par le mouvement subit que nous fîmes pour virer de bord à ce coup de surprise. Nous étions d'autant plus éloignés de nous y attendre, qu'à notre approche trois ou quatre de ceux qui paroissoient sur la frégate avoient mis un pavillon François, comme malgré leurs camarades, & avoient crié vive le Roi de France, nous disant qu'ils étoient canonniers de Saint-

Ma
Po
Tr
né
avo
ten

çoi
pat
d'e
ger
ph
per
rép
nou
gue
cer
tan
nou
nœ
d'u
frég
nir

den
des
ce
nou
rev
dan
mes

Malo, & qu'ils n'avoient pris parti parmi les Portugais que parce que Monsieur du Guay-Trouin les avoit laissés malades au Rio-Janéiro, après l'expédition dans laquelle il avoit pillé cette ville, pour venger les traitemens faits à Monsieur le Clerc.

Ils étoient effectivement canonniers François; mais les traîtres après avoir trahi leurs patrie ne demandoient qu'à faire triompher d'elles ses plus cruels ennemis. On peut juger dans quels termes nous les apostrophâmes en nous éloignant, tandis que ces perfides faisant usage de leur adresse, nous répondoient à coups de canon, tant que nous fûmes à sa portée, & n'en tiroient guere à faux. Nous ne doutâmes point que cette frégate ne fût soutenue; & nous écartant d'elle & de la côte à force de rames, nous tâchâmes d'éviter les suites d'une manœuvre si bien concertée. En effet, au bout d'une heure, nous découvrîmes une autre frégate qui n'attendoit que le vent pour venir tomber sur nous.

Une telle conspiration contre ma tête ne demeura pas impunie. Je fis de nouvelles descentes & de nouveaux ravages, jusqu'à ce qu'ayant appris que pendant que nous nous amusions à les faire, un riche vaisseau revenant d'Angole étoit entré paisiblement dans la riviere du Janéiro. Nous changâmes de batterie, & résolûmes de croiser quel-

ques temps devant son embouchure. Nous eûmes bientôt sujet de nous en applaudir. Il n'y avoit pas un mois que nous y étions, quand nous aperçûmes un vaisseau que nous ne pûmes joindre qu'à la vue de la côte. Il étoit de trente-six pieces de canon. Il revenoit de la mer du Sud, & certainement on ne l'attendoit pas, puisque depuis sept ans qu'il étoit parti pour les isles Orientales, il n'avoit point donné de ses nouvelles, & qu'on le devoit croire perdu.

Le Capitaine étoit un jeune homme des plus braves, qui ne demanda pas mieux que d'en venir promptement à l'abordage, quoiqu'il n'eût que cent hommes d'équipage. La vue de leur patrie, où ils rapportoient de grandes richesses après tant de travaux & de dangers, leur inspiroit à tous un courage héroïque. Pendant plus d'une demi-heure que nous restâmes en deux fois sur leur pont, il nous fut impossible de gagner sur eux le moindre avantage. Ils nous faisoient toujours déborder & retirer honteusement à notre vaisseau. Il se faisoit alors une suspension d'armes de part & d'autres, comme pour reprendre haleine; puis quand nous retournions à la charge, nous trouvions une égale résistance.

Pleins de honte & de dépit, nous redoublâmes nos efforts, & résolûmes la troisieme fois d'y périr plutôt que de reculer. J'a-

vois remarqué qu'après la première décharge de leur mousqueterie les Portugais s'en tenoient comme nous à l'arme blanche, & combattoient presque tous l'épée à la main, J'en parlai à mes camarades, & leur ordonnai de s'attacher chacun à son homme autant que cela se pourroit. Ce qui nous réussit parfaitement, parce que nos ennemis avoient moins d'adresse que de courage, & que se battant avec fureur, & par conséquent sans mesure, ils ne faisoient point de fautes dont nous neussions tirer avantage. Leur nombre commença donc à diminuer plus que le nôtre; & quoiqu'ils combattissent toujours avec le même acharnement, nous sentîmes bien que la victoire étoit à nous.

Le Capitaine voyant enfin qu'il n'y avoit plus de ressource, se jeta à la mer pour essayer de gagner le rivage en nageant, & se sauver du moins avec ce qu'il avoit sur lui; mais il reçut dans l'eau un coup de fusil qui lui cassa la cuisse. Il fut contraint de se nommer pour conserver sa vie. Le reste de l'équipage demanda quartier en même-temps. La bravoure de ces Portugais fit changer en estime la haine que nous avions pour toute la nation. Nous fîmes panser les blessés, & n'eûmes pas moins de soin d'eux que de nos propres camarades.

En déshabillant pour cet effet le Capi-

taine qui n'avoit plus de connoissance , nous trouvâmes dans sa chemise plusieurs paquets de petits cailloux bien enveloppés ; & comme je ne me connoissois guere en pareille marchandise , je la regardois attentivement j'entendis une voix foible , qui de la foule des morts & des mourants , me disoit : *Die-mainté diemainté , Signor , fortouna , fortouna*. C'étoit un Portugais expirant , qui , dans la crainte que notre ignorance ne nous fît mépriser & perdre un butin si précieux , avoit la bonté de nous en faire connoître la valeur. C'étoit une quantité considérable de diamants bruts. Il y en avoit du moins pour trois cents mille livres , si j'en juge par la part que j'en eus. J'en vendis à Nantes en 1713 , une partie à Monsieur de Bonnesfond , Commissaire à Brest ; & à Monsieur de Pradin , frere de ce Monsieur Cazali , Capitaine de corsaire dont j'ai parlé.

Je gardai cinq ou six jours une vingtaine de Portugais qui ne voulurent pas mourir de leurs blessures. Nous fîmes tous nos efforts pour les engager à rester avec nous , & à remplacer les camarades que nous avions perdus. Ces Portugais , si braves & si dignes d'être Flibustiers , ne furent point tentés de cette qualité. Ils aimèrent mieux l'état obscur de bourgeois de Rio-Janéiro. Nous les mîmes donc à terre à vingt-cinq lieues de cette ville , leur laissant leurs habits , des

vi
ne
fi
de
aff
po

se
s'a
ce
co
de
rer
se
fon
per
Il a
aut
J'ai
d'é
fur

Do
cen
au
Ma
lip
me
On
ou
Mo

vivres , & beaucoup plus d'argent qu'il ne leur en falloit pour s'y rendre. Nous fîmes plus voyant que notre prise étoit des plus riches, nous leur donnâmes une assez grosse partie de leurs marchandises pour les sauver de la mendicité.

Leur Capitaine, qui guérit de sa blessure, se sentit si touché de notre procédé, que s'adressant aux Portugais : Non, leur dit-il, ce n'est pas les François qu'il faut regarder comme nos ennemis, ce sont les Ministres de la Cour de Lisbonne, qui osent déclarer la guerre à une généreuse nation ; puis se tournant vers nous, il nous jura sur son honneur qu'il étoit moins sensible à la perte de ses richesses qu'à notre générosité. Il ajouta qu'en sa considération, j'allois être autant aimé dans sa ville que j'y étois haï. J'aimai mieux l'en croire sur sa parole, que d'éprouver s'il avoit assez de crédit pour cela sur l'esprit de ses compatriotes.

J'enmarinai ma prise que je menai à Saint-Domingue, où nous la vendîmes dix-huit cents mille livres. Quelque temps après, au commencement de 1712, je passai à la Martinique, où j'appris que Monsieur Phelipeaux qui en étoit Gouverneur, faisoit armer pour une entreprise contre les Anglois. On avoit résolu de leur enlever Antigua, ou du moins d'y faire le ravage. Ce fut Monsieur de Cassart qui se chargea de l'ex-

pédition. Il prit pour cela cinq vaisseaux du Roi, & trois mille hommes de troupes, auxquelles Monsieur Phelipeaux nous engagea de nous joindre près de trois cents Flibustiers qui nous trouvions alors à la Martinique.

Les Anglois étoient sur leurs gardes, & nous essayâmes inutilement de faire une descente dans Antigoa. Monsieur de Cassart en fut piqué jusqu'au vif; & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avoit fait en vain une telle levée de bouclier, il rabattit sur Mont-Serrat, où les Anglois se trouverent trop foibles pour empêcher notre débarquement. Ils avoient en récompense fait huit ou dix petits retranchements qu'il falloit forcer avant que d'arriver à la ville. Monsieur de Cassart rangea son armée en bataille, & ordonna aux Flibustiers d'être exacts à l'ordre comme les autres troupes.

Nous gardâmes donc gravement les rangs jusqu'au premier retranchement que nous emportâmes après quelque résistance. Nous fûmes choqués de cette façon de combattre; & trouvant ridicule le flegme avec lequel les soldats d'un bataillon comptent discrettement leurs pas, & ne songent qu'à mesurer leur démarche, tandis que les ennemis ont le temps d'en déranger la symétrie à coup de fusil; nous nous laissâmes aller à notre impétuosité dès le second re-

tra
tar
les
ch
me

gé
pla
des
de
à n
imp
voy
nem
fut
emp
bita
L
vaiss
ainsi
ville
avio
mor
dégé
faisc
Flib
une
Offic
quel
Le F
s'em

tranchement; & laissant-là les drapeaux, les tambours pour courir à la débandade sur les Anglois, nous les poussâmes de retranchement en retranchement, & nous entrâmes avec eux dans la ville.

Monsieur de Cassart fut alors bien obligé de doubler le pas. En entrant dans la place, il nous fit les plus rudes réprimandes. Il nous représenta qu'outre la faute de désobéissance, nous nous étions exposés à nous faire tous tailler en pièces par notre imprudente vivacité. Cependant comme il voyoit son éloquence contredite par l'événement, & notre étourderie justifiée, il n'en fut plus question, & le reste du jour fut employé à piller la ville, & à ruiner les habitations.

Le butin se portoit en commun sur les vaisseaux pour être partagé à la Martinique; ainsi le pillage se faisoit d'abord dans la ville avec plus d'ordre que nous n'en avions observé pour la prendre. Mais la mort d'un de nos Flibustiers pensa faire dégénérer en guerre civile celle que nous faisons si paisiblement aux Anglois. Ce Flibustier s'étant présenté pour entrer dans une maison d'assez belle apparence, un Officier François qui étoit à la porte avec quelques Soldats, voulut l'en empêcher. Le Flibustier lui demanda de quel droit il s'emparoit de cette maison, lui qui, non

plus que ses camarades, n'avoit pas contribué à la prise de la ville. L'Officier, au lieu de lui répondre, le fit repousser par ses soldats; & tandis que le malheureux se retourna pour nous appeler à son secours, il reçut deux coups d'épée dont il tomba mort sur la place.

Quelques Flibustiers s'en apperçurent, & nous en avertirent. Nous commençâmes à nous rassembler, & à faire appeler ceux des nôtres qui se trouvoient éloignés. Heureusement Monsieur de Cassart, informé des mouvements qu'on nous voyoit faire, accourut, & nous trouva prêts à attaquer les François qui se préparoient à nous recevoir courageusement, dix au moins contre un. La présence du chef ne nous désarma pas; & peut-être eût-il été forcé de se mettre contre nous à la tête des siens, si, nous offrant satisfaction, il ne nous eût promis de nous livrer l'Officier dont nous nous plaignions. Cette promesse nous appaisa. Elle ne fut pourtant point accomplie: l'Officier disparut, & nous oubliâmes cette affaire.

Fin du Tome second.

La suite des Aventures du Chevalier de Beauchêne est à Tours, entre les mains de Madame son épouse; si elle me l'envoie, j'en ferai part au Public.

s contri-
er, au-
er par ses
ux se re-
secours,
l tomba

urent, &
câmes à
ler ceux
és. Heu-
ormé des
aire, ac-
aquer les
ous rece-
as contre
déarma
cé de se
siens, si,
nous eût
ont nous
ous appai-
complie :
mes cette

*Chevalier
les mains
l'envoye,*

